

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

PASCHAL Léon, *Jeunesse inquiète*, Bruxelles : Balat, 1899.

Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à :

http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/Bruxelles_Jeunesse-inquiete_abyy.pdf

LÉON PASCHAL

Jeunesse inquiète

ROMAN



PARIS

Maison d'édition Georges BALAT

85, rue de Tolbiac

AMSTERDAM

NAAMLÖÖZE VENOTSCHAP
FRANSCHÉ IMPORT BOEKHANDEL

V/H NILSSON et LAMM

BRUXELLES

GEORGES BALAT, Éditeur

43-1900

1428

A Max El Kamp.

Komnagz bien cordial

Leontaschal

18/1900

Bazarstraat 36. Lathage

Jeunesse inquiète

A PARU :

ELÉMIR BOURGES, étude critique (n° 92 du *Mercur de France*).

EN PRÉPARATION :

LE ROMAN DU BONHEUR, aventures d'un héros à la
recherche du bonheur, à travers l'amour, la volupté,
l'art, l'action, et le renoncement.

LÉON PASCHAL

Jeunesse inquiète

ROMAN



BRUXELLES
GEORGES BALAT, Éditeur

43-1899

A

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE

Hommage affectueux.

L. P.

Jeunesse inquiète

I

Séveranz tentait parfois de scruter son enfance dont les ombres recouvraient un secret douloureux. Ce secret, à sa dixième année, en une heure où son âme éprouva un émoi pour elle surhumain, lui fut révélé méchamment ; et, souvent depuis, Séveranz s'efforça de percer le flottement de brume voilant son âge le plus lointain. Quand Séveranz, grandi, fut devenu littérateur, il se voua à cette recherche avec une âpreté plus inquiète. Mais il se perdit en de vastes espaces d'oubli, pareils à ces intervalles obscurs qui séparent en nos sommeils les rêves. Et les traces qui survivaient étaient si indécises et légères que, s'efforçant vainement de saisir ces formes vite effacées comme une poussière d'or sous les doigts. Séveranz croyait que ces images de sa mémoire n'étaient que le jeu décevant d'un songe.

263226

II

Une chute sur un carreau de pierre fut la douleur qui délia les langes de sa pensée endormie. Ensuite, après des changements tels qu'en ces féeries où surgissent des décors nouveaux, Séveranz se voit au milieu de bruissantes verdure. Et ce sont une cour avec des charrois, un verger où paissent les vaches; et, un jour que resplendissait la lumière dans un ciel bleu suavement, il se rappelle une cueille de fleurs : la fermière à coiffe blanche tenait des gerbes par brassées. Et ces récurrences se montraient à lui avec l'enchante-
mant d'une légende.

Plus tard, il se reconnaît dans la vieille demeure de la rue des Prébandiers où se passa son enfance entière. Dans la chambre, Séveranz est assis sur une haute chaise et il regarde, par la large baie de la fenêtre donnant sur le jardin, le lent cortège des nuées couleur de soleil ou de crépuscule. Les choses imprévues l'émeuvent prodigieusement en

faisant naître des pensées confuses. La vie est pour lui un éblouissement; il a, devant elle, des cris émerveillés qui forment les mots d'un langage puéril. Monté sur un escabeau, il vit Bruxelles par la lucarne ouverte du grenier, et ce spectacle laissa dans son esprit d'enfant un ravissement mêlé d'effroi. Oh! les toits de tuiles moussues et le ciel vaste comme un gouffre de vertige où s'éri-geaient des tours de pierre, le beffroi de l'Hôtel de Ville et son saint Michel bardé d'or, et le dôme du Palais de justice sommé d'une couronne. Les choses du ciel préoccupaient l'âme songeuse et chimérique de Séveranz. La lune lui était un être familier. Le soir, par les vitres, il regardait longuement son disque blême et grimaçant; un damné s'y apercevait porteur d'un fagot. Tantôt Séveranz redoutait, dans un pressentiment de la mort, de subir ce même châtiment, tantôt il faisait le souhait de vivre là haut, y enviant une existence enchantée dans un jardin de clartés et de senteurs.

D'autre fois, les orages accablaient Séveranz de leurs signes redoutables. Les fracas de la foudre lui figuraient, par un rapprochement singulier, un seau de fer roulant de l'escalier démesuré des

nuées. Mais la bonne assura que des Dieux, dans les airs, bousculaient des quilles. Alors Séveranz raisonna sans issue et fut longuement indécis. Il faisait, de la cuisine, son séjour préféré, aimant ses fourneaux, ses fonds de pot qu'il râclait avec une cuiller. Il considérait aussi les murs à carreaux de Delft où, en lignes bleues sur blanc, étaient peints ici la mer, sur une nappe d'eau voguent des carènes en forme de sabot; là un moulin aux larges ailes en croix; plus loin un meunier à côté d'un âne lourdement bâti.

Quand Séveranz mit sa première culotte, plus ne lui fut permis de s'accouder sur la table ni de ramper sur les genoux pour ramasser un soldat de plomb tombé sur le tapis. Sa mère, qui, de sa chaise, criait d'une voix aigre : « Max, veux-tu bien te mettre debout » était une grande personne osseuse à qui des joues creusées, un nez aigu et des mains longues, presque desséchées, prêtaient un aspect revêche. Séveranz, en approchant d'elle, ressentait une gêne. Son cœur frissonnait, se crispait comme un bourgeon dans la bise. Quand, dans un élan ingénu, il s'interrompait de jouer, pour, désireux de caresses et de baisers, se jeter aux

bras de sa mère, il était arrêté tout à coup devant cette femme qui ne le berçait jamais dans son giron et, le soir, ne chantait pas à son chevet pour l'endormir en des rêves heureux. Souhaitant d'infinies tendresses, Séveranz devait contenir des sanglots qui se nouaient dans sa gorge. Des larmes brûlaient ses paupières. Et, en ces instants, une image vaporeuse, — image vue dans un songe et que le réveil n'eût pas dissipée — le venait visiter. Il pressentait confusément cette image intime et obscure, visage d'une autre mère qui aurait été très douce, souriante et blonde et qui lui apparaissait dans une lumière flottante.

De longues heures, Séveranz se retirait dans le jardin, sous une rotonde où s'enlaçaient les tiges et les feuillages. Les corolles des liserons, les étoiles blanches des clématites en exhalant leurs senteurs, et les verdure pâles aux transparences ensoleillées enveloppaient Séveranz d'un charme embaumé. Un papillon volait mollement ; une abeille d'or se posait sur une fleur qui fléchissait sous elle. Heures de rêve qui comblaient de bonheur l'enfant ! Jusqu'au crépuscule, il demeurait dans cette rotonde ; et, à regret, il s'en arrachait aux appels de son

père pour le repas du soir. Ainsi, le jardin de cette vieille demeure planté de pommiers perclus était, du printemps à l'automne, un refuge plein d'enchantements. Là Séveranz faisait passer devant ses yeux les mirages merveilleux du monde : la mer ; les monuments lointains de la capitale où le soleil jetait des reflets d'or et d'écarlate ; le ciel vaste, parvis où errent en chantant les anges ; et, dominant tout, Dieu, un être de majesté et de terreur, dont Séveranz entendait le nom dans les prières et vers qui les sanglots solennels des orgues s'élevaient. Dieu, dans la pensée de l'enfant, était un roi surhumain qui, dans son manteau tantôt de clarté, tantôt de ténèbres parsemées d'astres, portait la terre. Parfois aussi le soleil était, à son coude, un bouclier d'or. Séveranz, le soir, à voix basse, suppliait Dieu ; et il ne doutait pas qu'il l'écoutât dans sa splendeur. Et des légendes, belles et vaguement grandioses, se levaient en l'âme de Séveranz où se reflétait de la sorte tout l'univers sous des formes fabuleuses. La candeur de l'enfant prêtait une vie prestigieuse à toutes choses : aux fleurs comme aux nuées et aux étoiles.

III

Mais il fallut aller à l'école. Un tourment : demeurer sur un banc de bois dans une salle crépie. Ah que ses pieds frémissaient de ne pouvoir librement courir et combien il enviait les petites mouches volant éperdues dans la lumière ! Et la plume si difficile à tenir et à conduire sur le papier qu'elle éraillait à tout bout avec des crachements ! Mais Séveranz se consola. Enfant têtu et pensif, il chérissait la solitude et les songes avaient pour lui des routes lointaines et fleuries.

A quatre heures, Séveranz rentrait chez ses parents ; et, sur la table de la salle à manger, faisait ses tâches d'écolier. S'il se distrait, *toc, toc*, d'un coup de dé sur la tablette de la cheminée auprès de laquelle elle cousait, *toç*, et d'un regard, M^{me} Séveranz l'appelait et il se repençait sur ses livres. Pourtant de longues paressees captivaient son esprit, surtout à l'heure indécise des crépuscules quand la servante tardait d'apporter la

lampe. M^{me} Séveranz, par une parcimonie qui remontait à sa jeunesse, alors que l'huile était chère, ne faisait de lumière qu'à l'obscurité venue. Et, durant ce répit, Séveranz regardait, par les fenêtres, les branches d'un arbre prendre des aspects divers et capricieux figurant tantôt des armées de piquiers, et, quand le vent agitait les rameaux, des mêlées de chevaliers aux hautes lances. Une clef grinçait dans la porte de rue, puis M. Séveranz rentrait, un gros homme à tête chauve, à longue barbe taillée en bêche.

IV

Tous les jeudis, aux environs des trois heures, arrivait tante Honorine, une sœur de M^{me} Séveranz. M^{lle} Honorine Borgnèt était maigre et, malgré le vouètement des épaules, grande. Ses paroles volontiers désobligeantes révélaient des rancunes contre une destinée indue. Se sachant partout mal voulue, elle avait aux lèvres des plaintes vagues contre la vie et ses joies partagées à son détriment. Donc tante Honorine arrivait en sa robe de soie moirée et changeante, soie rêche se cassant en plis raides et se froissant sur le tapis. Sur ses épaules, comme sur un échalas, pendait une mantille de dentelles noires. Elle l'ôtait lentement et dépinglait son chapeau de jais à plume rouge. Les deux sœurs restaient assises, occupées à de menus ouvrages, sans quoi leur morgue, l'absence de tout abandon ou tendresse eût rendu irritants les longs silences. Et les mêmes gestes, les mêmes phrases, chaque jeudi se suivaient comme des rites prescrits. Quand

le soir était survenu, la servante apportait la lampe de porcelaine et M^{me} Borgnet disait ces mots : « Comme les jours racourcissent, bientôt viendront les neiges ! » Et, selon la saison, encore : « Je suis bien heureuse de voir les soirées qui s'allongent ». Le père, à son entrée, saluait, prenait le journal, le déplaît, se mettait à l'aise dans le fauteuil. Les deux femmes disposaient leurs travaux de main dans leur giron et demeuraient, inoccupées, à écouter M. Séveranz lisant, à voix haute, les sinistres.

Un matin, — Séveranz avait alors dix ans, — M. Séveranz sortit, habillé de deuil, un nœud blanc sous sa barbe peignée. M^{me} Séveranz, tout de noir, avait, sur les cheveux, un chapeau de crapaudaille. Un de ses oncles, M. Benoit Borgnet, propriétaire à Nivelles, était décédé.

Peu de jours plus tard, derrière une porte, Séveranz entendit des éclats de querelle. A la voix lente et grave de M. Séveranz, se mêlaient les paroles irritées d'Honorine Borgnet qui s'en alla d'un air haineux et désormais ne vint plus. Un différend avait surgi entre les deux sœurs; Honorine se prétendait désavantagée dans les dernières volontés du défunt.

VI.

Tous les dimanches, selon une coutume, Séveranz se rendait chez la vieille fille pour la saluer. Le salon de M^{lle} Honorine était tendu de blanc. A des clous de cuivre et des cordelières vertes pendaient des cadres ternis : Marie-Stuart jouant de la harpe, la prise de voile de M^{me} de la Vallière, Marie-Antoinette à la conciergerie ; et, sous les gravures, de longues légendes déploraient les adversités de ces reines. Sur la cheminée, aux côtés de la pendule et de son globe à chenille, des vases de porcelaine où, dans des gerbes de graminées, se déteignaient des bluets et des immortelles. Auprès de la fenêtre, un fauteuil. Là, assise le long du jour, Honorine regardait les passants. Un canari dans une cage légère, auprès d'elle, volait de perchoir en perchoir.

La vieille demoiselle, dans une boîte de laque, prenait un gâteau sec qui s'émiettait entre les doigts.

— Tiens, Max, donne ce gâteau à l'oiseau.

Séveranz glisse une pincée de biscuit entre les fins grillages et Honorine, de ses lèvres minces, fait des grimaces tendres à l'oiseau.

— *Piet! Piet!* entends-tu, Max, comme il te remercie?

Mais, ce dimanche, la vieille fille regarde Séveranz avec miséricorde et durement pourtant. Lui, sous ce regard, éprouve une contrainte. Il demeure interdit au milieu du salon, puis, quand, à l'appel de sa tante, il est venu jusqu'auprès d'elle, de ses mains sèches, elle a des caresses feintement attendries :

— Pauvre Max, pauvre Max!

Séveranz entend ces paroles comme un sifflet de bise et, à son insu, par un présage occulte, par un pressentiment de désastres, son âme d'enfant frissonne. Sa lèvre tremble et il lève vers la vieille fille des cils humides : « Oh! pourquoi pauvre Max? » disent ses yeux.

— Ah! comme ils ont su mentir! fit-elle en levant les mains et en les agitant; ta mère, Max, n'est pas ta mère. Hélène est morte quand tu n'avais pas un an. Hélène était comme toi élancée

et blonde. Je l'ai connue autrefois ; car nous allions ensemble à l'Institut des Dames chrétiennes, Hélène, ta vraie mère, était très douce.

Ses doigts, d'un mouvement machinal, flattent la chevelure de Séveranz. Lui, la regarde, avec, au for de l'âme, une hébétude vague ; et ses pleurs se refoulent sous un entassement de pensées confuses.

— N'est-ce pas qu'elle est dure et méchante, ma sœur ? Elle ne t'aime pas ; moi je t'aimerais.

Séveranz crut toujours se souvenir qu'en ce moment la vieille fille avait ri du fond de la gorge. Il demeura aveuglé. Sa bouche semblait de pierre ; et son âme agrandie éprouva le frémissement, pour elle démesuré, de l'horreur. Devant lui, pâle, avec une joie amère sur le visage, Honorine Borgnet le considérait ; et, tout à coup, Séveranz s'enfuit, épouvanté, comme si, dans cette maison, allaient survenir des assassins. Il se retrouva sans savoir comment, dans la rue déserte aux volets clos des dimanches. Au hasard, il marcha. Parfois il heurtait les murailles ; il trébuchait ; car il y a aussi des ivresses de souffrir. Des ténèbres voilaient ses souvenirs et ses pensées. Il erra par des rues

vagues. Sur un seuil de pierre, il s'assit et là, resta, la tête entre les mains et les coudes sur les genoux. Les phrases d'Honorine s'étaient entaillées dans sa mémoire pour y demeurer jusqu'à la mort. Elles avaient des sens obscurs; et cela surtout emplissait d'angoisse l'âme de Séveranz. S'il fermait les yeux, il lisait en lettres de braise : « Ta mère, n'est pas ta mère ! » ; et il était comme ceux qui, la nuit, ont été éblouis par des éclairs et qui, longuement, sur leurs paupières closes, les revoient surgir en traits ardents. Puis une figure confuse et douce, un visage inconnu dont le regard, le sourire, la chevelure étaient de clarté, un visage que peu à peu il reconnaissait lui apparut, incertain d'abord comme si, dans de la brume, ce visage avançait vers lui : Hélène !

L'habitant, qui rentrait, fit lever Séveranz du seuil où il était assis.

Et l'enfant reprit sa marche affolée. Il se trouva sur le chemin qu'il suivait pour revenir de l'école; et, par habitude, ses pas le ramenèrent à la maison. Une secrète terreur l'en repoussait. La vieille porte, tout écaillée où un anneau de cuivre en retombant sur un large cabochon formait heurtoir,

les degrés de pierre bleue, ces choses familières, ne l'accueillirent plus avec leur grâce bienveillante. Et Séveranz, debout, n'osait frapper, arrêté par la peur et par le sentiment qu'il était là devant un seuil d'étranger. Et le battant s'ouvrit tout à coup,

— Ah déjà! Je venais regarder après toi et heureusement te voilà! Ton père et ta mère se sont lassés de t'attendre. Mais entre donc. Tu ne vas pas rester dans la rue?

La servante l'avait saisi. Elle parlait irritée.

— Au moins as-tu mangé? dit-elle, quand elle l'eut poussé par les épaules dans la chambre.

Séveranz dit oui, car il avait le cœur soulevé de sanglots et comme rassasié. La servante l'enferma dans le cabinet où il dormait, puis, par compâtisance, elle promit d'apaiser ses parents à leur retour. Seul, Séveranz se laissa tomber sur sa couche, et, la tête dans les draps, avec de grands secouements et une voix qui se lamentait, pleura, enfant qu'une douleur surhumaine accablait. Au crépuscule, il s'endormit d'un lourd sommeil où s'anéantirent son corps et sa pensée.

L'aube, quand ses yeux se rouvrirent à la lumière, mit en lui une renaissance, instant d'oubli

où son cœur se crut libre et vierge, trêve aux angoisses, calme passager en attendant que revins-
sent les souvenirs un à un. Ainsi Séveranz, à son réveil, ressentit une aise étonnée. La coulée d'or du soleil entre les rideaux, la tapisserie à bouquets de fleurs, une petite vierge d'albâtre lui mettaient au cœur une douceur alanguie. Puis des rappels surgirent qu'il ne reconnaissait pas d'abord : « Ta mère n'est pas ta mère... » Et alors, l'âme envahie d'une lucidité douloureuse, il revécut cette journée de la veille, sa fuite aveugle et éperdue par les rues, et sa rentrée. Il éprouvait encore l'abattement étonné de ce désastre qui, pressentait-il avait brisé sa vie, creusé entre le passé et l'avenir un abîme. Devant Séveranz, s'entr'ouvrait un inconnu dont il redoutait les menaces incertaines. Dans sa faiblesse d'enfant, sa lèvre frémissait, une angoisse étreignait son cœur et il sentait sourdre les sanglots qui soulagent. Ne plus souffrir ! Non, son âme se refusait à la souffrance tant elle était épuisée et il regarda longuement, par les vitres, sans pouvoir réussir à se consoler, la claire matinée, le ciel enchanté de fleurs, d'oiseaux et de lumière.

Séveranz alla à l'école. Nul ne vit sur son visage

les ravages d'une douleur. Comme auparavant, il se tint tranquille. Dans le préau, il demeura à l'écart contre un chataignier ; puis une cloche aigrement sonna et la classe s'ouvrit. Par les fenêtres aux grandes baies, le jour se ternit dans la salle. Vers midi, le soleil y donne ; les rideaux sont tirés le long des tringles. Dans le veloutement de l'ombre, bourdonnent les mouches. Séveranz est assis, les bras croisés sur la planche noire et vernie de son pupitre, selon l'ordre. Il y a, à côté de lui, un grand gars roux avec des yeux étrangement blancs, devant lui un petit homme à la tête grosse. De quelle tristesse assoupie sont faites les longues heures ! Et la parole du maître tombe lourdement dans le silence. Séveranz doit apprendre des choses nouvelles qui démentent les légendes ravissantes qu'il s'était créées dans ses rêves ignorants. La terre tourne autour du soleil qui est un globe de feu, non un bouclier d'or qu'un Dieu portait dans le champ illimité des ténèbres où les mondes sont innombrables comme les flocons de la neige. Et, tandis que les mythes et les fables conçus par l'enfant sont contredits, les peines déjà lui ont dévoilé le tourment de vivre.

Cette école où pas un, au lendemain de ce dimanche, ne devina la détresse intime de Séveranz et surtout les choses inertes et indifférentes l'apaisèrent. Par une erreur ingénue, il s'était figuré que, s'il souffrait, le monde entier y devait compatir. Il ne s'attendait pas à voir, dans le firmament, des astres redoutables paraître, les clartés s'assombrir et des tempêtes se déchaîner ; mais, à de pareils signes, il n'aurait pas eu de surprise. Rien maintenant. Comme autrefois, les jours continuaient de se suivre, les mêmes visages de se rencontrer, les mêmes faits de s'offrir. Cette routine des événements que nul imprévu ne rompt, s'imposait à Séveranz ; et, n'apercevant quoi que ce fût qui eût été troublé, il se prenait à douter qu'un changement fût survenu dans son existence.

Deux jours plus tard, levant la tête, et, d'un air un peu soucieux, M. Séveranz dit :

— Écoute, Max, tu n'iras plus chez ta tante Honorine, jamais, on te le défend.

Un désir de sourire effleura les lèvres de Séveranz. Il le contint sous une apparence étonnée. Il *savait*, et son âme, recéleuse d'un secret, était devenue sournoise.

VII

Séveranz, en apprenant ses leçons et en écrivant, le coude arrondi sur la table, penché sur ses cahiers, entendait souvent M^{me} Séveranz et la servante déprécier tante Honorine. Et lui, dupe d'une tendresse pour la vieille fille qu'il continuait d'aimer, écoutait, sourdement irrité, la servante répondre avec bassesse à sa maîtresse et renvier sur elle. M^{me} Séveranz et sa sœur étaient maintenant ennemies ; et l'enfant, qui ignorait les malentendus d'argent surgis entre elles à la suite du décès de leur oncle, M. Benoit Borgnet, demeurait des heures longuement à rechercher avec angoisse les raisons de leur querelle.

L'angoisse rongait secrètement l'âme de l'enfant, elle demeura un sentiment obscur mais constant, une attente inquiète. Toujours il ne comprenait pas et il implorait instamment le destin de verser en lui des lumières. Il contenait des frémissements et baissait le front pour cacher l'éclat dont s'avivaient ses yeux quand il entendait une

parole qui, selon son espoir, comme une flamme soudaine, allait dissiper ce mystère qui, pour lui, était une source d'épouvante et de fantômes. Pourtant, peu à peu, après de longs mois, des clartés se levèrent, lointaines, derrière des voiles. La pensée défiante de Séveranz, sans cesse aux aguets, veillait et percevait en de confuses lueurs des choses qui cessaient d'être informes. Une âme nouvelle aussi lui venait à qui étaient ravis toutes les joies, tous les abandons ; sur elle pesaient la glace prématurée et l'amertume déjà de l'âge. Aisément émue, un rien lui était une douleur, et sa sensibilité exquise et profonde lui procurait le don de deviner et de pressentir. Ainsi chez autrui, dans la courbe d'un geste, dans le pli d'une bouche, au fond d'un regard il entrevoyait des étrangetés dont il frissonnait. Maintenant il s'expliquait la sécheresse de sa mère et pourquoi il ne pouvait, affamé de baisers, se jeter dans les bras de cette femme sans aussitôt une retenue faite de crainte et de pudeur, et pourquoi aussi, dans ses paroles, se révélaient des duretés et des reproches alors qu'autrefois jamais il n'avait été attentif à ces mauvaises grâces imméritées.

Mais d'où, en ces heures inquiètes, venait, comme pour le consoler, la figure si douce qu'il saluait d'un nom divin : Hélène ; et ce nom, sur ses lèvres d'enfant, avait la saveur d'un baiser où se seraient fondues toutes les délices des fruits et des roses. Le soir, quand Séveranz était couché dans son petit lit de fer, la belle jeune femme, en robe d'ineffable clarté, apparaissait au chevet ; ses longues mains aussi légères qu'une haleine se posaient sur le front de Séveranz et ses yeux qui souriaient avaient des lumières plus belles que les lumières de la terre. Elle chantait : un long murmure, un vent de crépuscule dans les fleurs et Séveranz s'endormait, bercé par des musiques de plus en plus atténuées.

VIII

L'automne était venue et, sous le berceau de clématites et de liserons, les feuilles d'un or malade et les fleurs flétries où se gonflait la graine pendaient aux latis. Là, Séveranz se retirait, taciturne et tourmenté. Des araignées velues avaient tendu leurs toiles embuées de rosée. Mais, à tous les spectacles du monde, toujours se mêlaient, accord sourd et monotome, ces mots qui poursuivaient Séveranz : « Ta mère n'est pas ta mère ! » Il s'y aheurtait, ne trouvant d'issue pour les fuir ni d'oubli. Et son inquiétude s'aggravait jusqu'à devenir de la détresse. Il avait la rage de n'être un homme grand, fort et maître de son destin. Maintenant, durant les après-dînées si pâlement ensoleillées de septembre, il emportait sous la rotonde de feuillage des livres comme s'ils allaient lui révéler

son secret. Il y avait des pages qui dépeignaient des contrées aux plantes fabuleuses, d'autres l'émouvaient autant qu'un rêve ; et il en était qui, obscures, ensemençaient son âme de leurs graves et douloureuses pensées. Le soir, longuement, Séveranz demeurait songeur. Son front, autrefois clair comme un matin, s'était assombri, durci contre les yeux d'un pli que les sourires, aux heures d'insouciance, effaçaient. Dans son petit lit, le poing contre les dents, il arguait des menus faits et des lambeaux de phrases surpris. Il ne comprenait toujours pas, mais il s'aguerrissait ; les incertitudes devenaient moins affolantes et son apercevance grandissait.

A fouiller dans les tiroirs d'un meuble délaissé, Séveranz trouva un écrin et un médaillon de vermeil où des fils d'or faisaient des entrelacs. Une cassette de bois de rose à la serrure brisée et qui fut belle un jour contenait l'écrin. Séveranz, l'âme pleine de présages, dans la chambre de débarras sans rideaux où flottait une senteur de papier moisi, tenait dans sa main le bijou. Pas un frémissement. Le silence avait une ampleur de solennité. Alors, après des efforts où se déchirèrent ses petits ongles, la boîte d'or s'ouvrit brusquement comme

une cosse qui éclate. Un épis de cheveux blonds s'y courbait autour du portrait légèrement pâli et souriant d'une jeune femme. Séveranz reconnut sa mère : des voix occultes la lui annonçaient. Au moins était-il certain que la douce figure qu'il portait dans le cœur n'était pas un mirage. Et, peu à peu, il commençait à comprendre davantage. Des idées disparates en s'unissant tout à coup lui révélaient sur lui-même des clartés imprévues. Et le portrait, avec d'ineffables accents, disait : « Tu es celui en qui survivent mon âme et mes espérances brisées. » Et ces paroles secrètes l'émouvaient et l'enivraient de leurs voluptés mélancoliques, de leurs délices tristes et infinies. Le mystère, ressemblant à ces chambres que l'insomnie peuple de terreurs informes, lentement s'éclairait et une aurore en effaçait les fantômes.

Dès ce jour, chaque fois que Séveranz regardait le portrait, la morte, par son sourire tranquille, allégea ses angoisses restantes, embaumant ses plaies, arrêtant sur ses lèvres des mots par lesquels on reproche à la vie d'être ingrate. Le portrait, à Séveranz qui ne pouvait encore sans révoltes subir les entraves que les destins nous forgent aveuglé-

ment, apprenait à se résigner et, pour retrouver ses bonnes pensées, il allait reprendre le médaillon qu'il avait caché dans sa chambre, derrière un meuble. Le soir, à la clarté d'une lanterne qui brûlait dans la rue, il regardait luire le bijou dans sa main et il y appuyait des baisers longs comme des prières.

IX

L'école était la même toujours, et les rues qui y menaient gardaient leur monotonie avec les carrefours encombrés de charrettes et de carrioles où, dans la paille, luisaient des cruches d'étain et de cuivre. Séveranz rencontrait sur sa route un petit ami; ils marchaient ensemble, se confiant leurs étonnements de la vie. Ainsi ils atteignaient l'école. Les murs en étaient mornes et la lumière à travers les fenêtres se ternissait. Le maître à cheveux roux avait une face blanche et des épaules bossues. Séveranz était assis tout au fond de la salle et, avec ses voisins, il commerçait, échangeant des plumiers contre un canif, et le canif contre une toupie de bois, et la toupie contre un sifflet...; car les enfants ont une âme capricieuse et mercantile. Durant qu'il avait un canif, Séveranz tailla dans les planches de son pupitre les lettres M. S. si profondément, que l'usure jamais ne les effacerait. Elles devaient demeurer là comme une gloire puérile.

La Gloire! déjà elle transportait Séveranz par ses prestiges et ses enchantements grandioses. D'où lui en venait le pressentiment? il l'ignorait. Mais le rêve est un socle qui rehausse; et l'habitude du rêve fait pénétrer dans l'esprit un intime orgueil. Alors le lot des hommes paraît méprisable, on s'efforce de s'écarter d'eux, de s'élever; et la gloire tente les êtres fiers et privilégiés comme le soleil tente les aiglons. Certes, Séveranz méconnaissait les labeurs de la gloire et son martyre; mais il savait, assez pour les envier, que des héros sont chantés en des louanges impérissables. Il découvrait leurs noms dans des livres, noms d'empereurs, de guerriers, de saints et de poètes, qui continuaient de vivre dans un éclat toujours grandissant. Leur destinée était la seule qui méritât d'être souhaitée. Et un soir, Séveranz se rappellerait longuement le soir où de telles pensées l'avaient visité, si imprévues pour une âme d'enfant, il avait regardé par la fenêtre, étrangement désolé, les passants de la rue. Ils allaient mornes vers des buts ignorés. Leur destin était sans magnificences ni désastres; et Séveranz fit mentalement le serment de mourir plutôt que de partager un sort médiocre.

X

Vers ce temps, les parents de Séveranz s'en furent habiter au haut du faubourg de Saint-Gilles, tandis que les pioches fouillaient les pierres et abattaient les murailles de la vieille maison de la rue des Prébandiers. Le jardin fut ravagé et Séveranz revoyait les pommiers avec leurs branches tordues, se dressant empoutrés parmi les décombes de briques; et les murs délabrés où restaient des platras, des haillons de tapisserie, des traînées de suie. Attelés à des tombereaux, des chevaux maigres au poitrail osseux emportaient les débris. Sur ces terrains s'élevèrent ensuite des maisons neuves en des rues spacieuses.

Séveranz, qui avait alors treize ans, fut mis en internat dans une petite ville de province.

XI

Et ce fut, un mois plus tard, un lent voyage de banlieue. Un rideau de pluie traînait ses franges d'eau sur les champs. Séveranz semblait voir, par la vitre brouillée de la portière, son âme se refléter dans les campagnes monotones. Au delà d'une forêt lointaine, un clocher au fond du décor fuyant à rebours; à ce clocher effacé dans les brumes, Séveranz attacha longuement ses yeux et sa pensée. Ce fut son premier émoi de poète. Il sentait en soi non des larmes mais le désir presque douloureux d'exprimer cela : le clocher, la grisaille des nuées, son cœur navré et le train qui broyait les rails dans le tonnerre de sa marche.

Une petite ville : des rues mornement désertes où, entre les roues des charrois dételés, courent des poules. A toutes les maisons basses couvertes de grands toits, s'érigeaient des hampes de drapeau. Parfois s'abattait devant Séveranz un grand vol de pigeons. Derrière la haie d'un jardinnet, une femme

le regarda passer, et il aurait voulu dire à cette femme qu'il était triste. A côté d'une église moussue, escaladée de lierre, bordée de tombes enfouies sous les herbes, un long mur blanchi, puis une porte charretière et, celle-ci franchie, voici une cour et des bâtiments. M. Séveranz, dans une chambre tout en fenêtres et boiseries avec un carreau de pierre où s'étaient de petites nattes stressées devant les chaises, présenta son fils à un vieil homme tousseux qui avait des lunettes et un mouchoir rouge. C'était le directeur, M. Robiquet, dit Piout, lequel peina beaucoup pour sourire mais y réussit avec assez de bonne grâce. M. Séveranz, à l'instant des adieux, écourta les conseils suprêmes et embrassa son fils longuement. Séveranz, demeuré seul, n'eut pas une larme à ses paupières. M. Robiquet le mena à la cour, qui était vaste avec deux rangs de marronniers aux feuilles jaunies. Des enfants y couraient bruyamment, entourant Séveranz avec une curiosité hostile. Une confuse angoisse l'étreignait et le premier repas, dans une salle qui fleurait la purée aigrie, fut dur à avaler tant il avait le cœur soulevé et gros. Séveranz alors regarda ses compagnons de geôle. Assis devant leur gobelet d'étain et

leur assiette, ils avaient un visage gravement résigné. Une égale pâleur, un aspect morne et étriqué, des habits aux teintes neutres, des poitrines en bréchet d'oiseau et des têtes tondues, leur donnaient à tous un air de famille.

Ce jour inaugura cinq années où le temps traîna comme une bête triste et blessée et qui furent, dans la vie de Séveranz, pareilles à ces journées d'automne qui, de l'aube à la nuit, ne sont qu'un long crépuscule.

Le matin, il se levait au branle d'une sonnette que promenait un surveillant à travers le dortoir. Une lampe se balançait dans une lyre de fer et découpait des ombres contre les cloisons des chambrettes. Des bruits d'aiguïères, des conciliabules à voix basse puis, sur un commandement, tous les enfants se rangeaient; et, dans la clarté grise et incertaine, l'esprit enfumé de songes, les paupières poissées de sommeil, ils descendaient dans une salle d'étude vitrée de verre mat. Le surveillant Joseph Baculat, dit Louchet, sur une estrade peinte de jaune, se curait les ongles ou regardait soupçonneusement de son œil bigle vers le moindre remuement de pieds et le plus léger rire. Puis, au soleil

clair qui, dans la verdure des marronniers, figurait des mirages d'été et de printemps, le jour commençait avec ses heures lasses et indifférentes, ses classes qui étaient un fade gavement. Le soir seulement, au moment de gravir l'escalier, un contentement très doux baignait l'âme de Séveranz. Le jour finissait comme eût tombé un fardeau des épaules d'un homme las. Les oreilles sous les couvertures, dans l'assoupissement tiède, Séveranz se complaisait en des songes radieux où reparaissaient, plus belles, les merveilles qui avaient enchanté son enfance ; et ces songes, où s'émouvait son âme de poète, étaient une revanche contre la vie morose et douloureuse.

Un tel soir, après des paroles entendues qui avaient déchiré le dernier voile, Séveranz comprit sa vie entière et son secret ; mais ce fut, à son étonnement, sans rancune ni amertume. « Cela est ainsi » se dit-il et rien de plus. Il revécut intensément tous les épisodes anciens, de vieilles plaies aussi s'endolorirent mais, ensuite il ressentit un apaisement immense. En comprenant, sa raison l'engagea au pardon, sachant désormais toute révolte vaine contre les puissances obscures de notre destin.

Et trois années se suivirent de la sorte, années de cendre et de crépuscule où son âme s'était comme absentée de la terre et où son cœur jamais n'avait été troublé ni ravi. Les amitiés fausses et défiantes le rebutaient. A peine Séveranz se rappelait-il un jour d'avril où, après une pluie matinale, sous un triomphant soleil, il vit les marronniers fleurir. Il avait alors respiré les brises avec enivrement et envié les oiseaux dont les ailes et les chants frissonnaient dans les espaces bleus.

Mais deux années devaient durer encore avant qu'il fût libre, deux années tourmentées par les pressentiments de la vie et les remous obscurs de l'adolescence.

XII

Le sommeil où était plongée l'âme de Séveranz, tout à coup un enchantement le rompit. Son âme sembla s'aïler. Il avait seize ans. Des émois nouveaux rendaient sa chair et sa pensée frémissantes.

C'était durant un congé qui se prolongeait, les fêtes de Pâques étant tardives, jusqu'au seuil de mai. Seul, heureux de sa liberté intime, assis à la fenêtre de sa chambre, Séveranz demeurait de longues heures à voir, à ses pieds, la ville étalée dans son ample ceinture de collines et de verdure, et il se plaisait devant ce décor changeant selon les lumières des midis et des soirs. En une de ces heures si quiètes et si douces, Séveranz sentit le premier éveil de son être à la volupté.

C'était par le crépuscule du plus beau des jours. Dans un jardin voisin, — jardin un peu à l'abandon où croissaient des buissons de roses, des saules et des jasmins, — les branches feuillaient et les lilas

en boutons balançaient leurs grappes mauves. Le ciel avait des teintes nacrées et de subtiles senteurs erraient parmi les airs. Séveranz éprouvait une joie tendre et pure; mais il ignorait quel trouble confusément le transportait, et quelles larmes lui mouillaient les cils. Il tendit les bras vers des baisers, et, dans le lointain d'une allée fleurie, une image de clarté et de songe, une vierge, lui sourit dont le sourire avait la promesse de délices inconnues.

Et désormais quand il commença de s'éprendre, quand les premiers ravissements de l'amour surmontèrent son âme, toujours renaissait en lui le premier pressentiment qu'il avait eu des joies qui sont dans un baiser, devant ce printemps, dans les brises embaumées et les lumières.

Puis, après ce présage de l'amour, une autre heure lui révéla, confusément aussi, que nulle chose ici bas n'est immortelle. La nuit était tombée divine, plus douce qu'un sommeil d'enfant, semée de pierreries; et Bruxelles, avec ses fumées, ses rumeurs, semblait, au fond de la vallée, le reflet agité d'un ciel d'étoiles dans les flots. Séveranz regardait le firmament et dédiait ses

pensées au feu frémissant des astres. Soudain, il éprouva une angoisse. Des ronces lui meurtrissaient le cœur. Là haut, une étoile glissait dans un sillage d'or; son éclat allait pâlissant et l'étoile s'effaçait dans les brumes de l'horizon. « Ah, s'écria Séveranz, les étoiles ne sont donc éternelles! » Et, dans sa vie, toutes fois qu'un désastre abattit ses chimères ou qu'une trahison vint démentir une confiance trop hasardeuse, Séveranz sentit les mêmes ronces de l'angoisse étreindre sa chair. Et ce soir d'avril, malgré sa magnificence, fut un des plus douloureux : Séveranz, pour la première fois, avait éprouvé la pensée du néant.

Séveranz, retourné à l'internat, demeura vaguement inquiet. En lui s'ouvraient des sources nouvelles d'attendrissement. Des remous, soudain, se déchaînaient en lui et le sentiment grandissait d'une puissance occulte comme l'assurance d'une majesté qui le créait homme. Surtout naissait le pouvoir de la pitié et des larmes pensives. Et ceci le lui prouva :

Un jour, tout enfant, Séveranz faisant un détour en rentrant de l'école, avait passé devant les abattoirs et, dans l'attrait de l'aventure et de l'horreur,

il y était entré par une poterne trouvée ouverte. Il alla de hangar à hangar et vit, sur le carreau, des bœufs garottés, à genoux, les yeux bandés, broncher sous le coup de maillet qui leur brisait le crâne, s'ébattre éperdûment en tendant leurs entraves, et s'affaler dans un vomissement de sang. Séveranz avait regardé leurs prunelles se noyer dans la mort, puis, perdu au milieu des cours encombrées de charrois, heurté par les tueurs aux manches retroussées, il avait assisté à l'égorgeement des moutons qui, sous la morsure du couteau, avaient un cri défaillant. Et ces corps ouverts, écartelés à des crocs et d'où coulaient des entrailles, ces spectacles d'agonie ne l'avaient pas transi; devant eux il n'avait eu qu'une curiosité naïve. Et voici qu'aujourd'hui, par une liaison ignorée, ce spectacle, une nuit, avant de s'endormir, s'offrit à la mémoire de Séveranz. Il entendit le marteau fracassant le front du bœuf, le sabot de la bête ratelant le sol, les flancs battants, le souffle rauque; et, à ce rappel, Séveranz s'attendrit et sentit se mouiller ses paupières. Quel changement y avait-il eu dans son âme pour qu'aujourd'hui les senteurs des brises d'avril, le glissement d'une

étoile, un tel souvenir l'agitassent jusqu'à lui tirer des larmes? D'où lui venaient ces délicatesses inattendues? Pourquoi toutes choses lui faisaient-elles des blessures? Le monde l'affectait différemment d'autrefois. Il éprouvait tout le jour une manière de dépaysement comme si de sa propre âme et des événements se fussent dégagés des sens nouveaux. Et ce déconcertement pesait sur sa pensée, mêlé à de vagues sentiments, Séveranz était pareil à une mer pleine de tempêtes profondes et inconnues où se soulèvent des lames sourdes. Et, dans ses émois, il découvrait une volupté insolite, un charme sensuel. L'effleurement de la brise était pour sa chair une illusion de caresses.

XIII

Comme à l'aurore s'apaise un sommeil obsédé, ainsi s'était calmé le vieux tourment de son enfance dès que le secret lui en fut apparu. Mais sa souffrance au lieu d'entièrement s'effacer, prenait d'autres formes. Souvent Séveranz se complaisait à se refaire une destinée : sa mère eût vécu ; il se la représentait avec des bandeaux d'or, belle et grande, à ses côtés. Enveloppé de sa tendresse, il aurait ressenti toutes les joies dont le sort l'avait sevré. Assis sur ses genoux, le front contre son épaule, comme il lui aurait confié, pour qu'elle les calmât, ses inquiétudes ! Et ce rêve peuplé de douces chimères avait tant de ravissements que Séveranz s'y plongeait jusqu'à oublier le monde ; et, quand il était ramené à la vérité des choses, il éprouvait une chute démesurée qui le laissait longuement accablé et meurtri.

XIV

Et dans l'internat les mêmes heures s'écoulaient.

Dans une chaire peinte en jaune sale, le surveillant, dit Louchet, est assis à se curer les ongles ou à lire la gazette. Ses yeux louches où couvent des convoitises et des rancunes, errent sur la classe : tous les dos se courbent au-dessus des livres. Lui, Séveranz, dissimulant des romans et des poèmes derrière de hauts remparts de dictionnaires, lit passionnément. Ce goût ardent pour les livres lui était venu soudainement tellement leurs charmes et leurs chimères l'avaient émerveillé. Il y retrouvait les émois qui déjà l'avaient séduit quand, enfant, il restait de longues heures sous la rotonde de clématites et de liserons à feuilleter des volumes imagés. Les poèmes le transpor-

taient « ailleurs » dans les contrées féeriques du rêve qu'il avait toujours aimées. Séveranz avait vécu au milieu des troubles et des angoisses tant que sa pensée puérile chercha à scruter le secret de sa naissance ; les romans maintenant, par leurs intrigues obscures, leurs drames émouvants, continuaient ces angoisses anciennes auxquelles son âme s'était faite et ces angoisses étaient devenues une jouissance.

Alors Séveranz conçut d'égaliser cette beauté qu'il enchantait dans les livres, enviant comme une joie orgueilleuse et surhumaine le pouvoir de l'atteindre. Ce furent d'abord des essais pleins de maladresses et de visées présomptueuses. Puis il s'aguerrit et les mots devinrent moins rétifs. Un jour, le maître donna pour sujet de style : « Saint Léon arrêtant Attila aux portes de Rome. » O ! la volupté à faire parler en sa sérénité altière le saint que Séveranz apercevait, l'or de son manteau et de sa tiare se fondant dans la clarté du nimbe, domptant d'un geste auguste les hordes. Si Séveranz eut une aisance imprévue à revêtir la majesté de ce saint contenant les barbares, c'est que lui-même avait dès longtemps une âme encline aux emphases.

— C'est bien, Monsieur Séveranz, dit, le lendemain, le maître, continuez ainsi.

Cette parole enivra longuement Séveranz d'une juvénile fierté. En ses lectures, un monde inconnu se révélait à sa pensée éblouie ; les tourments de son passé, joints à un nouveau don de compatir, lui permettaient de comprendre les sentiments qu'il n'éprouva jamais. Séveranz aima Jean-Jacques sans pouvoir préciser sa magie, séduit sans doute par le souffle insurgé qui anime ses pages. Voltaire lui plut par son sarcasme où ricane également la révolte, par ses idées légères qui rutilent comme des gemmes. D'autres poètes l'émurent plus intensément, le subjuguèrent par les mirages resplendissants de la beauté et les enchantements de la tendresse. Durant ces lectures, le silence pesait. Le gaz brûlait en sifflant dans les becs. Les fenêtres de la salle étaient ouvertes sur le préau où erraient les haleines du printemps ; et les rimes sonores des poèmes semblaient voleter dans la pensée de Séveranz comme, dans la nuit, les papillons ivres contre les vitres d'or.

Aux suivantes vacances de Pâques, Séveranz jouit ardemment de sa courte liberté comme un

voyageur, dans un désert, étanche éperdûment sa soif à un puits. Libre ! libre ! A ses membres, il sentait des entraves brisées ; son passé devenait obscur ; une aurore miraculeuse éclairait l'avenir pareille à une porte d'or découvrant des félicités dont il tardait de ne pouvoir jouir. Il en est ainsi toujours aux courbes du long chemin de la vie ; à chacun de ses tournants, l'on croit marcher vers des combles de bonheur. Pour Séveranz, la vie était un prodige laissant entrevoir des prodiges plus grands.

L'anniversaire de dix-sept cent quatre-vingt neuf faisait naître à foison des brochures où, sur un ton à la Plutarque, la carrière des orateurs et des généraux était décrite. L'histoire populaire les montrait en des attitudes surfaites pareilles à celles des tragédiens sur un tréteau. Leurs gestes et leurs exploits animaient Séveranz d'un désir de gloire où entraît à peine le regret que ces temps fussent révolus ; car il s'attendait à des splendeurs égales et prochaines. Oh ! se sentir immortel, un soir de victoire !

La dernière fois que Séveranz, le congé de Pâques fini, dut retourner à l'internat, ce fut en

mâchant son mors impatientement. Un moment même dans un rêve d'aventures qui le séduisit, il projeta, au lieu de rentrer dans sa geôle, de fuir à Paris, ville des merveilles ! Là, il serait maître de lui-même et il y accomplirait un impérissable destin. Et, pendant les trois mois de l'été, en attendant l'achèvement de l'année scolaire, Séveranz fut comme un aiglon encagé. Il se sentait la puissance de tout étreindre et appelait à lui tous les bonheurs. Ses rêves s'éperdaient et il se confiait en eux comme en des réalités sans conteste. La vie ! la vie ! Séveranz pensait de la sorte avec d'autant plus d'assurance qu'il s'attribuait à soi-même une raison aguerrie, ignorant que la raison comme la volonté ne sont jamais que les serves du songe et de l'espérance. Mais un orgueil déjà grand aux germes inconnus lui faisait croire à ses chimères et au don de les réaliser. Il savait qu'il avait reçu de la destinée des leçons viriles et douloureuses et que, pareil aux jeunes lacédémoniens, une bête lui avait rongé les chairs sans que son visage en eût rien laissé voir. Il avait pâti à l'âge où, pour d'autres, la souffrance est sans blessures et où les larmes sont tôt effacées comme une pluie d'été sur

les fleurs. Les longs tourments et les larmes amères avaient mûri son âme et avaient fait de lui un homme :

Ah que s'ouvrent enfin les portes de la vie !
écrivit-il dans un poème où se satisfaisaient ses vœux impatients.

Un samedi soir, au commencement d'août, Séveranz traversa la petite ville aux maisons basses où s'érigeaient les hampes de drapeaux et que troublaient seuls le passage d'un charroi sur le pavé aigu et le roucoulement des pigeons au bord des grands toits. Cette petite ville allait désormais ne plus exister. Elle s'effaçait de sa vie.

Séveranz était libre.

Dès son arrivée à sa demeure, Séveranz monta à sa chambre, désireux de la revoir, elle dont les fenêtres donnaient sur le plus beau des ciels. Sa tapisserie était grise avec des bouquets jaunes ; ses meubles, vieux et dévernis. Mais qu'importait ! Séveranz était libre et des clartés illusoires, de vaines magnificences semblaient l'environner et voiler toute laideur.

Au premier jour, le décor étalé sous sa fenêtre s'empara de Séveranz. Et le feu intime qui ardaît dans son cœur se dissipa comme une fumée dans les rêves éblouissants où l'induisirent ces spectacles dont la beauté était suprême. A contempler seulement ces ciels, s'éteignit son âme ivre d'agir et désireuse d'exploits.

Au pied de ses fenêtres, Séveranz voyait le parc de Saint-Gilles dessinant ses allées qui gravissaient en enlaçant des pelouses et des parterres jusqu'à

un tertre planté de jeunes arbres grêles et d'un vert sombre tranchant sur le ciel d'un doux azur ; ces arbres rappelaient les fonds de tableaux calmes et austères sur lesquels Léonard de Vinci dessina ses jeunes hommes pensifs. Et Bruxelles, au bas du parc, s'étendait, sous les écharpes d'or de ses fumées où les lumières avaient des jeux irisés.

Séveranz, se levant tôt, assistait à des aubes si célestes, d'une candeur telle qu'on aurait cru la ville agenouillée et frissonnante sous des voiles de communicante et, le ciel un ostensor d'or pâle où rutilait le soleil. Magie des matins d'été où les clartés vierges sont pour l'âme un nouveau baptême ! Puis surgissaient les églises et apparaissaient les toits confus de la ville. Les regards de Séveranz se reposaient sur les collines couvertes de moissons et de verdure. Le soleil, à travers les nuées errantes, y faisait traîner de longues moires d'ombre et toujours, dans l'horizon démesuré, chevauchaient les nuages, la croupe drapée de somptueuses chabraques.

Parfois les nuées, en ces jours d'été, envahirent le ciel, amoncelant leurs blocs, accablant la ville sous leurs ténèbres. Au dessus des toits ensevelis,

les tours seules émergeaient ; leur granit, qui avait miré l'éclat des aurores et des crépuscules, blémis-sait, et, au haut du beffroi, le saint Michel doré semblait une flamme mortuaire et pâle. La terre tremblait sous les tonnerres espacés. Séveranz, debout devant l'embrasure de sa fenêtre, regardait, ébloui, rêvant une épopée, où, dans un pareil décor lugubre et grandiose, se fussent célébrées les funérailles d'un Dieu. Les éclairs bondissaient, faux d'or ! Et la cité apparaissait, soulevée, en une splendeur d'incendie où les toits, les églises se des-sinaient en traits de feu pour s'anéantir dans de la nuit. Séveranz s'exaltait, épris d'une joie farouche et hautaine. Il n'était plus un enfant, non, son âme éprouvait en elle le déchainement des colères du ciel. Des raffales étreignaient les arbres, traî-naient un rideau de poussière. Les nuées avançaient mêlées aux éclairs et aux retentissements. Et Séve-ranz demeurait surmonté par l'ivresse et le gran-dissement qui firent jadis aux hommes, devant ces vues sublimes, concevoir, dans leur effroi, les Dieux. Quand les foudres grondaient au-dessus de sa tête, Séveranz seulement fermait la croisée ; mais il restait encore le front appuyé contre les

vitres. Des crevasses d'or fendaient le ciel. Les arbres du parc, aux branches échevelées, se courbaient à ras. Quand, ensuite, le soleil plus radieux ruisselait, assaillant de ses traits d'or les croupes fuyantes de la tempête, Séveranz tombait sous de nouveaux enchantements.

Enchantements et rêves décevants! Était-ce là pourtant ce que Séveranz espéra de la vie, lui qui eût envié les chevauchées et les assauts. Il n'importe. Séveranz ressentait à ces rêves une âpre volupté. Sa chair était paresseuse; son esprit, au contraire, devenait la nuée qui fuit, l'oiseau qui vole. Le vaste ciel mirait son âme et tous deux reflétaient les mêmes aurores, les mêmes splendeurs, les mêmes orages.

L'heure entre toutes la plus suave était celle du soir. Une cendre effaçait la cité tandis que les tours s'éclairaient de pourpre vive. Sur le ciel aux apparences de nacre où se fondaient les tons les plus riches, les églises et les dômes orgueilleux semblaient si légers! monuments de mirage qu'une haleine aurait pu emporter. Au pied de la colline d'Uccle où de hautes futaies massaient leurs frondaisons, avec majesté, s'abaissait le soleil. Puis

dans l'ombre lentement venue, se lève une étoile. Quelles pensées Séveranz dédiait-il à cette clarté pour la suivre d'un si long regard ? L'étoile, plus brillante dans le soir plus profond, descend et revêt peu à peu un éclat suprême et triste ; dans une dernière lueur, elle sombre derrière l'église d'un village lointain, et, pour Séveranz, cette église est devenue un tombeau d'astres.

XVI

Cette chambre était ainsi pour Séveranz une sorte de patrie. Dès sa levée de table, après le repas, il y remontait, se trouvant là seulement intimement heureux. Aucun bruit, mais un silence où ses pensées s'entendaient plus claires. Son cœur de jeune homme était fleuri, son front plein de chimères apaisées et de confiances. Il lisait tous les livres; et les poètes qui parlaient de tendresse et de baisers l'émouvaient d'une angoisse mêlée de délices. Pour Séveranz, la femme demeurait une chose ignorée, douce infiniment, où survivait le sourire de sa mère; mais ce sourire maintenant décelait des promesses nouvelles. Les figures de Rébecca, d'Akedyssénil, de la princesse de Clèves, toutes les femmes des romans immortellement belles étaient ses amantes et ses compagnes familières; et leur grâce de légende laissait en lui un long trouble

quand elles le venaient visiter. Surtout une femme inconnue et confusément appelée :

Nunquam visæ flagrabat amore puellæ.

l'enchantait de son image ; elle avait des lèvres comme un fruit tentant, des yeux d'abîmes et de lueurs, un corps longuement voilé pareillement à ces saintes dont la robe d'or, plus somptueuse qu'une châsse, tombe jusqu'aux pieds et les cache. Pour elle Séveranz écrivait des vers, bégaiement d'une âme qui se cherche et s'ignore.

Mais son âme n'était pas entièrement comblée. Le vaste ciel, devant qui les inquiétudes de sa pensée et ses ardeurs se soulageaient, avait émoussé ses sortilèges. Alors Séveranz, — l'automne étant venue et l'hiver ayant passé, — inassouvi, voulut de nouvelles jouissances. Des désirs outrés le possédèrent ; il s'éprit d'aventures et de gloires ; mais, comme précédemment devant la magie des horizons, ces rêves allaient s'apaiser dans les ravissements de l'amour.

XVII

Un dimanche de mai, Séveranz errait seul sur la rive du canal de Ruysbroeck. Ce chemin avait de merveilleux feuillages dont Séveranz chérissait le calme majestueux et reposant. Ce dimanche-là, les lumières défaillantes du crépuscule étaient le plus belles, et entre les jonchères et sa drève d'ormes, le canal reflétait tout le bleu mourant du ciel et la claire verdure des berges. Une hirondelle, en criant, ridait les eaux. Les buissons d'églantiers, les herbes hautes et fleuries répandaient des senteurs tandis que les cimes des arbres frémissaient. Séveranz marchait, laissant traîner un lambeau de rêverie à toute chose qui ravissait sa pensée. Au loin, le ciel se drapait d'écarlate et les frondaisons se lustrèrent aux éclats suprêmes du soleil. Le silence pieux des dimanches planait, solennel, sur les campagnes. Et Séveranz contempla presque éperdument ces splendeurs qui l'enivraient. Puis, accablé et plein d'aise, il s'assit sur la berge. A ses

pieds, l'eau effleurée par les souffles du soir, bruissait suavement entre les roseaux. Sur le chemin, à pas lents, venaient une dame et une jeune femme.

Elle était éblouissante la jeune femme qui, sous ses cheveux d'or cendré, semblait jaillie de la plus divine des légendes, surpassant en grâce les héroïnes des romans. Elle paraissait, tant sa taille avait de prestige, marcher sur des nuées, le front dans les astres; et les astres, parmi le chant des harpes, disaient : « Je vous salue, oh ! vous notre sœur la plus belle ». Séveranz ne savait par quelle magie soudaine et quel charme triomphal cette jeune femme, du plus lointain qu'il la vit, le troubla si intensément. Était-ce la splendeur du soleil baissant, la majesté ou la solitude du printemps ? Séveranz, dans le clair regard de l'apparue, retrouvait unis tous les enchantements épars du crépuscule, regards pleins d'infini, plus radieux qu'il ne les avait entrevus et comblant son âme en surpassant ses attentes les plus téméraires.

Elle venait. Déjà Séveranz entendait sa robe sur la mousse du chemin. Rougissant, il aurait voulu se cacher. Elle passa. Alors son âme sur qui pesait une angoisse amoureuse éclata en cantiques. Il

présentait qu'aimer cette femme serait d'un héros et vaudrait, à soi seul, une destinée de gloire. La jeune femme lui paraissait si royale par sa beauté que, pour l'aimer, il fallait l'audace de braver des échafauds et de tenter un assaut à travers les épées.

Séveranz sut son nom : Blanche-Marie.

Il était épris. Les merveilles, les joies fabuleuses qu'il avait instamment appelées étaient venues et ses pensées jubilantes étaient pareilles à des cygnes éployant leurs ailes en un vaste ciel d'or.

Jadis, dans ses mirages de bonheur, il avait toujours regretté que sa mère n'eût pas vécu ; désormais il se détournait du passé et le bonheur était devant lui, devant ses pas comme un vallon où menait une pente de fleurs.

Le printemps, cette année, fut une longue ensoleillée, Séveranz délaissa les livres, fuit sa chambre et se promena dans les bois. Les solitudes l'enchantèrent. Des larmes, qui étaient des délices, sourdaient à ses paupières ; et ses lèvres, tout le jour, ainsi que les croyants font dans les litanies, répétaient le nom de l'amoureuse et ses lèvres, en le prononçant, croyaient goûter un peu de la volupté d'un baiser. Ainsi, un mois durant, Séveranz vécut dans

un poème. Il était ivre. Son sentiment se suffisant, il puisait en soi-même tous les contentements. Heures de bel orgueil : j'aime ! et il eût voulu que Dieu, au fond du ciel démesuré, entendit son cri. Toujours Séveranz se représentait Blanche-Marie accompagnant ses pas. Et, par une erreur étrange — l'ardeur confiante de sa tendresse le décevant de la sorte, — il se figurait que la jeune femme éprouvait les mêmes troubles. Les nuits, un même rêve devait visiter leurs deux chevets, et leurs vies n'avaient qu'un seul destin.

Séveranz était vaguement inquiet si, plus d'un jour, il demeurerait sans avoir rencontré Blanche-Marie. Il savait ses promenades, ses chemins familiers ; de loin, il la suivait, ne se rassasiant d'elle et découvrant sans cesse des ravissements en sa beauté et, en ses gestes, des grâces imprévues. Un après-midi, Blanche-Marie et sa mère étaient arrêtées au coin de la place Royale, auprès d'une dame et d'un jeune homme auxquels elles parlaient. Blanche-Marie avait la taille légèrement cambrée, la main appuyée sur une ombrelle à pommeau de jade, souriante. Un ardent soleil baignait d'or la place. Pour la première fois — à voir Blanche-

Marie s'intéressant à un homme que son sentiment irrité lui désignait comme un rival — Séveranz se douta que la jeune femme et lui étaient des étrangers et que sa foi en des tendresses partagées était téméraire. Au démenti de ses espérances, il eut l'angoisse déjà éprouvée un soir à la tombée d'une étoile. L'heure où se montre à nu la vanité d'une croyance est la plus désolée de la vie. Folie! que Blanche-Marie connût son amour et qu'également elle l'aimât. Erreur plus audacieuse encore qu'un regard échangé, regard d'inconnu, fût un lien qui les eût unis et que Blanche-Marie fût éprise des mêmes tourments que les siens! Et une tristesse accabla Séveranz; car les illusions nous sont si chères qu'en les bafouant on les regrette le plus amèrement. L'éclat du soleil semblait diminué et les heures n'avaient plus leur heureuse et fuyante allure. La vue d'un jeune homme causant avec Blanche-Marie avait déposé en Séveranz un levain d'envie et de colère. Mais le soir, un soir enivré des senteurs des fleurs, devant la fenêtre ouverte sur le crépuscule où flottaient des lueurs attardées, Séveranz, seul, le front en fièvre, l'âme agitée, écrivit des vers, vers puérils et gonflés d'emphase auxquels

il prêtait une magnificence suprême et où s'épanchaient ses reproches tour à tour et ses ferveurs. Séveranz soigneusement récrivit son poème. Le faire parvenir à Blanche-Marie ! Cette pensée le transissait mais il y resta résolu. Ecartant toute timidité et faisant taire son cœur qui battait, il sortit. La nuit était de velours, ténébreuse et embaumée, abîme plein de rayonnements et de majestueux silence ; les brises erraient comme les tièdes haleines de la terre pâmée qui, avec ses fleurs à foison, semblait sous le grand ciel une amoureuse éprise du sourire éternel des étoiles. Des magies secrètes énervaient Séveranz ; et l'ombre avait de subtils prestiges qui affolaient sa pensée : « Blanche-Marie dort là-bas », se dit-il en regardant la ville et serrant sa lettre entre ses doigts qui frémissaient, « Blanche-Marie, demain tu sauras que je vis et que je t'aime ! » Séveranz atteignit la borne ; un instant, mais longuement lui parut-il, sa main hésita, craintive, à lâcher la lettre. Il s'était dit que Blanche-Marie la recevrait et un combat impuissant se déchainait en lui ; mais, en dépit de ses timidités, il obéit à l'ordre qu'il s'était imposé et, quand tout-à-coup la lettre glissa, Séveranz respira, apaisé, allégé de son

tourment. Les choses désormais se dérouleraient selon leur cours fatal et Séveranz, sans plus d'inquiétude, resta à regarder le vaste ciel, sans nuées, sablé d'astres frissonnants.

Le lendemain, le temps traîna au gré de Séveranz. Il sortit et descendit en ville. Alors il connut les marches soucieuses avec leurs attentes et leurs alertes déçues. Quand, dans la foule, il reconnaissait au loin une ombrelle de moire bleue ou un grand chapeau de fleurs, alors, follement troublé, il se sentait pâlir, puis après s'être attendu à voir Blanche-Marie, il constatait sa crédulité; et son tourment s'aggravait. Des impatiences et des colères le rongeaient et son front était noir de chagrin. Mais là-bas vient Blanche-Marie! Séveranz la regarde et, à mesure qu'elle approche, autour de lui une lumière se lève, pareille à une aube miraculeuse. Elle vient! Le monde est aboli et rien n'existe, sinon la seule aimée. Avidement, avec cette audace amoureuse qui demeure toujours pleine de pitié, il la regarde. Mais cette fois Blanche-Marie passe, confuse de rougeur, baissant le front. Lui, à cette vue, exulta. Ce fut l'heure d'or, l'heure suprême de son ado-

lescence. Dans l'émoi de cette rencontre, son âme et celle de la jeune femme s'étaient presque étreintes et confondues. Sans savoir pourquoi, il suivit Blanche-Marie. Jamais il ne s'était demandé à quoi devaient aboutir de pareilles tentatives, mais la joie, en ces instants, débordait de son âme et sa raison était vaincue. A son retour dans sa chambre, l'esprit de Séveranz s'éperdit. Quoi ! elle avait touché de ses doigts, effleuré de son haleine sa lettre. Cette image transportait si violemment ses sens ingénus qu'il lui semblait que cette lettre fût sa propre chair comme l'hostie est la chair de Dieu, et, à cette pensée, il éprouvait une jouissance subtile et inconnue. Durant de longs soirs, Séveranz écrivit des poèmes. Ensuite il s'attardait, appuyé à l'accoudoir de sa fenêtre, à regarder la nuit toute parée de la grâce éparse des étoiles. Et Blanche-Marie était présente, son ombre errait autour de lui, elle inclinait son front auprès du sien quand il lisait, et, au réveil, le matin, dans un songe mal dissipé, Séveranz tendait ses lèvres vers les lèvres de la jeune femme.

Un mois se passa. Au fort de l'été, Blanche-

Marie, sans doute, s'en fut à la mer. Séveranz vit avec un navrement infini les fenêtres de sa demeure rester closes. A sa revenue, au déclin de septembre, quelle joie ! et pourtant il ne parvint point à connaître davantage celle qu'il aimait d'un cœur si confiant.

Une suprême fois, Séveranz la revit dans le Parc. Des nuances d'or pâlissaient les feuillages où le vent d'automne avait un bruit de faucilles. Les cygnes, sur les étangs, rebroussaient devant leur poitrail une lourde jonchée de feuilles mortes. Une tristesse douce s'élevait des choses comme un vieux parfum. Dans le dénuement des branches, les statues apparaissaient au loin comme frileuses dans le frisson de lumière dont ruisselait leur beau corps. Et le soleil se traînait, mourant, sur les vieux gazons et dans les cimes des arbres. Dans les allées, veuves de leurs ombrages, autour de la rotonde, quelques personnes assises écoutaient le dernier concert. Blanche-Marie était parmi elles. Séveranz ignorait que, peu de jours après, il ne la verrait plus. Ils se regardaient et leurs yeux qu'attristaient les reflets de l'automne — peut être cette tristesse était-elle le pressentiment des

adieux — se cherchaient et se fuyaient tour à tour.

Les jours suivants, Séveranz s'irrita : toutes ses courses étaient vaines et ce fut un désespoir quand il ne rencontra plus désormais que la mère seule. L'amour avait comblé la vie de Séveranz et sa pensée. Blanche-Marie absente, l'amour ôté, tout n'était plus que délaissement et abandon. Un ennui douloureux l'accabla et il demeura pendant des jours, morne, le front contre les vitres à suivre au ciel le chemin des nuées. Mais, dans sa solitude, un doute l'assaillit : « M'a-t-elle aimé? ». Il voulut savoir. Séveranz avait en lui un penchant aux recherches inquiètes.

D'où venait si prématurément ce don cruel? De son enfance, sans doute. La poursuite d'un secret l'avait aguerri à ce jeu où toujours on se blesse soi-même. « M'aima-t-elle? » Non, non se redisait-il, comment le put-elle? Et Séveranz se réveillait, meurtri, de sa longue ivresse. Puis, peu à peu, l'image de Blanche-Marie devint plus vague et cet effacement était navrant autant qu'une agonie. Il relisait ses vers et les mots d'éternité, les serments immortels, maintenant que l'image même de la jeune femme défailait dans sa mémoire, lui emplis-

saient l'âme d'ironie et de détresse. Il se promena le long du canal de Ruysbroeck pour raviver ses vieux souvenirs; mais, sous le ciel boueux, la campagne était désolée, les prés, autrefois d'herbe fleurie, étaient sous eau, et le canal, sans reflet. Tous les beaux rêves qui avaient germé là étaient morts avec les fleurs de l'été.

Durant son amour, le rêve et la raison de Séveranz, qui de coutume sans cesse se contrarient, loin de là s'étaient accordés. Son rêve était libre et sans entraves; la raison était sa servante soumise. Toute inquiétude était bannie et sa pensée ne voyait au monde d'autre sagesse qu'aimer. Mais, dès que son amour faiblit, toutes ces forces harmonieuses se déchainèrent et se combattirent. Une partie de son intelligence se complaisait à anéantir sa tendresse, à la déparer et, en même temps, l'âme de Séveranz souhaitait des amours de plus en plus radieuses. Elle les appelait; et ce désir impossible à assouvir l'irritait. Ce fut l'atteinte première d'un mal que Séveranz endura sa vie entière. D'une part une raison qui, méchamment, se désenchantait par avance et prévenait les élans de ses sentiments, en dévoilant leur erreur et leur

vanité; et de l'autre, une âme enviant un bonheur où elle se fût éperdue.

Le mal moral de Séveranz prenait encore d'autres apparences. Séveranz se répétait que la seule manière d'éviter la souffrance est de toujours accorder ses souhaits avec la nécessité qui forcément les contraint. Mais, par contre, les tendresses oublieuses de tout, dussent-elles verser dans des désastres, procurent seules des heures d'entière volupté, si belles qu'après elles on mourrait sans regret. Cet abandonnement qu'il sentait être la seule vraie joie, celle dont le souvenir dépasse en délices les calmes contentements de la sagesse, Séveranz ne croyait plus pouvoir s'y livrer; car, après des heures exaltées, il venait de toucher à la disparate entre ses vœux et la réalité. Sa raison lui faisait le départ, ici du rêve, — et l'amour n'est en nous qu'un bouillonnement de rêves — là de la vie qui, cruelle n'est faite que d'enchaînements et de fatalités. Mais s'il reconnaissait avec amertume que les chimères sont vaines et qu'il n'est d'alliance entre elles et les choses de la terre, il ne pouvait cependant renoncer à elles. Son âme eût été, sans elles, plus sombre qu'un sépulchre. Rebuté par le

monde, Séveranz se satisfit par les livres. Mais il n'entraît plus de moitié, ainsi qu'autrefois, dans tous les drames. Il ne s'émouvait point aux larmes des souffrants ni ne s'exaltait aux exploits des forts. Il avait cessé de croire à la sincérité de ces fables hasardeuses et tendres. Il *savait* et *doutait* avec orgueil. Seules le captivaient les magnificences de la langue et du verbe qui, par un prestige secret, changent en des réalités triomphantes les chimères les plus mensongères. Les idées ne valurent, aux yeux de Séveranz, que si les poètes les avaient couvertes d'ornements somptueux. De sorte que les désenchantements de la vie venaient de lui enseigner le prix de la divine et consolante Beauté. Pareille aux feux du couchant sur les nuages, elle est la lumière qui revêt de splendeur et de pourpre les fumées de nos songes et d'elles fait des palais; palais qui ne se dissipent pas mais sont de bronze et de marbre éternellement.

Par un détour, ce goût ravivé pour les œuvres s'allia à cet étrange sentiment qui déjà avait surpris Séveranz tout enfant : le dédain des choses qui passent et le souhait passionné de donner à sa destinée ou à sa pensée la majesté des choses immortelles.

Parmi les poèmes lus, il en était de désespérés où pompeusement les poètes se lamentaient d'être des hommes dans le regret de n'être des Dieux. Et ces sanglots, Séveranz ne s'en lassait ; il les entendait sans cesse retentir dans sa propre âme.

Un soir de mars, Séveranz, par hasard, trouva les *Débâcles* de Verhaeren : un volume broché aux lettres majestueuses comme celles d'un missel ancien. Ses tristesses d'adolescent déçu par la vie s'irritèrent à la lecture de ces poèmes qui, hautainement, chantaient le néant, poèmes forgés comme des instruments de torture, aux vers rugueux, acérés, rouillés de sang ; et, chaque soir, Séveranz relisait, comme une voix de ses propres désolations, les pages prestigieuses et les blasphèmes superbes des *Débâcles* et des *Flambeaux noirs*.

Tout l'hiver jusqu'au seuil du printemps, Séveranz fut sous l'empire de ces sombres sortilèges. Il écrivait des poèmes ; et jamais il ne savoura autant le charme austère du labeur et des veillées tardives sous la lampe ; des images radieuses traversaient son esprit, pareilles à des étalons cabrés qu'il fallait dompter et rêner. Et quelle molle lassitude quand, passé minuit enfin, après des pages

noircies et raturées, il laissait retomber la plume et, accoté dans son fauteuil, relisait ses vers et s'enchantait au son de sa voix. Ensuite il s'endormait, entendant longuement encore des musiques voilées et lointaines qui le berçaient en un voluptueux sommeil.

Mais, peu à peu, il s'aperçut que ses poèmes à lui n'étaient tous qu'un reflet effacé des *Débâcles* et des *Flambeaux noirs*. Ces œuvres, par leur fougueuse splendeur, leur appareil d'échafauds et de funérailles, s'étaient imposées à Séveranz et leurs visions supplantait les siennes. Une âme étrangère s'exprimait par ses lèvres et, quand il eut reconnu l'ascendant qui le surmontait, il éprouva un long malaise. Vainement, il tenta de se reconquérir et chercha avec angoisse une image neuve de son âme et de la vie. Mais, en lui, les mirages intimes et ceux qu'offre le monde par ses décors changeants portaient une ineffaçable empreinte et il se lassait de combattre cette tyrannie impérieuse.

XVIII

Au seuil du printemps, M^{me} Séveranz s'alita. Tout l'hiver, Séveranz l'avait vue frileuse, auprès du feu, la voix rauque, les pommettes rouges dans une face terreuse. M. Séveranz paraissait, tout le jour, attristé et, après les repas, son regard était un reproche quand son fils, pour remonter aussitôt à sa chambre aimée où la lampe répandait une lueur d'or sur les papiers et les livres, quittait la salle et laissait seuls ces deux êtres entre qui la maladie jetait son abîme plein de glaces et de confuses épouvantes. M^{me} Séveranz semblait, dans sa chaise longue, tout alanguie. Elle demeurait silencieuse, des heures, à se rappeler, de son plus lointain passé, les souvenirs heureux ; elle souriait très doucement à leur cortège puis elle les évoquait encore pour un dernier adieu ; alors, dans ses regards, passait une ombre anxieuse. Parfois encore, Séveranz étant par hasard seul auprès

d'elle, le silence tout à coup devenait solennel. Les traits de la malade se figeaient, une pensée veillait dans ses yeux caves tandis que ses mains allongées de maigreur se serraient sur les bras de velours de son fauteuil. Jamais, devant Séveranz, elle n'eut de doléances ; elle se taisait songeusement, enfoncée dans un somme ou dans cette torpeur qui pèse sur ceux que va délaisser la vie. Puis, quand elle fut portée dans son lit, sa face, amincie sous ses bandeaux ternis, sembla plus blême sur l'oreiller que blanchissait le jour d'une grande fenêtre aux rideaux tirés. Chaque fois que Séveranz montrait de la pitié devant la souffrance de cette femme, il voyait passer dans ses prunelles agrandies la *chose* qu'elle devait dire et dont le secret obsédait ses lèvres, qu'elle ne révélait pas mais dont il surprenait l'inquiète lueur dans ses yeux fiévreux. Quand son père ou la servante étaient absents, Séveranz s'asseyait toujours au chevet de la malade pour la veiller. La chambre était chaude avec la fade senteur des drogues et des onguents. Dans cette chambre se déroulait un drame occulte ; et l'esprit de Séveranz était dominé par cette œuvre grandiose d'une destinée qui se consomme. Pen-

dant que la malade dormait douloureusement, sa bouche gardait son pli de lassitude et de peine, repos si léger qu'un bruit faisait lever ses paupières. La malade, un midi, se réveilla soudain avec des yeux qui paraissaient étonnés de voir encore la lumière. Après avoir regardé autour d'elle avec égarement, elle aperçut Séveranz qui demanda :

— Ne vous manque-t-il rien ?

Alors elle sourit. Ce sourire était si baigné de souffrance qu'il sembla plus navrant qu'un sanglot.

— Max, Max, dit-elle.

Et le jeune homme, qui sentait en lui la faiblesse d'un enfant, frémit.

Elle n'hésita plus ; durant son sommeil son âme devait s'être résolue à l'aveu. L'éclat soucieux que Séveranz avait toujours vu dans les prunelles de la malade s'était effacé ; de la sérénité flottait doucement comme une clarté sur son front. Elle dit faiblement :

— Max, un jour tu sauras bien des choses... Mais je ne pourrais te les dire... Viens plus près de moi... tu m'entends ? Tu apprendras un jour des choses que tu ne comprendrais pas mainte-

nant... On t'a bien aimé, Max. Tu ne sauras jamais combien l'on t'a aimé... Tu étais un peu dur, un peu taciturne, un peu farouche, mais tu as un bon cœur quand même.

Et, très humble, elle ajouta :

— Pardonne moi si j'ai des fautes à me faire pardonner. Pût-on voir au fond des âmes, il n'y aurait que de l'amour et de la charité dans le monde. Redis-toi cela dans la vie et embrasse-moi.

Chaque phrase avait été un fardeau lourd à soulever et qui avait laissé ensuite la malade plus abattue. Séveranz savait à quel secret se rapportaient les paroles de la mourante ; et ces paroles étaient si émouvantes en leur faiblesse, si suprêmes, la solennité de l'heure était telle qu'il sentit son cœur se fondre. Les rancunes de son enfance, la lie rancie que le passé avait déposée en lui furent emportées par un flot soudain. Quand la malade tendit ses bras décharnés, Séveranz se leva vers elle, troublé, le cœur angoissé, les lèvres frémissantes et, dans le baiser échangé, il y eut plus qu'un pardon ; parce que Séveranz présentait, — et le pressentiment en de pareils instants revêt une autorité auguste, — n'avoir aucun pardon

à consentir et que, si tous deux avaient parfois souffert l'un par l'autre et si leurs esprits s'étaient crus hostiles, les destins aux caprices cruels en avaient seuls décidé.

Des pas lents et pesants firent crier les marches de l'escalier. Il était presque midi et le soleil de mars flambait radieusement dans un vaste ciel. La porte s'ouvrit. Le père entra, précédé du docteur Eperonnier, un gros homme épais à la longue redingote froissée. Il avait une tête crépue et rousse, un collier de barbe ; et son lorgnon glissait à tout bout de son nez très gras. M. Séveranz vit des larmes aux yeux de la malade. Il appréhenda entre son fils et elle quelque heurt. Mais elle l'apaisa en souriant avec une douceur heureuse. Séveranz sortit. Le médecin s'avança et, pensivement, prit sur les draps le poignet de la malade.

M^{me} Séveranz mourut un matin, au déclin de mars.

Sur la table nappée de blanc, deux grands candélabres brûlent. Dans une petite vasque d'argent, trempait un rameau bénit et la morte, les mains jointes sur une croix, paraissait dormir dans le silence surnaturel qui planait. Séveranz veillait et

sa bouche, qui très tôt avait désappris les mots des prières, tâchait pourtant, dans un émoi pieux, de prononcer quelque oraison. Il s'étonnait que ces yeux clos à jamais eussent vu la lumière; cette bouche, souri. Du plus lointain passé, devant lui, se déroulait cette existence défunte si longuement et jusqu'à sa suprême étape, confondue avec la sienne. Désormais il *comprendait* sans amertume ni mauvaïseté. A un enfant, pouvait-on dévoiler la vie? A certains moments, il s'était insurgé non contre les hommes mais contre l'inévitable. « Pourquoi s'écriait-il, en ces heures, Dieu ne me fit-il un autre destin? » Et il se croyait une victime! Mais, devant la mort, la puissance des choses contre quoi rien ne prévaut lui apparaissait telle que la velléité d'une révolte ne se présenta plus à lui. Il se résigna humblement.

Son père entra, las et vieilli, dans la chambre mortuaire. Séveranz se leva, dans un trouble intime et profond. Un carcan serrait sa voix. Son père, à cette vue, s'arrêta, indécis. Depuis tant d'années, il avait deviné un dissentiment grandissant. Séveranz dit :

— Je savais tout... tout. Il y a si longtemps

déjà! Ah, fit-il avec un vague geste navré, maintenant j'ai tout oublié.

Et les deux hommes qui sanglotaient s'étreignirent, à nouveau unis.

Deux jours plus tard l'enterrement.

Dans le lent carrosse qui suivait la route de Louvain vers le cimetière de St-Josse, Séveranz songeait. Cette sorte de générosité sentimentale qui l'avait tant ému le jour où mourut M^{me} Séveranz et son abandon à de pareils transports le surprenaient. Quoiqu'il eût dit, les vestiges de ses anciennes souffrances n'étaient pas effacés. Rien, ni les pardons, ni les oublis résignés ne défendraient qu'à certaines heures les blessures de son enfance se remissent à saigner.

La pensée même de Séveranz avait été depuis quelques jours si fort obsédée par la mort et ses emblèmes : les draperies aux longs plis tombants, le branle boiteux des cloches, les orgues qui s'éploraient sous la voûte de l'église, que, par une sorte de satiété, il se rejetait éperdument vers la joie d'être. En carrosse, dans le cadre de la portière, il apercevait le ciel de printemps d'un ineffable azur où le soleil épandait un or frissonnant. Les bour-

geons pointaient aux branches. La verdure des prés s'avivait et il vit, près d'une borne où elle avait déposé ses seaux, une fille à la fraîche et savoureuse beauté, les bras nus, les jeunes seins saillant sous la toile du casaquin ; et dans la voiture morne qui suivait péniblement le corbillard, le cœur de Séveranz déborda d'une sève juvénile. En sa chair fleurissaient malgré lui des souhaits sensuels.

XIX

Vers ce temps, Séveranz, pour toujours, se déprit des vers. Ce fut un délaissement douloureux ; car les poèmes lui paraissaient d'inestimables joyaux. Ils étaient, à ses yeux, pour qui les avait écrits, une œuvre valant un trésor. Mais pourquoi, quand il aurait voulu épancher ses sentiments, entendait-il retentir des mots qui n'étaient pas les siens et qu'il savait empruntés à des maîtres trop admirés ? Car, à l'âme puérile qui se mourait en lui, à l'âme d'homme orgueilleux qu'éveillaient ses sens nouveaux, s'ajoutait une âme fictive et chimérique qu'il se prêtait à lui-même, née sous l'empire des livres. Impuissamment, il s'irritait contre cette servitude. D'un tout autre côté, la beauté avec ses splendeurs secrètes et ineffables qu'il reconnaissait à un frisson intime, à une lumière qui resplendissait dans son âme, rendait son goût scrupuleux. Maintenant, après des tentatives

vaines, il n'arrivait plus à satisfaire ses exigences affinées. Il n'accueillait plus avec bienvenue tous les vers, les voulant pareils à des guirlandes où alternent les fleurs et les feuillages, vers ruisselants aussi et splendides comme les eaux ensoleillées d'une cascade, vers semblables à la Vénus surgissant des flots et dont le sourire est une aurore. Ecrire devint, pour Séveranz, un labeur malaisé et inquiet, la page n'offrant jamais la grâce souhaitée.

Son renoncement aux poèmes fut plein d'heures d'amertume et de colère. Il s'en consolait par raisonner : l'art des vers avait atteint à un tel comble que toutes choses avaient été dites. Victor Hugo, pareil à un ravageur, avait épuisé ce que le monde, la terre avec ses printemps, ses fleurs et ses forêts, le ciel avec ses aubes, ses nuées et ses éclairs, la mer avec ses ouragans et ses magnificences, pouvait offrir d'images. Les autres poètes avaient tout glané de ce qui restait sur ses traces. Plus rien n'était à faire. Et aussi, à Séveranz, le jeu des prosodies apparut puéril.

Alors précisément un événement fit une empreinte sur son âme. Séveranz lut Platon, car, pour Séve-

ranz, la rencontre d'un livre était un événement. Et, sans doute parce que Séveranz enviait des émois nouveaux, il découvrit des beautés imprévues dans ces dialogues où la sagesse acquiert la douceur d'un miel embaumé et où des jeunes hommes prononcent des paroles suprêmes, couchés sur les gazons ombragés. Déjà dans son enfance, Séveranz s'était aguerri à poursuivre l'idée qui se dérobe sous des apparences changeantes et il aimait d'approfondir ses sentiments jusqu'à atteindre leur source secrète. Ces sortes de recherches l'avaient fait souffrir encore au déclin de son amour pour Blanche-Marie; mais, pour l'esprit, les tourments deviennent des voluptés à la longue et maintenant il goûtait dans ces recherches des délices hautaines. C'est pourquoi Séveranz se plut, dès qu'il les connut, aux philosophes. Les pensées mettaient dans son âme une sérénité mêlée d'éblouissements. Pour elles, Séveranz se troublait comme jadis il l'avait fait pour des songes. Elles lui apparaissaient fabuleusement vivantes. Par ce sortilège singulier, les pensées émouvaient ses sens et s'animaient à ses regards. Elles étaient tantôt pareilles à la mer : inquiètes et alors des ouragans soulevaient les flots;

calmes et alors la mer était un étalement d'or. Des pensées avaient la grâce d'un crépuscule plein de roses ou l'enchantement d'une présence de femme. Il y en avait aussi de bondissantes comme des cavales, de superbes comme des paons, de farouches comme des léopards. Et toutes se mouvaient, s'enlaçaient pour en engendrer d'autres ou se rangeaient en de féeriques cortèges. Séveranz erra aux cavernes de Platon dont les parois s'illuminaient de toutes les magies de ses propres tendresses et de ses espérances ; et il descendit, guidé par la main despotique de Spinoza, les doubles degrés qui mènent de Dieu au monde.

Pour ces nouvelles lectures, Séveranz se levait tôt ; il portait sa petite table devant la fenêtre ouverte. Dans l'aube triomphante des matins d'avril, les brumes qui rendaient vaporeuses les verdure s'élevaient en légers flocons d'argent. Séveranz lisait Platon, François de Sales, Spinoza, Taine, sans choix. Une ivresse douce et austère le comblait, d'autant plus belle qu'entre le décor où flamboyait le soleil et son âme il y avait des affinités intimes. Avec ses édifices, la capitale encore ensommeillée se dévoilait dans l'ondulante écharpe de ses collines ;

et, de même, en Séveranz, derrière des ombres lentement dissipées, s'érigeaient des monuments de songe et de pensée.

Sous le prestige de ces heures presque divines des systèmes se créaient dans l'esprit de Séveranz. Enfant, il avait eu de ces manières d'interpréter l'univers quand le ciel lui apparaissait comme le manteau d'un Dieu qui, sous son bras, eût porté le monde, le soleil, à son coude, étant un bouclier radieux. Mais c'étaient là seulement de vastes métaphores. Aujourd'hui, Séveranz se figura que l'âme humaine dérivait entièrement d'un penchant original : l'effroi du néant. L'amour, le désir de la gloire, nos sentiments et les Dieux étaient issus de cette source. Peut-être la vue récente d'un cadavre avait-elle fait germer en Séveranz une telle idée. Elle était demeurée longuement secrète et, comme une fleur sous les eaux, avait sourdement grandi pour émerger, épanouie. Ce système, qu'il se représentait admirable, exaltait Séveranz ; en lui il avait foi et si, dans ses lectures, il découvrait une pensée qui confirmait les siennes, il éprouvait une joie telle que la plus ineffable volupté n'en approchait. Il ressentait l'enivrement d'avoir atteint, croyait-il,

à la Vérité et d'avoir, sur les obscurités de la vie et de l'âme, répandu des clartés nouvelles.

L'effroi du néant! Pour Séveranz les pensées avaient le privilège de revêtir des formes prestigieuses et, à ses yeux, en effet, elles s'animaient de la sorte : Le Premier Homme, devant un cadavre qui lui révélait la mort, s'effarait. Autour de lui des arbres prodigieux érigeaient leur feuillage plein de rumeurs d'oiseaux; et l'homme, ivre de soleil et de force, regardait avec stupeur ce corps décharné, rigide, les yeux rongés, les dents saillantes. Il ne *comprendait* pas. Confronté au plus terrifiant des mystères, il éprouvait jusqu'en ses os un frisson hagard. Les cieus vides l'épouvantaient et il concevait les dieux pour combler ces deux infinis : les ténèbres et la tombe. Puis cet homme demandait à la femme les jouissances qui font oublier et les enfantements qui perpétuent la chair. Décevantes voluptés, brèves comme l'éclair; car, même en l'enfant qui naît des baisers, survivent toujours les infirmités de la mort. Ainsi Séveranz éclairait la naissance des dieux et les transports de l'amour.

Par une rencontre d'idées — sans doute dans le

besoin d'expliquer par un châtement les tourments qui pèsent sur la race des hommes — ce Premier Homme devint Caïn, meurtrier d'Abel, et, devant le corps de sa victime, les affres de l'horreur se mêlaient aux remords de son forfait. De ce délire d'épouvante et de regret, l'amour et les dieux surgissaient comme des emblèmes de la vengeance et de l'oubli. Les terreurs et les rêves égarés qui avaient empli Caïn continuaient de poursuivre ses fils et nous aussi qui nous sentons ses enfants maudits. Et, quand la vague métaphysique de Séveranz se fut ainsi réduite en images nettes et vivantes, il constata, avec une joie émerveillée, qu'il venait de concevoir une œuvre. Séveranz lut que les anciens, par une pensée puérile, avaient éclairci les phénomènes naturels par l'horreur du vide. Il lui apparut que son système était, dans le domaine moral, une erreur tout à fait analogue. Il cessa d'y croire. Mais son œuvre : *Caïn* survécut à ce désastre. Toujours ce drame était présent à la pensée de Séveranz. Il ne surprenait en soi un mouvement sans le transporter à son héros qui acquérait de la sorte une vie radieuse.

Par un crépuscule de printemps, Séveranz venant de lire Spinoza, l'esprit lassé, était sorti au hasard par la ville, laissant vaguer son rêve. Dans les Galeries du Roi, les lampes, derrière les vitrines, répandaient des flots de lumière sur les étalements de dentelles, de soies, de fourrures. Séveranz aimait de s'arrêter devant les joailliers. Il choisissait des bijoux que, riche, il se fût acquis. Les pierreries qu'il regardait paraissaient de la rosée figée dans de fabuleuses fleurs d'or et leur jonchée éblouissait sur du velours sombre. Le regard de Séveranz se caressait à l'éclat des bijoux et il se représentait des mers lointaines dont les grottes recèlent des trésors sous la garde des sirènes. A côté de lui, s'étaient arrêtées deux jeunes femmes; contemplant aussi les colliers, elles se parlaient, rieuses et libertines. Séveranz les voyait dans un miroir à cadre de vieil argent qui, contre une draperie bleue, pendait au

fond de la vitrine. Il se sentit troublé. Tous trois se considéraient à la dérobée et leurs visages, dans cette glace, se confondaient presque comme pour un baiser. Séveranz croyait son attitude risible et il eût voulu s'enfuir ; il demeurait, dominé par un impérieux désir. Sa lassitude s'était dissipée par magie et, dans ses artères, fluait une sève chaude. En éclair, il revit le soir lointain déjà, où, dans une extase, il avait respiré la brise de lilas et senti la volupté. Il se rappelait les derniers émois du printemps quand, épris de Blanche-Marie, sa chair avait deviné des délices inconnues. Les jeunes femmes et lui s'étaient souri dans le cadre de vieil argent aux reliefs en guirlandes, cet instant noua entre eux un lien occulte. Séveranz s'enhardissant, les considéra. L'une était fine : ses regards luisaient sous de longs cils, regards pareils à une flamme qui parfois pâlerait jusqu'à s'éteindre. Une capote la coiffait où deux pivoines avivaient encore la sombre beauté de ses cheveux noirs qui retombaient en une torsade un peu défaite sur la nuque savoureuse et blanche. L'autre femme était petite et avait la figure des femmes de Rubens ; ses yeux bleuâtres étaient très tendres et il y avait comme un immor-

tel sourire fondu dans les traits de son visage d'un teint laiteux qu'une santé joyeuse fardait de rose. Toutes deux avaient dans les prunelles le reflet changeant des pierreries et des lumières. Une voix intime avertit Séveranz que ces femmes, par une sorte de pouvoir despote, s'imposeraient dans sa vie. Elles se dirent un mot qu'il n'entendit pas, se prirent le bras et continuèrent leur chemin. Séveranz fut irrésolu. Un baillon étouffait sa pensée. Pourtant il les suivit ; elles ralentirent le pas et, tout à coup, il les vit, sans qu'il l'eût cherché, à ses côtés. La jeune femme à la chevelure noire se penchait au bras de son amie et, gaminement, regardait Séveranz en arrêtant un rire entre ses lèvres. Alors Séveranz dit un mot ; la croyance qu'il devait être gauche avec sa grande taille, ses mains qu'il ne savait où mettre le torturait ; il se figurait même mal marcher. Elles revenaient, dirent-elles, de leur atelier. Mais lui, ne craignait-il d'être rencontré auprès d'elle ? Cette demande, qui mettait en doute sa liberté, irrita Séveranz. La rage de n'être un homme enflamma sa pensée. Il se rapprocha d'elles, leur prit le bras doucement pour démentir sa timidité. La blonde dit son nom : Céline,

l'autre, la noire, Adrienne. Et ces noms parurent à Séveranz aussi beaux que les noms d'impératrices qui sont dans les poèmes.

Ils avaient atteint la Grand'Place. Séveranz n'osait parler d'amour. La femme pour lui se paraît d'une sainteté que les mots de tendresse les plus légers devaient flétrir. Ce préjugé mêlait à ses désirs l'attrait pervers d'un sacrilège. Et Séveranz était tellement absorbé par ses pensées, que ces deux femmes demeuraient pour lui des êtres secrets alors qu'elles devinaient clairement son grand trouble ingénu. Pour se confier l'une à l'autre, elles se serraient le bras en souriant. Séveranz surprit ce mouvement. Il demanda : « Pourquoi souriez-vous ? » Adrienne fit un geste vague. Céline rit plus fort en rougissant, et Séveranz confusément se douta. Son cœur était plein de tressaillements d'ailes et il eût voulu prendre ces femmes, les emporter comme une proie dans les solitudes.

La Grand'Place où ils erraient était un prodige de beauté. Sous une rotonde, une société de faubourg jetait la brutale clameur de ses cuivres et, sur cette esplanade où les guildes avaient jadis passé, fifres sonnants, glaives au clair et bannières

flottantes, les fanfares avaient une martiale allure. La foule était drue, agitée par des houles et des rondes que, sur la cadence, faisaient des apprentis et des jeunes filles ; puis c'étaient, à l'écart, des groupes graves, vieux ouvriers et bourgeois fumant des pipes béates, écouteurs venus des quartiers voisins. Séveranz serrait le bras d'Adrienne pour n'être pas séparé d'elle par les remous. Un émoi divin le possédait tellement qu'il ne trouvait de choses légères et plaisantes à dire à ces femmes pour les égayer : il savourait, taciturne, sa joie. L'hôtel de ville avait ses vitraux éclairés et le monument était pareil à une châsse d'argent terni, toute de ciselures, où les fenêtres qui flamboyaient eussent été des pierreries. Le beffroi s'élançait, svelte et majestueux, couleur de nuées, dans le sombre azur de la nuit d'été, flèche si grêle avec ses clochetons aux épis d'or, ses rampes comme brodées, ses chambres ajourées, sa pointe fine autant qu'un dard où luisarnait saint Michel terrassant le dragon ! Et les maisons, pignons en escalier, avec leurs façades avançantes sculptées et somptueuses : la maison des archers et celle des charpentiers toutes surdorées, la maison du Roi

dont le granit est presque une dentelle, un caprice, avec ses statuettes d'or sur les pinacles, entouraient l'ancien hôtel des Communiers. Séveranz et les jeunes femmes allèrent s'asseoir devant un vieux cabaret dont les tables de bois débordaient sur la place. La joie saine du labeur qui se repose épanouissait les faces des buveurs. La senteur amère des houblons flottait. La fanfare maintenant chantait un lied flamand et les maisons, telles des vieilles à qui l'on dit un air qui berça leur enfance, semblaient se ressouvenir et se sourire. Une sorte de bonheur intime avivait les sens de Séveranz et lui faisait tout éprouver avec acuité. Adrienne était à ses côtés et Céline, devant lui, un peu gênée, les coudes au corsage, les mains tenant son mouchoir. Séveranz leur demanda quelle était leur existence, maladroitement ; car elles répondirent en termes vagues : elles travaillaient tout le jour, mais, le soir, elles aimaient de se divertir. Elles trouvaient Séveranz beau en sa dégaine puissante et ingénue. Lui se disait : « laquelle vais-je aimer ? » Mais aucun sentiment profond ne le dominait : ces femmes n'étaient pour lui qu'un mystère voluptueux. A une heure propice, après un suprême

consentement, leurs lèvres, qui maintenant étaient banales, lui révéleraient les fêtes terrestres de la chair. « Laquelle aimerais-je? » Et toutes deux se revêtaient à ses yeux du même sortilège devant lequel il demeurait interdit et troublé.

La place se déserta. Les musiciens descendaient de la rotonde, emportant leur bannière de velours où s'entreheurtaient des médailles. Onze coups tintèrent au cadran d'or de l'Hôtel de Ville; et, au-dessus de l'esplanade plus vaste dans sa solitude, la clarté épandue des globes électriques se glaçait comme la lumière de la lune dans un ciel d'hiver. Adrienne se leva. Il n'y avait plus autour d'eux que des buveurs attardés. Adrienne, avec sa fine tête impérieuse, ses lèvres minces semblait vouloir être obéie toujours. Etant restée longtemps assise, elle cambra, pour s'assouplir, sa taille qui était svelte; et son buste, sur ses belles hanches se tendit comme pour des baisers.

— Ah, comme vous tremblez, dit Céline!

En effet la main de Séveranz appuyée sur une chaise frémissait. La femme avait sur lui tant d'ascendant qu'il flottait encore autour d'elles un peu de cette candeur qui avait paré la figure

claire et radieuse de Blanche-Marie et, avant de prononcer les mots ardents où le désir insiste, Séveranz se fût prosterné. Ce combat de ses sentiments était tel qu'il subissait une incertitude pire qu'un supplice. A trois, ils revinrent par des rues abandonnées. Le silence de la nuit était doux et la molle brise apportait les senteurs des jeunes feuillages, des champs lointains et des bois. Maintenant Séveranz tenait contre lui le bras d'Adrienne dont il sentait la tiédeur. S'il voulait dire un mot et ne le trouvait pas, il pressait la fine main de la jeune femme, frissonnant si elle répondait à son étreinte. Séveranz avait les gencives sèches et endurait une vraie soif que des baisers pouvaient seuls étancher. Parfois il détournait la tête vers Adrienne et apercevait sous ses paupières luire une larme de clarté, un vague reflet d'or, manière de sourire où il présentait la promesse de délices secrètes. Séveranz ne reconnaissait pas les rues où il passait. L'aventure était si neuve, si imprévue qu'il se ressouvénait avec étonnement d'avoir erré, à l'entrée de la soirée, las, l'esprit recru d'avoir lu Spinoza. Peut-être était-ce cette lassitude même qui l'avait livré ainsi soudain à l'effrènement d'un amour.

Mais maintenant, par une vertu inconnue, il se sentait de force à braver tous les défis, à soulever des fardeaux et à marcher des lieues jusqu'à l'aurore.

Céline, devant une porte basse, dans une rue pauvre, les laissa. Adrienne et Séveranz continuèrent : « Tu dois parler, s'affirmait-il, elle s'irrite de ton silence. » Toute parole défailait à ses lèvres. Et une sorte de frisson subtil passait de la jeune femme à lui. Il respirait la senteur d'œillet qui émanait d'elle. L'ombre était profonde et solennelle. Et, tout à coup, elle dit très bas à Séveranz :

— Non, pas plus loin sans des baisers !

Elle lui tendait sa bouche, ses bras se suspendaient aux épaules de Séveranz et ce fut un embrasement ivre, affolé où soudain éclatait une de ces flammes contenues et inassouvies dont il avait déjà, sous les paupières de la jeune femme, deviné les lueurs furtives. Contre lui, il sentait battre son cœur et il se penchait sur ses yeux où se fondaient de l'extase, de l'abandon et des sourires.

— A quand, murmura-t-il ?

— A demain, huit heures, devant la Bourse.

Puis, par un mouvement inattendu, elle se glissa

hors de ses bras, recula d'un pas et s'enfuit. Séveranz demeura étourdi comme en la brusque sortie d'un rêve. Il tenta de la poursuivre. Les ténèbres étaient lourdes et deux lanternes espacées jetaient des rayons qui blanchissaient çà et là les murailles. Aucune porte n'avait grincé. Croyant à un jeu, Séveranz cria : Adrienne ! Il n'entendit rien. Alors une colère le souleva. Il erra au hasard, perdu dans des venelles, puis il se vit dans une rue droite que bordaient, jusqu'aux lointains, en double guirlande, les points d'or des lampadaires. Séveranz reconnut l'avenue du Midi et il se dirigea vers sa demeure.

Lentement, en Séveranz, s'apaisaient les tumultes de son esprit et de sa chair. Sur ses lèvres, il regoûtait la saveur des baisers d'Adrienne et, à sa main, il respirait longuement le bouquet de ses gants. Tout un printemps fleurissait son cœur où palpaient, comme dans les bois à l'aube, des chants et des ailes. Adrienne s'embellissait, à ses regards, de la grâce qu'ont les déesses venant, dans les fables antiques, révéler l'amour aux jeunes hommes. Tout en marchant, il se figurait Adrienne à ses côtés ; et sa bouche débordait d'aveux, de paroles intimes et chaleureuses. Nulle gêne ne l'entravait. Il pre-

nait à témoin les étoiles, les astres nocturnes et il ne se ressouvenait pas qu'un moment auparavant, quand vraiment Adrienne était présente et qu'il devait parler, il était demeuré taciturne et contraint. Séveranz gravissait les allées du parc de Saint-Gilles. La lune émergeait à la ligne dentelée de l'horizon et sa lumière était une poussière éparse qui effaçait les astres.

XXI

Le lendemain, Séveranz, malgré sa nuit inquiète, se remit, levé tôt, à ses lectures. Puis, dans son premier courrier, en descendant, il vit une lettre, l'ouvrit, intéressé. L'aventure du dernier soir le disposait à s'émouvoir de toute chose imprévue. Il fut à la signature d'abord : Charles Chancerel. Qui était-ce? Puis il lut et, à chaque ligne, grandissait un étonnement ravi. Avec une franchise juvénile, la lettre disait : « Nous sommes quelques jeunes hommes, venus d'ici, venus de là, mais tous fraternels, épris des mêmes visées. L'art nous a réunis comme les fervents d'un même culte. Nous vous savons des nôtres, venez à nous. »

Séveranz relut la lettre encore une fois. L'écriture était haute et raide comme un cortège d'hommes d'armes. Un mot avait ébloui Séveranz : « Nous vous savons des nôtres ». Ainsi des incon-

nus avaient entre eux prononcé son nom. « Mais comment, se dit-il, apprirent-ils que je vis? »

A quatre heures, le même jour, Séveranz se rendit chez Charles Chancerel, qui habitait aux étangs d'Ixelles, presque en face du monument De Coster dont on voyait l'effigie de marbre sous les feuillages frissonnants d'un saule. Combien Adrienne rencontrée la veille était loin de lui! tandis qu'une vieille bonne, ouvrant la porte d'une chambre, s'effaçait pour qu'il passât, et, qu'un peu ému, cherchant ce qu'il allait dire, il demeurerait arrêté sur le seuil. Charles Chancerel s'avança et lui tendit la main : un grand garçon à la poitrine maigre, aux épaules tombantes; et il ressemblait à ces oiseaux aux ailes trop grandes qui sont dans des cages. Sa face était pâle et osseuse; la bouche fine avait un pli de dégoût ou d'ironie que démentaient la fierté douce et l'indéfinissable sourire des yeux. Ses cheveux noirs et plats retombaient en longues mèches sur son front.

Il dit :

— Nous vous remercions d'être venu si tôt; nous vous avons écrit hier. Nous sommes trois, Edmond Bory, Paul Harlinger et moi, — sa main

menait Séveranz à un fauteuil où celui-ci s'assit — vous serez le quatrième.

La chambre était un cabinet étroit et intime. Le soleil, par une fente des tentures, éclairait d'une coulée d'or les murailles. Chancerel s'accoudait à un petit pupitre où il s'était interrompu d'écrire. La tapisserie était couverte de dessins ; un grand Chéret couvrait les panneaux de la porte, une écharpe d'Orient, des palmes desséchées, des eaux-fortes, des vases sveltes, des masques et des poupées japonais paraient les murs avec caprice et élégance. Séveranz alluma une cigarette que Chancerel lui avait offerte.

— O ! dit Séveranz, qui était demeuré silencieux, je ne parle guère ; j'ai toujours vécu si seul avec mes soucis et mes livres ! Je suis devenu, malgré que je sois heureux, d'une humeur en apparence farouche ; j'ai peur souvent que cet air ne semble de la froideur et de la réserve. Aujourd'hui je suis enchanté de vous trouver et je sens que des amitiés comme les vôtres manquaient à ma vie.

Chancerel souriait en l'écoutant.

— Et que faites-vous, demanda-t-il ?

Séveranz leva évasivement les épaules et, son-

geur, heurtant de l'ongle sa cendre dans une coupe d'étain :

— J'ai fait des poèmes qui me déplaisent... dit-il. Puis, d'un geste vague, il finit sa phrase tandis qu'il entrevoyait les visions grandioses des œuvres prochaines qu'il gardait secrètes comme des espérances incertaines.

Chancerel parla de ses amis.

— Bory est poète. C'est un petit homme toujours riant comme s'il s'émerveillait de tout, comme si chaque heure était pour lui le réveil d'un songe et que le monde en l'étonnant lui parut dérisoire. Il a l'âme délicate et profonde d'une femme, et parfois le soir, quand nous sommes seuls dans la rue, il me prend le bras et, par jeu, parmi des éclats de joie, il improvise des poèmes dédiés aux lanternes, aux passantes, aux chats qui rôdent, aux nuées et aux étoiles. Et, malgré leur impromptu, ces vers ont de la beauté. Harlinger est un prosateur hésitant encore sur ses voies. Moi, dit-il un peu gêné...

Et il montra, sans plus, le pupitre où il était accoudé.

Séveranz l'admirait. Sa parole, sans le recher-

cher, avait une grâce infinie et une allure fière et lente. Ses gestes étaient d'un prélat. Une longue main maigrie, pendante sur le bras de son fauteuil, prêtait à toute sa personne la noblesse d'attitude d'un portrait. Il continua :

— ... Nous n'avons rien publié encore, mais nous travaillons. Chaque semaine, nous nous réunissons, nous causons, nous nous confions l'un à l'autre nos projets et nos écrits. Entre nos âmes se découvrent ainsi des contrastes et des parentés imprévus. Viendrez-vous? Chacun de nos soirs, nous le vouons à un poète dont nous lisons les œuvres. Il y a huit jours, nous lûmes *Axel* du comte Villiers de l'Isle-Adam.

Chancerel se leva et fit un pas vers une bibliothèque dont il écarta le rideau. Ils parlèrent de livres. Chancerel possédait les *Moralités Légendaires* de Jules Laforgue, *Gaspard de la Nuit* d'Aloys Bertrand, *Tiel Uylenspiegel* de Charles De Coster illustré par Rops. Ils passèrent une heure à feuilleter pieusement des volumes rares et précieux. Parfois Chancerel lisait une strophe, un vers qui se déroulaient, somptueux, pareils à une bannière au haut d'une tour.

Le soleil s'abaissait et sa lumière plus ardente flamboyait dans la petite chambre intime, pénétrée de rêves et embuée par la fumée des cigarettes.

Six heures sonnèrent à l'église de Sainte-Croix toute proche.

— Viendrez-vous ce soir? demanda Chanceler quand Séveranz fut sur le point de prendre congé. A neuf heures je serai à la terrasse du Sésino et nous nous rendrons ensuite à l'atelier du peintre Dombroy où je vous présenterai.

Séveranz n'osa dire qu'une femme le requérait le soir même. Entre elle et l'art, il lui paraissait impie d'être en balance. Les purs émois qui maintenant rehaussaient son âme lui faisaient mépriser les velléités de la chair.

— Oui, oui, affirma Séveranz, comme pour ne plus pouvoir se dédire, à ce soir donc!

Séveranz partit et des cadences allègres chantaient dans son esprit en liesse.

Le crépuscule, les lassitudes d'un long jour, les rampements de l'ombre amenèrent, au soir, dans l'âme de Séveranz, des pensées lâches, et ses fermes propos capitulèrent. A huit heures, il attendait Adrienne devant le parvis de la Bourse. Intime-

ment, il souhaitait qu'elle ne vînt pas. Des souffles humides passaient, et les étoiles étaient couvertes de nuées basses qui menaçaient de pluie. Soudain, Adrienne se trouva devant lui, souriante.

— Tu ne songeais pas à moi, dit-elle en voyant les soucis qui assombrissaient le regard de Séveranz errant sur les tumultes du boulevard?

A la vue de la jeune femme mystérieusement belle sous sa voilette, des prestiges inconnus se réveillèrent : il regoûta le piment de ses baisers et tout son être eut vers elle un élan.

— Pourquoi avez-vous fui, hier?

Le silence et le sourire équivoques d'Adrienne l'irritèrent. Il saisit son bras, l'enlaça presque sous la mantille, l'entraîna.

— Je dois, à neuf heures, retrouver un ami, dit Séveranz.

— Moi de même, répondit-elle mensongèrement, sans déguiser son dépit, je ne puis demeurer longtemps.

Se souvenant de ses paroles de la veille, Séveranz se demandait qui était cette femme inquiétante à l'égal d'une énigme, image changeante dont chaque aspect l'avait déçu. Aucune des paroles qui,

le soir précédent, à son retour solitaire, avaient abondé sur les lèvres de Séveranz, ne lui revenait. Seule l'attente d'une joie, la convoitise des caresses possédaient son esprit. Adrienne répéta des idées, des mots déjà prononcés et Séveranz pensa avoir fait le tour de cette âme et épuisé tout l'imprévu que cette femme pouvait lui ménager. Ces paroles, peut-être les avait-elle répétées infiniment de fois déjà à d'autres amants. Séveranz était tout décharmé; et il comparait son enchantement de la veille à son dégoût présent. Une pluie d'été tomba, abattant la poussière et faisant miroiter sous la flamme des lampadaires les pavés désertés. Ils passaient devant les concerts aux balcons enguirlandés de feux, s'abritaient, serrés l'un contre l'autre, sous un auvent, et se divertissaient de tout hasard offert. Maintenant que sa fièvre d'amour s'était peu à peu dissipée, Séveranz avait la pensée libre et il trouvait des phrases plaisantes pour égayer Adrienne. Il la complimentait sur sa grâce. Savamment, il l'enivrait, parlant avec une ferveur feinte de la beauté de la femme. Elle se laissait bercer comme si les mots étaient des chansons.

— Comme tu sais parler, dit-elle!

Elle avait les yeux un peu fous et les lèvres gourmandes. Séveranz, flatté de l'avoir séduite, au fond la raillait d'avoir cru à des phrases qui n'étaient que de la parodie.

— Demain, dit-elle.

Retardant le moment de se séparer, ils allèrent, alentis, jusqu'aux Halles.

— Va chez Céline m'attendre, je la prévien-drai, ajouta-t-elle.

— Pourquoi pas chez toi ?

— Non.

Elle se dérobaît, cédant un secret derrière ses lèvres serrées. Maintenant elle se revêtait d'un attrait occulte. L'inconnu où elle se réfugiait la parait. Son insistance à se refuser surtout irritait Séveranz et le faisait désireux. Adrienne releva sa voilette pour un baiser furtif du bout des lèvres. Ils se quittèrent. Tandis que Séveranz, sous la pluie légère, se hâtait à grands pas vers le Sésino, il méditait sur sa faiblesse et les alternatives par où, ce jour, avait passé son esprit.

— Je vous attendais, dit Chancerel, venez-vous ? Et il se leva.

Tous deux se dirigèrent vers la rue du Par-

chemin où était l'atelier de Dombroy. Maintenant Séveranz s'apaisait. Parfois encore, il respirait à ses mains, en simulant de lisser sa moustache, les senteurs qu'y laissa le gant d'Adrienne, un ineffable bouquet où se confondait l'œillet avec un arôme subtil qui était celui de sa peau.

Ils entrèrent dans l'atelier. C'était un vaste grenier mansardé. Deux lampes brûlaient et, dans leur douce lumière, apparaissaient, confondus, les paysages, les tableaux, les meubles. Dombroy debout accueillit Séveranz.

— Monsieur Maxime Séveranz..., Edmond Bory..., Paul Harlinger, présenta-t-il.

Dombroy était petit, un peu tors, mais sa tête resplendissait sans qu'elle fût belle. Sa face pâle à la barbe soyeuse, au front dénudé ressemblait à la fois à un visage de gnome, de voluptueux et de moine en prière. Bory vint s'asseoir à côté de Séveranz, des deux mains tendant des cigarettes :

— Des Bastos... des Cavallas?

En longue redingote, Bory avait une figure hâlée au regard ingénu, ses pommettes saillaient et ses cheveux étaient ras. Affectueusement, il

parla à Séveranz, l'interrogea pour dissiper sa gêne de nouvel arrivant.

Séveranz était légèrement dépaycé. La fumée embaumée des tabacs montait en banderolles dans la lumière des lampes. Sur un coin de table, une bouilloire de cuivre bruni ronronnait au-dessus d'un réchaud. Parfois un souffle d'une exquise fraîcheur, ayant comme une senteur humide de forêt, soulevait le rideau de serge qui pendait contre un vitrage ouvert. Un vieux bahut de chêne déverni portait le gladiateur romain faisant face à un mannequin de bois. Mais, parmi les accessoires obligés d'un atelier, surprenaient, pendus en rang le long de la muraille, des faces de morts. Il en était qui grimaçaient comme des mascarons, d'autres montraient un figement d'épouvante ou le contentement d'un refuge enfin obtenu. Le plâtre de ces masques, sous la clarté des lampes qui creusait le pli des bouches et des orbites, s'animait d'une vie secrète et ardente, telles des figures de mimes. Séveranz était étonné. Dombroy s'en aperçut et le mena vers les masques.

— Je les étudie assidûment, dit-il. Je les ai obtenus du sculpteur Hamard à qui des parents

demandent souvent de mouler le visage d'un mort. Sur ces masques, le calme fait apparaître l'âme intime qu'eurent ces hommes; cette âme est devenue comme une eau qu'aucune herbe ne couvre, qu'aucun flot ne trouble et dont le fond se dévoile. Dans un portrait, cette âme déguisée par des hypocrisies, agitée par les soucis du moment, nous devons la mettre à nu...

Pendant ce temps, Chancerel versait le thé et Bory, à genoux dans un fauteuil en guise de chaire, parlait avec véhémence.

— Bory, dit Chancerel, en s'interrompant de verser la boisson fumante dans les tasses, j'ai entendu d'un homme du peuple à la Chambre des députés une image; il s'agissait d'un orateur qui faisait de grands gestes comme les tiens. Il veut, dit l'homme, jeter ses bras par les fenêtres.

Paul Harlinger avait un grand front carré un peu fuyant, une barbe fine et blonde naissait à ses joues et il faisait souvent le geste de la lisser. Ses yeux étaient pensifs et voilés de lumière. Parfois passait entre ses paupières ce furtif éclat qui décèle que la pensée s'est enchantée d'un mirage. Quand Harlinger parlait, il semblait d'abord n'oser une

idée qu'en hésitant comme pour aussitôt, si elle déplaisait, pouvoir la retirer; puis, enhardi, il parlait monotonement mais on voyait son discours se dérouler selon un plan prévu et une phrase, çà et là, saillait en épanouissement de clarté et se gravait dans la mémoire. Dombroy, qui s'était attardé avec Séveranz à considérer les masques et les esquisses, revint vers les amis. La causerie fut générale et affectueuse. Séveranz sentit disparaître la légère contrainte qui lui pesait. Son âme s'ouvrait, des paroles vives et confiantes venaient à ses lèvres. Rarement, il lui avait été donné de ressentir pleinement un tel contentement, une telle aise car difficilement il se livrait. L'heure devenait exquise. Bory s'abandonnait à sa verve drôle, défendant avec un esprit érudit d'étranges paradoxes. Chancerel, d'un mot d'ironie, l'interrompait parfois. Dombroy semblait sourire en lui-même, tandis que Paul Harlinger tournait lentement les pages d'un volume qu'il gardait auprès de soi. Très discrètement, comme en plaisantant, Bory demanda à Séveranz de lire « quelque chose » et, sentant la mauvaise grâce d'un refus, Séveranz prit dans sa poche des papiers, en choisit un, lut ce titre :

l'Étoile Inconnue. C'était un poème qu'il avait fait autrefois, une nuit qu'ayant au cœur de confuses tristesses, il avait rêvé, devant le ciel où, du côté du couchant, traînait encore de la lumière, que, porté par un attelage de chimères, il abordait dans une étoile.

— C'est un poème inachevé, dit-il, mais je l'aime parce que j'y tâchai de rejeter toutes les influences qui pesaient sur moi.

Et Séveranz lut :

L'ÉTOILE INCONNUE

La terre n'a pour moi d'attrait qui me captive ;
Je veux un monde où rien d'ici bas ne survive,
Un monde où soit banni tout mortel sortilège.
Et mes pas à jamais foulant l'aube et la neige,
Parmi les lyres d'or et l'éclat de leurs gammes,
Dans un ravissement qui m'éblouit de flammes,
Erreraient !

Mon souhait suscitant un prodige,
Voici dans l'infini que m'emporte un quadrigé,
Char d'airain attelé d'étalons, de chimères,
Qui, sous ses essieux d'or, écrasant les tonnerres,
Semait derrière lui des astres sur sa trace.
La candeur d'une aurore enchante au loin l'espace.
Devant les étalons cabrés pour sa venue,
Se lève le front blanc d'une étoile inconnue ;

Sa splendeur, qui remplit tout le ciel comme une arche,
Jadis luisait en nimbe autour des patriarches
Et faisait rayonner le sens des prophéties.

.

— Puis je devais décrire, continua Séveranz, l'ivresse de découvrir une île de lumière; mais un archange me mettant le diadème des élus, celui-ci brûlait mon front indigne de le porter et, foudroyé, je retombais sur la terre, châtié d'avoir rêvé une destinée surhumaine. Mais, ajouta Séveranz, voici un poème complet :

A LA VIERGE DE LA TRISTESSE

Les pauvres que suit, las d'efforts,
Dans les dénûments de l'automne,
Un regret pareil au remords,
Ceux que rien n'excite et n'étonne,

Tous, tu les prends en ton giron
Et, pour les calmer, tu sais dire
Ces mots où se joint un pardon
A la charité du sourire.

Moi, je les envie en tes bras
Et le courage me délaisse;
Je songe à l'heure où tu devras
De même accueillir ma faiblesse.

Je vois l'homme qui, sans répit,
Dans les champs où son pas trébuche,
Glane une paille sans épis
Toujours succomber à l'embûche.

Il va d'espérance en souhait ;
Jamais sa raison ne renie
Les songes et les vœux qu'il fait
La veille encor d'une agonie.

Et je viens, sans être déçu,
Gardant vierge un trésor d'extase,
Mais, jeune et trop pensif, j'ai su
Que chaque rêve a sa disgrâce.

Edmond Bory serra fortement la main de Séveranz. Harlinger approuva sans mot. Mais Séveranz se désintéressait de ses écrits anciens, n'y découvrant plus rien de son âme, les oubliant même jusqu'à s'étonner parfois en les relisant que vraiment ils fussent de lui. Les yeux tournés vers des horizons nouveaux et lointains, il délaissait les œuvres accomplies.

— Ces vers, dit Séveranz, sont médiocres et m'ont coûté pourtant un labeur excessif. O ! le tourment de faire les idées captives sous l'ornement des cadences et des rimes. Non, je souhaite des œuvres abondantes, majestueuses et riches comme un fleuve. N'est poète que celui dont les vers naissent aisément, à son insu, pareils à des fleurs sans cesse nouvelles.

Chancerel contredit. Il fallait l'airain le plus

dur pour que le ciseleur y taillât des effigies immortelles.

Aux premières heures de cette soirée, le tenace parfum d'œillet que Séveranz continuait de respirer à ses mains l'avait ému divinement, lui rendant presque présente Adrienne. Mais maintenant l'art, comme l'ondoient d'un baptême, avait baigné son âme et il ne concevait que des pensées austères et radieuses. Deux fois déjà Bory avait parlé d'une œuvre que tous, en s'unissant, devaient tenter. Bory se leva, s'agenouilla dans le fauteuil selon son attitude familière et dit :

— Fondons un journal. Il est urgent que nous le fassions. Nous apportons au monde des aspirations que n'avaient pas nos aînés ou qu'ils ne firent que pressentir. Nous avons des paroles à dire qui n'ont pas encore été prononcées. Nous ne pouvons les laisser perdre.

Les idées de Bory, en eux tous, flattaient un souhait souvent osé et ils les écoutaient, captivés. Chancerel les regarda tour à tour d'un œil qui les interrogeait.

Dans toutes les villes elles naissaient, les revues belliqueuses et juvéniles. A elles, venaient les jeunes

hommes, épris d'un même désir de bâtir une cité de splendeur à l'écart des multitudes. Et ces jeunes hommes, qui se pensaient élus pour cette destinée à côté de laquelle ils n'en concevaient de plus belle, se rencontraient, guidés par des voix qui les appelaient l'un vers l'autre et ils se reconnaissaient à des signes, à des mots qui trahissaient des âmes parentes.

Et Séveranz, avec ce don de s'émouvoir, de s'éprendre, don que semblaient encore aviver les précédentes heures amoureuses, avait des visions triomphales.

En hésitant, Bory réclama :

— Quel titre ?

Un titre ! Ils restèrent pensifs. Harlinger se leva et dit :

— La Proue !

Et Chancerel approuva pendant que Bory applaudissait.

Et Séveranz voyait ceci :

C'était sur une mer où les flots avaient un éclat de pierreries remuées, sous un ciel d'or vaste et infini. Une galère aux mâtures pavoisées voguait, lente, et des fanfares chantaient des hymnes sans

échos sur la plaine déserte des vagues. A la proue, un homme debout, orgueilleusement drapé d'un manteau impérial, laissait, dans les ondes inconstantes, tomber une bague. Ainsi le doge de Venise, jadis, selon une coutume qui garde la grâce et le sens profond d'une légende, se fiançait à la mer sur qui dominaient ses vaisseaux. Et ainsi font encore les poètes. Leurs rêves sont radieux et opulents comme ces anciennes galères dorées depuis l'éperon jusqu'au dragan et portant, livrés aux désastres des abîmes, des tapis précieux, des aromates, des coffres de bijoux. Les foules sont la mer ; et, pareils aux doges, les poètes se fiancent à elles en y laissant tomber non une bague : un poème !

Séveranz se ressouvint, étant enfant, quand sous la tonnelle de clématites et de liserons, au fond du jardin de la rue des Prébandiers, il feuilletait de grands livres imagés, d'y avoir vu une gravure qui montrait un doge tenant un anneau au-dessus des flots.

Dombroy trempait un mince pinceau dans un godet d'encre, traçait un dessin sur une feuille. Les amis s'étaient approchés de lui et penchés sur

la table. Peu à peu apparut une proue fièrement levée sur les vagues qu'elle chevauchait. Des rames plongeaient à demi dans l'eau, et, au sommet de l'éperon, une licorne s'érigeait, cabrée.

Bory avait pris le livre que Harlinger tenait depuis le commencement de la soirée et qu'il venait de laisser sur sa chaise. Bory demanda :

— Qu'est-ce que cela : *les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent* ?

Ils levèrent la tête. Harlinger répondit :

— Je vous dirai tantôt.

Dombroy haussa le dessin, le montrant ainsi à tous. Et, communément, ils se résolurent à fonder la revue. Chancereux fut choisi comme directeur : il était leur maître à tous par la maturité et la justesse de son esprit.

Les amis se rassirent et un silence régna. Ils éprouvaient en eux cette joie généreuse et exaltée, cet unisson dont vibrent les âmes qui, un instant, se sont trouvées entièrement fraternelles pour atteindre une même visée.

Harlinger prit son volume avec cette sorte de brusquerie des timides qui longuement attendent et soudain se décident.

— L'histoire que voici est fort imprévue. Je feuilletais des livres au hasard dans un cabinet de lecture ; ne sachant quel roman choisir, je prenais l'un et puis l'autre, lisant ici une ligne, là une page ; et dans ce livre-ci, à une phrase, la première, je reconnus une grâce mêlée de splendeur qui ne pouvait décevoir. Les phrases avaient l'éclat somptueux, la dureté et le retentissement du bronze, phrases que je sentais conçues dans la fournaise, coulées ardentes et qui gardaient, dans leur métal rigide, le frisson de la vie et de la flamme. Je pris cette œuvre, je la lus et chaque page me mena d'émerveillement en émerveillement jusqu'à un comble d'ivresse qui me fit goûter les suprêmes délices des larmes, larmes où se soulage une âme chez qui la volupté d'admirer est devenue douloureuse à force d'être puissante.

Tous se turent dans l'attente. Puis Harlinger d'une voix qui s'émouvait et que l'on sentait tour à tour attendrie ou frémissante du prestige des mots, lut, dans *les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent*, la fin magnifique où le grand duc Floris épouse Isabelle de Bragance, la mort d'Isabelle, puis les toutes dernières pages qui sont sublimes.

La ville avait tu ses rumeurs, et les haleines qui parfois agitaient les plis des tentures contre le vitrage n'apportaient aucun bruit. Dans la clarté assoupie des lampes que rendaient vaporeuse les fumées, dominait un solennel silence où retentissaient les mots et leurs majestueux cortèges, les mots qui, par d'intimes vertus, mêlent à leur musique de mouvants mirages !

Une volée sonna à un clocher très proche. Bory se leva. Le temps avait fui sur des ailes si légères que tous étaient surpris de l'heure tardive. Séveranz se sentait las d'avoir veillé si longuement le soir précédent et celui-ci ; mais sa fatigue était heureuse.

XXII

Le lendemain la pensée de Séveranz se déprenait de tout et ne savait à quoi s'attacher. Son esprit exalté gardait des traces de fièvre. Pour s'apaiser, Séveranz erra dans les allées ombreuses du bois d'Uccle, allées pareilles à des grottes de feuillages aux sombres piliers. Mais cette senteur humide et fraîche des verdurees où passaient les brises venues des jardins rappelait l'image souriante et voluptueuse d'Adrienne et il avait un immense désir de marcher auprès d'elle, dans un même sentier d'herbe, les mains unies.

Le soir, Séveranz chercha la demeure de Céline. A l'adresse, Séveranz vit une échoppe de savetier où, dans la lumière baissante, un homme accroupi, à l'épaule torse, clouait sur son genou une semelle.

L'homme, sans lever sa tête broussailleuse et grise, nomma, après la demande de Séveranz, au troisième étage, la porte à gauche. Un couloir aux murs de peinture noircie, puis un escalier étroit ayant un air de honte et de misère. Céline, à l'entrée de Séveranz, desservait une petite table. Elle était en caraco et les bras nus.

— Je viens ici attendre votre amie Adrienne. Ne vous a-t-elle pas prévenue ?

— Non, répondit-elle.

Alors Séveranz se crut risible d'être venu de la sorte chez une femme qu'il connaissait à peine. Céline continuait ses menus travaux et, assis dans un fauteuil, il la voyait aller, venir, traînant ses talons. L'indifférence de ses gestes l'irritait. Parfois il apercevait le visage de la jeune femme ressortir sur l'ombre ou se découper dans l'embrasement de la fenêtre ouverte. Céline avait une figure molle et douce imprégnée de sourires. Sa bouche, ainsi que l'attache du menton à la gorge avaient des plis délicats où la lumière se jouait en touches d'or. Les mouvements de la jeune femme, dans sa jupe lâche, avaient une grâce lourde et voluptueuse. Négligente et ennuyée, elle rangea la table puis, comme

accablée, s'assit, les mains allongées sur les genoux et les regards perdus.

— Vous êtes lasse, demanda Séveranz ?

Elle répondit « oui » dans un soupir, puis elle sentit le besoin d'être plainte et sa figure de sourire prit un air de douleur humiliée. Elle conta ses journées sur un ton de mélodie. O ! les longues heures dans une chambre surchauffée, dans l'odeur fade des linges qui sèchent. Depuis le matin, elle repassait et il fallait appuyer sur des fers lourds comme des freins de chariot. Ses poignets étaient brisés, ses épaules rompues. Séveranz, dans l'ombre venue, regardait ces petites mains faites pour les bracelets et les bagues. Il lui prit les mains, les garda dans les siennes, les caressant lentement, apitoyé. Il eut souhaité le pouvoir de la rendre heureuse et de faire rayonner autour de sa beauté le nimbe de la joie. Le soir glissait dans les cœurs ses lâchetés et ses navrements. Et, dans cette chambre de misère qu'un mur en face de la fenêtre emplissait d'une ombre plus blême, Séveranz ne s'étonnait pas d'entendre se lamenter cette femme au profil accablé que l'avant-veille il avait vue si apparemment riieuse.

Un bruit de pas sur l'escalier.

Et, regardant ses bras nus et autour d'elle l'ombre, Céline dit :

— C'est Adrienne. A nous voir, elle aura des soupçons et sera jalouse.

Séveranz s'attendait à ce qu'apparût la jeune femme et se souvenait de son regard lors de leur dernier adieu. Mais une voisine, grande et pâle, entra et, d'une voix de malade, demanda à demeurer un moment dans la chambre afin d'éviter un amant qui allait venir. La nouvelle arrivée était d'une pâleur de linge avec des cernes fiévreux autour des yeux et les paroles tombaient de ses lèvres abattues. Elle avait l'air frissonnant de ceux qui ont entrevu la mort.

— Fermez la porte à clef, supplia-t-elle presque.

Elle ne regardait pas Séveranz. Assise près d'eux, elle parla, attendrie, de deux vieilles dames riches qui l'étaient venu visiter durant son alitement et l'avaient consolée. Un allègement prêtait à sa voix un timbre plus clair. En se tournant vers le mur, la malade tira de son corsage une croix d'argent pendue à un lacet bleu. Ce geste de pudeur, le nom d'un couvent qu'elle prononça et

cette croix montrée avec une piété confiante déconcertaient Séveranz qui demeurait silencieux. Alors un pas clouté gravit les marches et la femme, dans l'effroi qui devant l'homme en subjugué maintes, trembla. Ils écoutèrent des jurons dans la mansarde vide au-dessus de leur tête; et l'homme pesamment redescendit. Puis, quand tout bruit se fut éteint, la femme, comme pour remercier, sourit en se levant et lentement s'en alla, rentrant dans son délaissement et sa détresse.

A nouveau seuls, Céline dit :

— Elle était, il y a huit jours, à la mort. La nuit durant, elle râlait. Une petite sœur de charité est venu la veiller, apportant des médicaments.

— Allumez donc la lampe, dit Séveranz ?

Aux paroles de Céline, il avait ressenti, dans sa chair, cette épouvante que cause un rêve de fantômes. Quand la petite flamme brûla sous l'abat-jour de papier, Céline et lui se regardèrent, étonnés d'eux-mêmes.

— Venez, dit-il à voix basse, en attirant ses mains qu'il avait reprises.

Il éprouvait un besoin de s'abandonner et de s'attendrir, de sentir surtout sur son front la caresse

d'une femme ; et, par une liaison occulte, il se rappela cet instant où, dans le carrosse de deuil, il aperçut, sur la route, auprès de ses seaux, une fille à la fraîche et savoureuse beauté. Un jet de sang lui fit battre le cœur ; il eut une de ces convoitises qui cinglent les reins comme une lanière puis qui y brûlent en un feu secret.

— Tu trembles, dit-elle, pourquoi trembles-tu ? Oui, je sais : la mort ! ajouta-t-elle en se méprenant sur cette fièvre qui était du désir seulement.

Et Céline abaissa ses cils comme si elle regardait en elle-même ; et, les coudes sur les genoux, la tête dans les mains, en une pose de sanglots, elle dit d'une voix assourdie :

— J'ai deux fois tenté de me tuer ; une nuit, je suis sortie en jupon : mon amant me battait. Je l'aimais et il ne m'aimait plus. J'étais navrée d'abandon. Au bord du canal, j'ai fermé les yeux, je suis tombée à genoux, puis, le corps en avant, j'ai glissé. Quand l'eau m'a prise, là, à la gorge, j'ai crié. Puis, je ne sais plus, fit-elle d'un geste égaré. On m'a retirée. L'eau coulait de mes cheveux et je pleurais. J'ai promis de ne plus recommencer. Une seconde fois, j'ai bu du laudanum ; j'ai dormi deux

jours, mais je ne suis pas morte. *Pietje de dood*, fit-elle en son argot flamand — Pierrot la mort — n'a pas voulu de moi. Comment te nommes-tu?

— Max, dit-il.

— Ah, Max!

Elle mit mollement ses bras au cou de Séveranz et l'attira contre elle. Lui voulait s'enivrer afin d'étourdir sa pensée. Il embrassa les lèvres de la jeune femme avec une rage sourde et éperdue, comme les gens qui s'enfoncent le front dans leur oreiller pour étouffer des transes. Triomphante, Céline :

— Ah, si Adrienne survenait!

— Elle n'arrivera plus et c'est toi que j'aime, dit-il à genoux en la tenant enlacée...

Pendant ces instants où les bras sont las des trop longues étreintes, que les lèvres, dans l'épuisement du désir, se déjoignent, le souci prenait Séveranz de captiver en des mots choisis ses émois. Regardant les paupières de Céline, il cherchait des pierres précieuses à quoi les comparer et, sur sa bouche, poursuivait la saveur d'un fruit rare.

Quand l'heure fut tardive, elle dit :

— Va, tes parents seraient inquiets...

Lui eût voulu prolonger le doux anéantissement,
le demi-sommeil plein de délices.

— Non, va, va...

Mécontente, elle refusa ses lèvres aux baisers ;
mais, sur le palier obscur, Séveranz embrassa
longuement la jeune femme en s'attardant avec une
sorte de regret.

Son âme débordait d'une reconnaissance atten-
drie.

XXIII

Au crépuscule, la chair de Séveranz défaillait tout à coup devant une vision amoureuse. Les deux jeunes femmes — Adrienne aussi fut alors sa maîtresse — l'appelaient avec leurs lèvres fraîches. Il s'émouvait, sentant leurs embrassements le pénétrer; et la brise, à ces heures, lui apportait la senteur de leurs tièdes chevelures. Souvent il s'était répété : « le penchant qui m'entraîne vers elles est vil, lui obéir c'est déchoir! » Mais une autre sorte de fierté, virile celle-là, l'engageait à oublier sa dérogeance. Des soirs, Séveranz tenta de se vaincre. Prenant Spinoza, il força son esprit à suivre les chemins les plus arides et les plus ardu; mais l'esprit s'évadait de ses contraintes; et, baissant les paupières, Séveranz revoyait Céline et Adrienne tour à tour. Puis, brusquement, il se remettait à lire, les coudes sur son livre; mais un doux fardeau oppressait sa poitrine comme si les

jeunes femmes y abandonnaient leur front. La pensée de Séveranz devenait inquiète, inassouvie; il éprouvait cette angoisse trouble des jours d'orage. Par la fenêtre ouverte sur le ciel d'été où resplendissait la multitude des étoiles, il regardait la ville sous son voile d'or et de brume. Céline! Adrienne! criait-il pour qu'elles vinsent à lui. Parfois il croyait entendre sur son seuil leur pas glissant. Et, le lendemain, Séveranz, prévoyant que sa veille studieuse serait tourmentée, se rendait là où il savait devoir rencontrer Céline ou Adrienne.

Séveranz aimait mieux Céline. Il goûtait en elle la joie qu'elle ressentait elle-même à trahir sa compagne. Pour lui, elle avait des caresses plus abandonnées, plus complaisantes. « Tu la trompes avec moi, car je le sais et elle l'ignore » s'écriait-elle. Puis cette femme, qui deux fois avait tenté de mourir, séduisait Séveranz; et, mentalement, il lui disait, en touchant ses lèvres, le vers souverainement beau de Mallarmé :

Toi qui sur le néant en sais plus que les morts.

Céline se rehaussait ainsi du sortilège des

poèmes. Sa bouche, malgré la chevelure blonde et la gorge pareille à un fruit tiède et mûr, avait un arrière-goût de cendre. Cette amante, ayant éprouvé les suprêmes désespoirs, avait, malgré un esprit commun, des clartés imprévues sur les douleurs et les maux. Séveranz pouvait auprès d'elle librement parler de ces souffrances chimériques dont l'adolescence est si féconde et qui font d'elle l'âge de la vie le plus tourmenté. Près de Céline, le front allangui dans le creux du sein et de l'épaule, il lui faisait la confidence de ses détresses, de ses souhaits téméraires sitôt déçus, des menus contre-temps que son esprit aggravait en désastres, et des dégoûts, des découragements remontant, à certaines heures, du fond le plus obscur de son âme. Elle le plaignait doucement, s'attendrissait avec lui, puis soudain, en le comblant d'ardentes caresses, elle s'efforçait de lui verser l'oubli dans un délire

Auprès d'Adrienne, Séveranz se ressouvenait du soir de sa rencontre, du baiser, de sa fuite brusque, puis du retour par la nuit déserte. Il était sous l'ascendant de son charme grêle, de ses cheveux où se jouaient les bleus reflets de l'acier, de son torse de guerrière. Ses lèvres, en se donnant le

plus éperdûment, avaient des menaces de morsures et ses nerveuses étreintes étaient comme celles des lutteurs qui embrassent pour terrasser. Perverse et souriante, Adrienne se dérobaient en des contes subtils que Séveranz aimait d'entendre. « Ma famille eut des revers de fortune » prétendait-elle, un peu rengorgée et gravement, nommant des dames de la noblesse qui jadis furent ses amies d'enfance.

Elle mentait. Mais Séveranz n'avait de rancune contre ces mensonges. Je fais, se disait-il, de la femme aimée un être fabuleux comblé de vertus, de grâces et de candeurs; et je lui dois savoir un gré infini si elle tente de s'embellir pour m'en épargner l'effort et m'enchanter. Ces artifices sont des parures à l'égal des bijoux et des robes nouvelles. Aussi Séveranz émoussait-il toute ironie, voilait-il son sourire, quand il répondait :

— Oui, je te crois. Que d'alternatives cruelles et étranges dans l'existence!

Chancerel survint, un soir, chez Séveranz : « Est-ce que je vous interromps ? » dit-il en entr'ouvrant la porte après avoir heurté. Séveranz, se levant de sa table, lui tendit la main, assura que sa visite était bienvenue et le fit asseoir dans un fauteuil. Chancerel se pencha vers les papiers épars, mais en regardant Séveranz, il demanda :

— Travaillez-vous ?

— Non, fit-il, comme en se défendant.

Chancerel s'abandonna contre le dossier, prit naturellement une pose de lassitude et de noblesse.

— Je viens vous faire part d'événements imprévus, dit-il avec une emphase feinte et un peu souriante. Il y a huit jours nous concevions le projet d'une revue et nous trouvions le titre : *La Proue*. L'œuvre est faite, fit-il avec une joie dont frémit sa

voix cuivrée sans troubler la sérénité triste de son visage.

Chancerel attendit un moment que Séveranz l'interrogeât puis, comme celui-ci demeurait dans un silence étonné et ravi :

— Vous avez entendu déjà le nom de l'avocat Hyacinthe Figuet. Il s'offre à nous prendre sous sa sauvegarde. Prochainement, en octobre, il fonde un grand journal défendant la politique du parti radical. Le titre : *Le Véridique*. Ceci est une confidence, n'en redites rien, fit-il en levant la main. Il y aura une vaste salle de dépêches au centre de la ville où s'exposeront, certains jours, des tableaux et des sculptures, sortes de salonnets dont Dombroy sera l'organisateur. Hyacinthe Figuet nous éditera. Nous userons des presses du *Véridique*. Il a conçu le généreux projet d'unir en faisceau toutes les énergies, les lettres, les arts afin qu'en s'aidant elles atteignent rapidement au triomphe. Je vous emmène, dit Chancerel, levé : Hyacinthe Figuet nous invite tous, ce soir.

Le salon du grand avocat était une chambre haute. Au plafond à caissons, pendait un grand lustre ; et les flammes qui s'irisaient à travers les

prismes et les pendeloques éclairaient, dans les armoires de chêne vitrées, les livres en basane à lettres d'or. Vis-à-vis de la vaste cheminée de marbre rouge que des chimères accroupies soulevaient sur leurs ailes et où les chenets et le fourgon étaient de fer forgé, se dressait, entre les tentures des fenêtres, un miroir. Séveranz entrant avec Chancerel fut surmonté par cet aspect austère et somptueux qu'augmentait un tapis épais comme une pelouse et assourdissant les pas. Bory et Dombroy étaient là déjà. Hyacinthe Figuet se leva d'un fauteuil avec un souriant empressement. Il marchait lourdement sur les talons, mais l'ampleur de sa carrure ainsi que sa face grasse soigneusement rasée imposaient. Ses yeux, son air de tête, ses gestes avaient une allure à la fois impérieuse et vile. Puis lorsque, après avoir donné aux arrivants une molle poignée de main et dit quelques mots d'aménité, Figuet se fut rassis, Séveranz le regarda de plus près. L'avocat avait un front carré, de petits yeux qui paraissaient grands parce qu'ils étaient enfoncés et couverts de lourdes paupières; un nez busqué et osseux saillait étrangement du reste de la face dont une graisse pâle

presque blême ou verdie de bile noyait les pommettes et atténuait les méplats. Dans sa bouche droite et fine aux plis tombants, les mots, malgré la chaleur de la voix, avaient sans cesse un sifflement de fouet; et Séveranz trouva que le nom de Figuet convenait, par d'occultes alliances, à son caractère intime et à toute sa personne. Au cours de ces pensées, Séveranz eut un malaise à sentir sur soi les yeux de Figuet qui, derrière ses cils pesants et baissés, regardait tour à tour Chancerel et lui, paraissant les jaucher.

Harlinger vint avec sa figure comme voilée de lumière, aux yeux hésitants. Ensuite sous la portière levée, un jeune homme portant des lunettes d'or, d'une démarche timorée et pensive.

— Venez, Monsieur Soucaret, dit Figuet en marchant à lui, et que je vous présente à vos nouveaux amis.

Soucaret salua et s'assit sur le coin d'une chaise, non loin de Bory. Le roulement des omnibus sur le pavé des boulevards troublait parfois le lourd silence des tentures. Mais les amis ne goûtaient pas, dans l'imposance de la salle, l'abandon de leurs soirées coutumières; et Bory, si primesautier, dont

la fantaisie avait de telles fusées de verve éclatant à l'imprévu, se taisait. Mais Soucaret et lui, s'étant dit quelques mots, se trouvèrent discutant. Figuet en souriant écoutait, engoncé dans son fauteuil, les mains jointes sur son gousset :

— C'est ainsi que je vous aime, mes amis ; votre ardeur et votre générosité me font ressouvenir de ma jeunesse. Alors nous avons aussi ce goût passionné pour les idées. Mais, messieurs, parlons de la *Proue*. Etes-vous toujours résolus fermement à la fonder ?

Le mésaise qui les raidissait tous depuis leur entrée se prit à se dissiper. Une bonne apporta sur un plat d'argent des gâteaux. On but des liqueurs rares, et, sur la flamme bleue d'un réchaud, une bouilloire ronronnait doucement. Pendant que Figuet parlait des journaux qu'il fonda autrefois, deux chattes glissèrent, noblement indolentes, pareilles, sous leur épaisse et soyeuse toison, à des sphynx familiers. Leurs yeux étaient striés d'or. Bory les prit sur ses genoux, et, baisant leurs paupières qu'offensaient les lumières et baillant, elle se laissèrent caresser. « Sémiramis et Cléopâtre », dit Figuet, qui était fier d'elles.

L'on parla des chats, de leurs mœurs qui sont dédaigneuses et de leur âme qui s'émeut d'un rayon de soleil, des orages prochains, d'un chant d'orgue dans la rue. Leur présence silencieuse est douce à l'homme d'étude. Leur petit muffle plat et la flamme obscure qui luit en leurs prunelles fendues confrontent l'esprit à tout l'inconnu qui se voile en leur attitude.

— Et la *Proue*! J'aime ce titre. Quand paraîtra-t-elle, dites-moi? reprit Figuet qui voulait ramener là les esprits. Et vous êtes-vous organisés? Soyez ici sans contrainte aucune, comme si j'étais seulement un camarade plus âgé.

Mais malgré ces paroles au ton conciliant, une défiance survivait encore dans l'esprit des jeunes hommes. Figuet dut faire tous les premiers pas. Le but qu'il tentait d'atteindre était de faire agréer par eux, dans leur revue, une chronique sociale. Il pensait que toutes les énergies étant solidaires, un journal de lettres ne pouvait délaissier la sociologie. Bory seul était déclarément l'adversaire de ce projet. Pour le combattre, il commença des phrases sans les finir, ébaucha des gestes pour protester. Chancerel, gagné par les promesses de

Figuet, était entièrement sous son ascendant, et Harlinger n'était pas de ceux qui affirment leur pensée. La chronique fut donc reçue. Soucaret était chargé de l'écrire. Séveranz s'efforçait de combattre le déplaisir que la vue de Figuet lui avait d'abord causé. Celui-ci d'ailleurs, avec une finesse avisée, s'était donné pour tâche de séduire tous ces jeunes hommes. Il les flattait puis, malgré sa richesse et sa notoriété, feignait de se dédaigner pour au contraire envier l'ardeur confiante de leur jeunesse ; et ce regret était le détour le plus subtil pour s'emparer de leur faveur.

Puis il parla du *Véridique* qui devait créer et soutenir un parti nouveau, le parti radical, machine de guerre formidable contre le ministère clérical au pouvoir. Alors, d'un ton de confiance presque détaché mais avec vraiment des visées préméditées, Figuet leur dit ses espérances, dans l'attente secrète que ces jeunes hommes les épousassent. Il leur retraça l'état du pays et, jugeant le présent et les forces en luttés, il s'aventura à prédire un avenir conforme à ses propres souhaits ambitieux.

Le gouvernement avait la toute puissance grâce à la médiocrité des hommes qui étaient son appui

et à la discipline qui faisait, l'heure décisive venue, oublier aux chefs leurs inimitiés. Tous ces députés de campagne, ces hobereaux de village n'attendaient d'autre gloire que celle d'humblement obéir. Ils formaient des phalanges admirables pour le combat parlementaire. Rien ne parvenait à les ébranler et le ministère, grâce à leur soutien, avait presque un bail à vie. Force illusoire ; car tout un mouvement se fomentait dans le pays. Des esprits indépendants, épris de la seule justice, réclamaient pour le peuple le droit, jusqu'ici refusé, d'élire ses mandataires ; et les prolétaires s'organisaient sourdement afin d'exiger au besoin ces droits dont on continuait de les frustrer. Devant ce mouvement, qui partait des classes les plus basses et les plus hautes, des deux qui forment les forces vives d'un royaume, le gouvernement, comme une troupe prise de face et de revers, serait contraint de céder. Le *Véridique* aurait pour tâche de hâter ce moment. Alors le ministère clérical serait immanquablement charrié dans la débâcle qui avait triomphé de sa résistance et emporté ses doctrines vieilles. Après sa défaite ce parti sombrerait tout entier, et l'avenir s'étonnerait qu'il eût pu avoir une ère si

prodigieuse de splendeur. Au lendemain du désastre, les chefs, n'ayant à sauvegarder un pouvoir qu'ils ne détiennent plus et pareils à tous les vaincus se rejetant l'un à l'autre leurs fautes, se mettraient à se combattre, tandis que les comparses rentreraient dans leur obscurité. Ce grand parti que sa puissance affole serait comme les hommes forts qui tombent foudroyés...

Puis Figuet, avec d'occultes frémissements dans la voix et une joie qu'il ne savait contraindre, présagea son triomphe :

Le parti radical aurait ensuite la primauté. Seul en effet il pouvait sagement répondre aux besoins impérieux : ce qui lui ferait atteindre d'emblée à une grandeur inconnue ; d'autant plus qu'une énergie qui s'affirme soudainement s'accroît des forces éparses qu'elle attire à soi dans son mouvement. Peu à peu encore, viendraient à lui les ouvriers détrompés des promesses creuses de leurs agitateurs. En admettant même que le parti socialiste eût la prépondérance, son attitude intransigeante et son programme chimérique l'écartaient des affaires sous menace de se contredire et de se réduire soi-même à néant. Du reste le parti radical,

en s'unissant aux deux autres, le doctrinaire et le clérical, et en invoquant le salut public, pourrait toujours l'abattre. A moins que les puissances voisines, n'aimant pas d'avoir un état socialiste sur leurs frontières, n'eussent d'avance exigé qu'un tel gouvernement ne se constituât jamais. Ainsi, avant peu, quelle que fût la marche hasardeuse des événements, le parti radical, dont Figuet prévoyait les destinées et jetait les bases profondes et encore secrètes, serait le maître.

Figuet, de la sorte, avec une emphase aisée et presque familière, avait parlé longuement et, quand onze heures sonnèrent leurs coups cuivrés à une horloge ancienne, les jeunes hommes étaient conquis. Avec un art merveilleux, en courtisan expert, Hyacinthe Figuet avait endormi leur défiance, enivré leur vanité. Il semblait leur avoir promis le partage d'un empire. Surtout après les dernières paroles dites avec un air de prophétie, ils pouvaient se croire de moitié dans des secrets dont dépendait le sort du pays; et cette connaissance, comme un vin subtil et fumeux, devait les étourdir, eux les poètes dont le rêve est toujours plein de visées confuses. Soucaret se leva, comme s'il en avait pres-

senti le désir chez le maître qui se trouvait las et désintéressé maintenant. Les chattes, le museau sur leurs pattes dormaient; parfois un frisson rebroussait leur fourrure. Le silence, dans l'intervalle des mots plus rares, pesait, insolite. L'arôme des fins alcools, le thé figé dans les porcelaines froidies, la fumée des tabacs emplissaient le salon d'un air endormeur, tiède et doux.

Figuet, dont les traits gras s'affaissaient de fatigue, s'étant levé aussi, les jeunes hommes sentirent que leur hôte les congédiait. Descendant marche à marche le grand escalier aux parois de marbre, Figuet, à Chancerel sur l'épaule de qui il s'appuyait, donna de derniers conseils :

— Pas de ces étroitesse de pensée dont d'ailleurs le temps est écoulé et auxquelles vous, poètes, êtes enclins par orgueil. Et, d'ici à octobre, amassez de la copie, beaucoup. Travaillez, faites de ces pages qui rehaussent les cœurs et les exaltent. Allez, mes amis, fit-il d'un dernier geste, sur le seuil du porche en les regardant tous s'éloigner dans la nuit claire où les allées du boulevard faisaient des ténèbres fraîches et embaumées.

Quand, près de la porte Louise, Soucaret les

quitta; les jeunes hommes se sentirent heureux comme s'ils se revoyaient après une longue absence. Bory, au bras de Harlinger, laissait jaillir sa verve plaisante et irritée :

— Non, non, ne pas s'affilier à un parti, rester libre, fièrement! Ne pas être les palefreniers de la Grande Bête. Hyacinthe Figuet ne me dit rien qui vaille avec ses sourires de miel rance et sa face de rat d'égout.

Chancerel l'apaisa. Ils allaient à pas lents respirant les souffles légers qui froissaient les verdure, parlant d'art, de beauté et de chefs-d'œuvre. Leurs discours réveillaient les merveilles du passé et, par avance, conquéraient l'avenir et ses gloires incertaines. Ils accompagnèrent Chancerel jusqu'à chez lui puis le restant reconduisit Harlinger. Bory, demeuré seul, marcha avec Séveranz jusqu'à son seuil. Quand tous deux se séparèrent une lueur divinement claire, une lumière de cristal enchantait déjà le ciel d'été. Des coqs se répondaient lointainement. Les bois étaient pleins de rumeurs et de battements d'ailes. Des clartés, en effleurant les toitures et les tours, les faisaient surgir de la brume. Séveranz et Bory regardèrent, un dernier

moment, les paupières un peu alourdies mais l'âme éperdue, la ville à leurs pieds et les verdurees vagues et frissonnantes. De la vie animait les arbres aux profils accroupis de géants ou de bêtes monstrueuses. Et la cité, la campagne, la terre entière frémissaient presque amoureusement sous les baisers de l'aube.

XXV

Céline et Adrienne, par ces mois d'été, lassèrent Séveranz. A chaque rencontre nouvelle, du dégoût s'ajoutait à sa rancœur de la veille. Son âme fut lasse jusqu'à la nausée. A certaines heures, il regrettait le passé. Heureux, pensait-il, ceux qui n'ont ni désirs ni satiétés et dont l'esprit demeure clair comme une mer ensoleillée. Céline continuait de lui plaire cependant. Auprès d'elle, il ressentait même parfois des joies vives et délicates. Cette jeune femme avait une âme douloureuse que la volupté à la fois consolait et faisait s'attendrir. De certaines extases, elle sortait tremblante, le visage nimbé du plus pur sourire et les paupières mouillées d'avoir pleuré. L'amertume de ses chagrins relevait comme un sel la saveur de sa tendresse. Mais la maison qu'elle habitait emplissait Séveranz

d'une intime horreur dès qu'il en franchissait les marches. Les bassesses de la misère y étaient réunies et les portes de chaque palier ne célaient à Séveranz aucun secret. Le dévoilement de ce qu'est l'existence sur cette terre l'avait d'abord intéressé. Il s'était troublé d'effroi et de pitié à la découverte des enfers de la pauvreté où le vice devient un joug, étant une ressource. Mais maintenant cette maison lui était devenue si familière qu'il se jugeait un peu le complice de ce qui s'y commettait. Le voile d'or dont la volupté aveugle ceux qu'elle enivre s'était déchiré et il apercevait toutes les choses en leur laideur. Ces répugnances lui pesaient si fort que, par un singulier contraste, son amour ancien pour Blanche-Marie se prit à reflourir comme un rosier de roses blanches. Peu à peu, Séveranz redouta aussi que les jeunes femmes ne se découvrirent rivales. Il s'irritait de ce qu'elles fussent en même temps éprises de lui. De plus, Séveranz se défiait d'Adrienne. Ses paroles étaient toutes mensongères; ses agissements, ambigus et pervers. Après les transports les plus effrénés, elle se réfugiait en des pudeurs imprévues. Ses caresses souvent prenaient une allure de maternité amoureuse qui révoltait Séve-

ranz en le gênant. S'il lui faisait un reproche, elle lui répondait comme à un enfant qui s'est permis une privauté; puis elle le cajolait avec des mots puérils. Depuis longtemps l'enchantement de la première rencontre s'était effacé; il n'en demeurait même plus le souvenir. Il lut en ce moment, dans un recueil de ballades antiques de la Provence, ces vers :

Anc non guazanhei en re
Cum quan perdei m'amia,
Car perden lieys guazanhei me.

« Jamais je n'ai autant gagné qu'au jour où j'ai perdu ma maîtresse; car, en la perdant, je me suis reconquis ». Et Séveranz aussi résolut de se reconquérir.

Mais, par les jours orageux d'été où l'âme est lâche, par les soirs quand, des bois aux chemins ombreux, viennent des invites d'amour, le désir se glissait dans les veines de Séveranz et enflammait son sang. Le délaissement lui paraissait dur à supporter. Mais, s'il retournait auprès des jeunes femmes, il reconnaissait, découragé, même aux heures les plus abandonnées, que sa tendresse était déchuée des prestiges dont l'avaient environnée les

premiers éveils de la volupté. Maintenant le doute et l'ironie possédaient son âme. Dans son détrompement, une satiété infinie le lassait. Sa tristesse était âpre et sa sagesse, amère.

Un après-midi, Séveranz sentit, plus lourdement que jamais, lui peser son tourment. Un ciel de brume ardente, d'étoupe où du feu eût couvé accablait la terre. Séveranz avait les bras brisés et la poitrine lasse comme après avoir soulevé des fardeaux. Etendu devant sa fenêtre ouverte, la ville lointaine lui apparaissait en lignes vagues et éclatantes à travers l'air de fournaise qui frémissait. Séveranz, qui, deux semaines, avait évité Adrienne et son amie, s'éprenait d'elles à nouveau. Une immense détresse le navrait; ses pensées étaient en désarroi; sa raison, à la dérive. Il se trouvait en une de ces heures où le dégoût des choses et de soi-même inspire un appétit de la mort; et, parmi ses tristesses, apparaissaient, pour le tenter, tour à tour les images des deux femmes en des poses d'amour. Séveranz n'avait plus assez d'énergie pour se révolter contre les convoitises qui le pénétraient comme un poison subtil. Le ciel était maintenant de cuivre; et les vents, pareils aux souffles

d'un fiévreux. La désespérance de Séveranz atteignit à un comble si douloureux qu'il sentait à la fois son âme anéantie et sa chair écrasée. Sa mémoire, par un jeu cruel, évoquait toutes ses souffrances passées et en accroissait son angoisse. Une raffale passa et des tonnerres retentirent. Des gouttes larges tombèrent dru, froissant les verdure des jardins et faisant grésiller la poussière. Séveranz se leva, tendit ses mains pour que l'eau tombante les rafraichit. Une brise lui frôla le front, la pluie mouilla sa chair; et en lui toutes les contraintes se délièrent. Un attendrissement infini le surmontait; et il ne sut pourquoi soudain lui brûlèrent les paupières. C'étaient des sanglots qui débordaient. Il pleura comme une femme! Le long de ses joues et de ses lèvres, il sentait la mouillure des larmes. La cuisson de la souffrance disparaissait; et l'étau, qui serrait sa poitrine comme si ses côtes eussent écrasé son cœur, maintenant, doucement se détendait. Son âme s'épanouissait. Cet allègement était la plus céleste des voluptés. Le flot des pleurs bienfaisants avait charrié ses regrets, ses déboires, ses tristesses. La pluie s'abattait massivement par seilles et rejaillissait. Après avoir

épuisé ses sanglots, Séveranz releva le front. Les fracas du tonnerre se mêlaient encore au tumulte de ses pensées. Une déchirure d'azur traversa le ciel; et l'horizon fut tout entier une déroutée de nuées où jaillissaient, à travers des trouées d'or, des gerbes de rayons allumant, au dessus de la ville finement embuée, des aurores sans cesse accrues jusqu'à ce que le ciel fût une seule arche de splendeur. Et Séveranz, debout, apaisé, dans une sérénité heureuse, contemplait ce sublime spectacle. Il avait l'âme si légère, qu'à la vue des oiseaux qui volaient il se figurait avoir leurs ailes et planer parmi eux. « Ah! s'écria-t-il, les larmes m'ont absout. Je suis heureux! Mais pourquoi étais-je triste tantôt jusqu'à envier la mort? Pourquoi ressens-je maintenant une joie faite de majesté et de douceur? Mais qu'ils sont beaux ces mots : Je suis triste, Seigneur, et ne sais pas pourquoi! Car la raison de mes félicités et de mes souffrances est si obscure; toutes deux saillant en moi par des fatalités ignorées.» Et respirant la brise fraîche et embaumée, Séveranz disait, devant, en son trouble, en appeler à un Dieu : « Je suis heureux, Seigneur, et ne sais pas pourquoi ».

XXVI

Maxime Séveranz, les jours qui suivirent, voulut astreindre à des travaux son esprit dissipé par le souci de ses liaisons amoureuses. Il se levait, dès l'aube, aux cris et aux batailles d'ailes des oiseaux contre ses vitres. Chaque fois, il rouvrait le livre à la page interrompue la veille. Assis en face de sa fenêtre ouverte, dans le silence plein de candeur des matins, les mirages des poètes développaient dans son esprit leur vaste magnificence. Les heures du soir, il les chérissait pour leur recueillement et leur imposant silence où les retentissements de la pensée sont si hauts. Séveranz travaillait, s'assujettissait, avec une sorte de jouissance intime, à une règle monacale. Au même moment, chaque jour, il prenait le livre ou la plume et son cerveau acquérait, à cette sorte de labeur strict et ponctuel, une énergie inconnue. A l'instant prescrit, les idées, presque à un commandement impérieux,

survenaient. A suivre cette discipline, Séveranz avait réussi à dompter sa volonté souvent paresseuse ou rétive et déjouait le lassant effort des débuts de travail.

L'âme de Séveranz avait toujours une vie sourde et secrète. Ses émois, ses joies et les revers de ses tendresses, les spectacles qui surprenaient ses regards, jusqu'aux souffrances d'autrui et les événements, le troublaient et déposaient tout au fond de lui des sortes de pensées occultes qui germaient, fermentaient, se fondaient, pour soudain, à un moment imprévu, sous forme d'œuvre, surgir à la lumière. Ce jaillissement, qui d'abord paraissait irraisonné et brusque, n'était que la fin d'un enfantement caché. C'en avait été ainsi pour *Cain* ; il en fut de même pour *Fagener*.

Voici comment :

Séveranz, un de ces matins divins, lisait la légende de Faust où étaient contées en leur naïveté les fables du vieux docteur, ses magies, ses amours et les voyages sur son manteau merveilleux. Mais à ces récits, Séveranz se révolta de ce qu'un homme eût été déçu de la science et de la pensée et eût souhaité l'amour pour suprême destinée. La satiété

et le rassasiement de Séveranz étaient trop actuels, de surcroît il ignorait trop la vie et puisait dans les livres des jouissances trop hautaines, pour qu'il ne s'étonnât point des agissements de Faust. Séveranz aurait mieux conçu un homme à l'âme ravagée par toutes les convoitises et par les passions les plus viles et en même temps les plus grandioses à force d'être démesurées et, sur cette âme, la raison lentement triomphant. Cette vie là, pleine de combats et de déchirements, aurait été pareille à une assomption, à un gravisement jusqu'à un ciel. L'idée d'un tel héros avait apparu comme un éclair, illuminant toute l'âme de Séveranz de sa soudaine splendeur. Il se sentait transporté et ébloui. A cet instant, par une sorte de mirage prodigieux, ce héros devint lui, comme si ce héros était entré dans la chair même de Séveranz. Puis tout à coup il constata que la vie de ce personnage encore informe et sans nom concordait avec le sens de la *Divine Comédie* de Dante, montrant aussi le lent élèvement d'un homme à travers les cercles des passions humaines pour aborder au purgatoire, qui est le domaine de la raison dans son combat avec l'impureté, et atteindre au paradis par

un chemin de soleils et d'étoiles. Cette analogie qu'il découvrit enrichit miraculeusement le rêve de Séveranz. Il nomma son héros Fagener, d'un nom trouvé dans la légende de Faust. Fagener serait une sorte de Dante; mais, en place d'être un spectateur des géhennes, il les éprouverait en sa propre âme qui, d'abord un enfer, se purifierait pour devenir un ciel de limpide azur. Ces idées apparaissaient comme des fulgurances, éclairs toujours plus radieux qui se fussent engendrés l'un l'autre.

Fagener et son destin fabuleux jaillissaient de la sorte du cerveau de Séveranz, comme les astres et les mondes furent jadis enfantés par les dieux. Le cœur du héros palpait à la place du sien; et, en même temps, d'un regard, il apercevait la vie complète de Fagener avec ses vicissitudes innombrables depuis l'adolescence jusqu'à la tombe. Une ivresse effarante surmontait le jeune homme. Dans l'abolissement de ses souvenirs, se confondaient les temps et les éternités; et une flamme immortelle animait sa chair et sa pensée. Au milieu de tonnerres, environné de soleil, poète! il se sentait grandir dans l'attitude et le bronze impérissable des statues. Et ces émois surhumains et si divers

s'unissaient sans disparate dans un ravissement plein d'une superbe volupté.

— Ah ! j'ai été visité par le génie ! s'écria Séveranz dans une orgueilleuse candeur.

Quand, avec lenteur, s'apaisèrent cette fièvre et cette frénésie qui provenaient des sources secrètes de son être, l'œuvre qu'il venait de concevoir s'offrit à lui sous un aspect différent. La joie hautaine de se croire du génie continuait toujours de rehausser son esprit « Je serai donc écrivain comme je le rêvais, pensa-t-il ». Au même moment, Séveranz reconnut aussi que cette œuvre, il *devait* l'accomplir. Elle s'imposait à lui avec la force prodigieuse d'une sentence à laquelle il ne pouvait se dérober, tâche méconnue des hommes, impérieuse et lourde et qui exigerait des sacrifices et des combats, tâche à laquelle il immolerait des tendresses et des bonheurs, et sous laquelle, s'il n'avait les talents qu'il se prêtait dans ses mirages présomptueux, en vaincu grotesque, il fléchirait peut-être sans pouvoir jamais l'abandonner sous peine d'un éternel remord. A partir de ce jour, Séveranz serait soumis à cette tyrannie : être écrivain et accomplir l'œuvre devenant sa seule raison

d'existence dont tous ses actes devaient dépendre. Déjà, Séveranz savait combien sont angoissantes les luttes pour vivre et obtenir les plus modestes avantages ; et il fut dominé par une sublime épouvante en se sentant obligé à une lutte plus écrasante cent fois, non plus celle pour vivre mais pour survivre. Et Séveranz, à cette heure décisive, sentait peser sur son front, sans qu'il le courbât, le bâton d'airain de la destinée.

Mais, le jour suivant, quand l'esprit de Séveranz fut entièrement désaveuglé de ses mirages, revenu de ses emphases, comme précédemment pour *Cain*, il fut déçu, en vérité, d'avoir seulement imaginé un cadre grandiose, une ébauche aux traits indécis qu'il s'agissait, à partir de ce moment, d'enrichir par un constant labeur. Il fallait en soi-même surprendre les moindres mouvements de l'âme et les subtiles nuances du sentiment, méditer sur eux et les agrandir. L'avarice, la luxure et l'orgueil seraient, conclut-il, les passions capitales de Fage-ner ; du contraste des deux premières, qui sont les plus avilissantes, avec la troisième, qui éblouit l'esprit des hommes par ses vaniteuses splendeurs, ces combles de bassesse unis à la chimère d'une

âme qui se croit divine, constitueraient le livre de l'enfer. Dès ce jour, Séveranz vécut avec la pensée de cette œuvre. Même pendant les mois où il paraissait l'avoir oubliée, elle croissait en lui comme une plante obscure qui se nourrit jusqu'à l'heure des suprêmes floraisons.

Arrivé au mois de juillet, Séveranz dut, des semaines durant, consacrer son temps à l'étude de ses prochains examens, se charger la mémoire de connaissances fastidieuses.

Pendant les mois des vacances, Harlinger et Bory voyageant, Chancerel et Séveranz seuls demeuraient dans la ville dépeuplée et ardemment ensoleillée. Les soirs et les dimanches, ils partaient par les chemins des bois, dans les solitudes grises des crépuscules et ils s'entretenaient de la *Proue*, de leurs espérances prochaines et se disaient tout dans cette tendre impudeur que sont les confidences.

Maintenant privé d'amour depuis le délaissement d'Adrienne et de Céline, Séveranz revivait par le souvenir auprès de Blanche-Marie qui se revêtait dans sa mémoire d'un éclat miraculeux. N'était-ce pas l'avant-dernier été qu'il l'avait aimée; et les roses dans les jardins et les verdurees lui rappelaient

invinciblement que précédemment les mêmes décors avaient été enchantés par cette chère tendresse. Où était-elle Blanche-Marie plus jamais revue, passante qui n'avait laissé derrière elle qu'une image pâlie? Séveranz vécut alors dans une de ces mélancolies qui séduisent par leurs attraits perfides et qui vous gardent captif du passé. Ainsi cet amour pour une jeune femme inconnue à qui il n'avait jamais parlé continuait de survivre dans le cœur de Séveranz qui, maintenant désabusé, n'avait pas assez d'essor pour aimer à nouveau. Ce besoin ineffaçable qu'il avait des tendresses, le charme à se complaire en des pensées amoureuses le reportaient impérieusement vers ces heures confiantes et passionnées d'autrefois qui jamais, jamais! ne renaîtraient.

Jamais! Non. Et de là provenait la magie de ces récurrences que rien ne réussissait à égaler. La candeur de l'amour pour Séveranz, depuis qu'il avait connu Adrienne et Céline, était pour toujours anéantie. Où étaient cette flamme intime, cette foi, ces belles chimères et ces roses qui jonchaient ses chemins et changeaient sa vie en un enchantement de fleurs et de lumière? Jamais! ô! ce jamais,

ce *never no more* que croasse l'âpre corbeau d'une voix qui a des râles et des sarcasmes. Mais peut-être était-ce de ce qu'un tel sentiment ne se reverrait pas deux fois :

Aimez ce que jamais l'on ne verra deux fois.

qu'il acquérait dans le souvenir cette grâce suprême. Sentiment pareil à ces légendes des âges d'or conçues au temps où les races étaient dans l'enfance, légendes de demi-dieux que visitent des déesses, légendes si radieuses que nul poète n'en approcha la grandeur. Ainsi son amour pour Blanche-Marie avait été son poème héroïque et tendre. Et les regrets dont s'entourait cet amour lointain le revêtaient d'une splendeur ineffable et subtile, de la parure des choses enfuies; ô! ce simple amour, total et profond, orné désormais d'un prestige incomparable, éternel et toujours grandissant.

Un soir des derniers jours de septembre que Séveranz faisait comme un pèlerinage le chemin où il avait rencontré Blanche-Marie, un émoi puissant le surmonta. Il descendait une ombre vaporeuse et douce. Les herbes des prés fauchés,

les meules de foin et les frondaisons avaient une teinte amortie et chaude pareille à de la flamme qui serait fanée. Des feuilles jonchaient de leurs larges taches d'or la berge; et, au dessus des eaux, entre les rives désolées, flottaient lessenteurs qui traînent dans les sentiers des bois d'automne. Parmi des nuées couleur d'ardoise et des enflammements de pourpre, au ras de la terre, le soleil, derrière les arbres, sombrait. Séveranz s'était assis. Le soir était comme une aile douce. Dans le silence immense et pieux, les campagnes se recueillaient. Alors, sous le bleu éteint du crépuscule, les lointains s'effacèrent comme si le ciel les envahissait. Sur les prés, des buées blanches qui s'élevaient des fossés planaient, s'étendaient, figuraient un tapis d'argent pour les pas d'une apparue. Séveranz s'abandonnait à une impression de volupté et de langueur. Un souffle... et des feuilles jaunies, en une chute balancée et lente, tombaient autour de lui et sur l'eau assombrie. Le front appesanti dans ses mains et fermant un peu les yeux sous le poids d'une ardente mélancolie, Séveranz crut voir se lever comme d'une tombe Blanche-Marie dont le visage souriait enveloppé d'or avec des clartés d'étoiles

dans la chevelure. Pour ses pieds, les champs s'étaient parés de blancheurs. Blanche-Marie parla : des mots voilés vibrèrent dans la brise. L'extase de Séveranz était divine. Soudain cent cloches d'Angelus sonnèrent, dont les volées, dans le silence surnaturel, retentissaient, lointaines et proches. Alors, l'âme surmontée et attendrie, avec un frissonnement d'effroi, Séveranz releva la tête. Les prairies étaient pâles de brume sous le soir qui s'appesantissait et, dans les hautes cimes des arbres, le bruissement du vent parut une fuite d'ailes...

XXVII

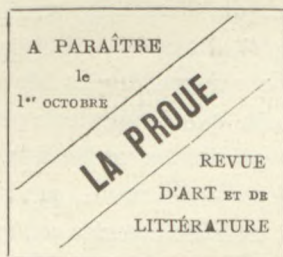
Dans son désarroi sentimental, Séveranz pourtant se redisait n'avoir encore véritablement aimé. Car la puissance du désir en son âme était telle que sans cesse elle demeurerait inassouvie ; chacun de nos amours n'étant que l'apprentissage d'un autre amour à venir que nous entrevoyons plus grandiose. Durant les trêves de ses regrets, Séveranz souhaitait d'être aimé d'une jeune femme hautaine et douce dont les lèvres auraient les mots qui justement répondaient à ses vœux. Un intime orgueil interdisait à Séveranz, sous peine de mordantes détresses, tout sentiment dont il ne pût être fier. Cette jeune femme devait satisfaire et sa tendresse et son orgueil. Déjà même il se représentait son image : ses yeux seraient radieux comme d'immortelles lumières, et ses cheveux d'un or cendré couronneraient de splendeur sereine sa beauté. Elle serait

grande, svelte, avec des mains longues et sans bagues. A force de songer, il la voyait aussi précisément que si elle avait été vivante et, plusieurs fois même, il advint que, dans la rue, il crut soudain l'apercevoir. Mais toujours il avait été détrompé, car il cherchait un certain regard, une ineffable clarté qui révélerait l'âme souhaitée, la seule qui pourrait éperdûment et sans fin l'enivrer. A la vue de cette femme, Séveranz pressentait qu'il serait entraîné vers elle ; et il n'existerait ni raison, ni scrupule, ni doute, ni orgueil, ni timidité qui l'arrêtassent.

Durant cette automne, Séveranz, quoiqu'il lût et travaillât avec assiduité et assujettît sa pensée, vécut, quant au cœur, tour à tour dans des regrets et dans des espérances ; états disparates qui s'appariaient cependant par un charme fugace et délicat qui leur était commun à tous deux.

Vers la mi-septembre, avec les premières pluies, Hyacinthe Figuet était revenu des eaux. Harlinger et Bory se retrouvèrent à Bruxelles et la vie d'art interrompue par l'été reprit. La *Proue* allait paraître. La matière des premiers numéros était depuis longtemps rassemblée. Séveranz se promena

avec Chancelerel dans les rues pour voir à toutes les vitrines des libraires les affiches grises :



Et partout aussi de grands coloriages criards annonçaient le *Véridique*. Figuet, avec maîtrise, usait de la réclame. Coup sur coup, de longues bandes avaient barré les murs avec ce seul mot d'abord : *Le Véridique!* Puis le lendemain : *Qu'est-ce que le Véridique?* Et la foule puérile et badaude se répétait cette demande. Enfin parut la réponse : *Un grand journal populaire à cinq centimes*. Puis ce fut, sur les murailles, partout, une affiche : une femme dévêtue sortant d'un puits et haussant un miroir rayonnant; à sa vue, se retournaient d'épouvante et fuyaient dans les ténèbres des prêtres à chapeau de Basile et des figures contrefaites où se reconnaissaient les

ministres au pouvoir. Le dessin était d'un art grossier dont Séveranz fut irrité.

Les presses du *Véridique* seraient prêtes le 21 septembre et, dès ce jour, tireraient la *Proue*; car Figuet, pour augmenter les bénéfices du journal, avait voulu que l'imprimerie pût aussi livrer des travaux privés. Du matin à la nuit, Figuet était harcelé. Seul Chancerel, pendant une trêve d'un instant, trouvait à parler à Figuet qui alors s'abandonnait à sa verve affairée. Il narrait, narrait avec ce besoin impérieux qu'ont les vaniteux d'avoir un témoin et de parader devant quelqu'un, fût-ce devant eux-mêmes en se regardant dans un miroir. Figuet avait parcouru les provinces, rânçonnant les membres des cercles politiques où il discourait. Par une prévoyance très avisée, il exigeait qu'on ne versât que des mises modestes, sous prétexte d'intéresser de plus nombreuses personnes à la réussite du journal; en vérité, pour éviter qu'un seul souscripteur par l'importance de sa part n'acquît, dans le conseil et dans la rédaction, une primauté qui lui eût porté ombrage. Deux cent mille francs avaient été de la sorte récoltés. La société fut aussitôt constituée; les adminis-

trateurs et les commissaires, élus par une assemblée délirante où les fronts s'enflévrieraient dans l'enivrement des victoires attendues. M. Amédée Lebougre avait été, par Figuet, désigné pour président du conseil et pour « patron » Paul Bécharde : c'étaient des pantins que Figuet manierait. Parmi ses rédacteurs, Figuet était surtout enchanté d'avoir choisi Jean Gossoul, un ouvrier charpentier qui, devenu peu à peu publiciste, s'était révélé presque poète par la fougue de ses écrits où l'âme du peuple s'exprimait tout entière en sa grâce et ses colères. Mais quand Chancerel, contant ces faits à Séveranz, un soir qu'il le rencontra sur le boulevard allant et venant, prononça par hasard, parmi les noms des rédacteurs, celui de José Baculat, Séveranz eut un sursaut :

— Quoi, Baculat?... Il s'appelle José maintenant!

Et engerbant ses souvenirs, il fit le portrait de l'ancien pion, sa face bellâtre aux yeux incertains, ses cheveux bruns luisants peignés à la raie et bouclant sur les tempes.

— Venez-vous au Véridique, dit alors Chancerel, on y travaille jour et nuit et je dois y voir si demain les presses pourront rouler?

Les deux amis s'éloignèrent du boulevard. *Le Véridique*, dans une rue déserte du quartier des casernes, s'installait. Il fallait déchanter des fastes autrefois promis. Dans un vieil immeuble à la façade dépeinte, les fenêtres du premier étage resplendissaient. « Montons », dit Chancerel, et, à travers les poutres et les tas de briques qu'ils tâtaient du bout de leur canne, ils parvinrent à un escalier qu'ils gravirent. Mais ils écoutèrent, en se regardant étonnés, un chant discordant fait de cris et de graillements. Chancerel mit un doigt sur ses lèvres que fronçait un rire retenu. Puis, par l'entrebaillement d'une porte, ils virent d'abord, à chevauchons sur une chaise, Baculat ayant l'air affaissé, chiffé d'un homme qui a traîné dans tous les ruisseaux. Sur son geste, des enfants, des femmes dont la salle était emplie enflaient la poitrine, levaient le menton et criaient une mélodie : « *Le Véridique*, le grand journal du peuple à cinq centimes qui vient de paraître ! » Chancerel, déçu par les promesses anciennes de Figuet, sentait en lui un levain de rancune ; il souffla à voix basse : « Le peuple à cinq centimes qui vient de paraître ! » Mais, sur un nouveau geste de Baculat,

le cri reprenait d'ensemble; et il s'y distinguait des faussets, des voix de rogomme, des filets de flûte et les retentissements de cette clameur allaient s'éteignant dans les couloirs et les salles de l'immeuble vide.

— Je sais, je sais, dit Chancerel, en redescendant une à une les marches de l'escalier; tu entends là les vendeurs à qui Baculat enseigne à crier le journal. C'est un art difficile où seul presque le camelot de Paris excelle.

Ils parvinrent dans l'imprimerie. Des ouvriers, à la lueur de lanternes, y rivaient les derniers boulons. Le lendemain les presses travailleraient à moins d'un contretemps imprévu. Sur cette assurance, Chancerel prit le bras de Séveranz et ils s'en revinrent, ayant dans leur marche la vivacité heureuse et la cadence intime de la joie.

— Mardi, nous corrigeons nos épreuves!

Séveranz, en vérité, n'était guère ému par ces événements. Il les considérait comme d'un rivage, sans s'exalter pour eux. Sa fougue l'emportait souvent en des essors aventureux; mais, malgré les envols, son rêve revenait bientôt suivre le même pas dont cheminait sa raison. Les projets de Figuet

le divertissaient par ce contentement de connaître l'envers des choses et la face double, la réelle et l'apparente, des faits dont la capitale entière était en rumeur.

Le mardi suivant, ainsi que l'avait annoncé Chancerel, les amis se réunirent chez Dombroy. Leur ardeur était fort assagie. Sur la table, une liasse de papiers : les épreuves de la *Proue*. Séveranz parcourut les vers qu'il avait donnés ; il les voyait imprimés maintenant, ces vers tracés auparavant d'une main de fièvre ; tout frémissement en son poème était aboli comme si de chair il était devenu de pierre.

XXVIII

Le soir du samedi 1^{er} octobre, Séveranz avait reçu la *Proue*, un élégant cahier couleur feuille morte ; en gros traits s'y érigeait le profil hautain d'un devant de galère ; dans un cartouche, se rangeaient les titres des morceaux et les noms des auteurs. Séveranz, qui connaissait presque de mémoire toutes les pages, ne sut faire l'effort de les relire. Il mit le cahier dans sa poche et sortit pour l'aller voir étalé aux vitrines des libraires, en ville. Près de la Bourse, il fut surpris par la voix transie d'un gamin en guenilles qui, au seuil du parvis, braillait : « Le *Véridique*, le grand journal du peuple à cinq centimes qui vient de paraître ». Dans le tumulte du grand carrefour, au marche-pied des voitures, sur les terrasses des cafés retentissait ce cri qui devenait, par sa monotonie, familier à la foule, cri des grandes cités, cri où un peu de leur âme versatile et turbulente s'exprime, de même que l'âme des villes mortes est tout entière dans les cloches assourdies et dans le

carrillon des vieilles tours. « Le *Véridique*, le grand journal du peuple à cinq centimes qui vient de paraître! » A côté de Séveranz, un gamin hâve à tablier de serpillère cornait cette phrase, et Séveranz revit la salle où des femmes et des enfants apprenaient la mélopée. Il donna un sou au crieur qui plia la feuille sur son genou, la tendit avec hâte puis alla plus loin hurler. Les articles déçurent Séveranz; celui de tête était de Figuet, fait de phrases d'orateur, affectées, sonores comme des tambours. Il manquait encore aux différents articles d'être fondus, animés d'un même souffle. Ils déplaisaient par leur disparate et Séveranz, par une liaison d'idées singulière, les compara en soi à des moulins qui, dans une plaine, vireraient tous différemment. Comme Séveranz, ce soir là, était desheuré, il descendit vers le bas de la ville visiter les bureaux du *Véridique*. Sur son chemin un court cortège passa d'hommes de peine portant sur la poitrine et le dos, une affiche du journal. Ils se traînaient ainsi, lamentables, sous ce fardeau léger, avec leurs souliers dessemelés et leur casquette délavée par les pluies. La façade du *Véridique*, dans la rue des Sables, ayant aux

coins de ses carrefours de petits cabarets où, sur la cadence des orgues, dansent des soldats et des servantes, épandait par ses fenêtres de larges lueurs. Derrière les vitres allaient des ombres affairées. Quelques passants étaient arrêtés dans le vestibule formant salle de dépêches où s'étaient des adresses de chemisiers et de chapeliers ; dans un cadre un télégramme d'Extrême-Orient relatait une épisode de guerre. Rien de plus. En sortant, comme Séveranz regardait le profil des ombres sur la baie claire des vitres, il lut, au-dessus du porche, une devise fraîchement peinte à lettres noires et majuscules rouges, pareille aux versets sur les murailles des temples :

Pour le Peuple, Par le Peuple.

La *Proue* eut un succès discret. Des revues la saluèrent avec louange. L'article de Soucaret sur le socialisme de l'art fut fort contredit. Soucaret commença à déplaire et sa timidité maussade faisait de lui, parmi les amis, un intrus. Affidé de Figuet, en lui s'animait un reflet enlaidi de son maître, dénué de tous les prestiges dont ce dernier couvrait sa vanité imposante.

XXIX

Et, tandis qu'à ses côtés Séveranz entendait la vie sourdre et s'épanouir, les convoitises, les désirs, les appétits s'effrèner vers leur proie, très doucement il vivait à l'écart et cependant possédait le don étrange de partager les sentiments et les émois des êtres dont il approchait. Son âme était à la fois versatile et ardente et pourtant réfléchie. Ainsi en écoutant Figuet complaisamment étaler ses visées d'avenir, Séveranz éprouvait les mêmes transports que les siens. Mais, rentré en lui-même, il faisait le départ de la vérité et de l'outrance. Pour la première fois, dans une rencontre avec Gossoul, Séveranz se surprit d'avoir cette puissance de vivre plusieurs existences passionnées et aventureuses quand la sienne véritablement était quïète et pensive.

Parmi les amis de ce temps, surtout Gossoul, le premier rédacteur du *Véridique*, plaisait à Séveranz. Sur un corps trapu et une nuque courte, une tête ronde en boule de quille, aux joues rasées. Entre la barbiche et la moustache en brosse, une bouche ardente et franche, tandis que le nez se dressait humant le vent. Séveranz le rencontra dans une brasserie de la rue des Sables; et Gossoul lui narra, dans une soudaine confiance, sa jeunesse d'ouvrier puis de scribe dans l'étude d'un notaire, enfin ses visées littéraires naissantes. Ici surtout Séveranz fut aux écoutes sentant proche du sien le cœur de cet homme.

— ... Alors, disait Gossoul, je partis pour Paris, en frac noir et cravate blanche, dans une banlieue qui s'arrêtait aux gares de village, et, de nuit, j'arrivai dans la grande ville. Pendant une heure j'étais demeuré penché à la portière, apercevant au loin grandir comme une splendeur Paris avec ses lumières, aurore monstrueuse qui surgissait des ténèbres. Une ivresse montait à mon front faisant frémir mes mains, trembler mes lèvres et ce fut presque avec un chant de triomphe, malgré les grelottements de ma chair transie et mon

ventre collé par la faim à mes vertèbres, ce fut avec une fanfare d'assaut que je débarquai dans une gare plus vaste qu'une nef de cathédrale.

Et Séveranz, accoudé dans une pose réfléchie, éprouvait le sentiment imprévu de s'incarner en Gossoul, comme il s'était incarné en Caïn et en Fagener. Il entrait dans sa chair et dans son âme comme dans un habit dont on se revêt. Les mains de Gossoul, grosses et poilues, ses lèvres devenaient les mains et les lèvres de Séveranz. Un plissement de la bouche, une lueur des prunelles révélaient des émois subtils qu'aussitôt Séveranz partageait. Taciturne, d'un geste de tête et d'un sourire, Séveranz, qui s'oubliait pour vivre de toute la vivacité de ses sens et de sa pensée une vie d'emprunt, demandait à Gossoul qu'il narrât encore. Lui, avec des phrases débraillées et des rires qui soulevaient ses puissantes épaules, continuait :

— ... Ah! les premiers pas! la rue Saint-Denis! Dans une de ces petites roues de bonne aventure qui sont aux portes des marchands de vin, oracles de la rue que les affairés et les inquiets interrogent en passant pour qu'un décret du hasard vienne démentir leurs angoisses ou confirmer leurs rêves

d'or, moi, superstitieux comme tous ceux qui espèrent, je mis un sou et l'aiguille s'arrêta sur ces mots : « Elle vous aime ». Mais ce mot pour moi s'aggrandit, devint une prophétie et j'y voyais des promesses de triomphe, les faveurs certaine de la Destinée. Mais, les jours qui suivirent, j'errai dans les rues, éperdu, sans argent. Ah ! les diners faits de saucissons bouillis dans l'huile, de pommes frites mangées au bord du trottoir dans un sachet de papier, de viande d'âne dure comme de la gomme ! Un matin, n'ayant eu depuis la veille de gîte ni de repas, je défaillis sur le pavé et des blanchisseuses qui allaient à leur bateau me ramassèrent. Une me prit dans ses bras comme un enfant. Pour elles, j'ai remué la lessive ; elles me donnaient dix sous par jour et partageaient avec moi leur chateau de pain. Puis, continua-t-il, me rappelant mon ancien métier de charpentier, je clouai des caisses de piano. Et j'étais venu à Paris ayant, dans ma poche, soigneusement gardée, une tragédie !

Son rire grasseya. Puis, en mots frémissants, il dit encore, mais sur un autre ton que Figuet, sa foi toujours juvénile dans la victoire prochaine du

peuple. Cette foi était en lui comme un rêve radieux dont l'emportement le ravissait. Et Séveranz en quittant Gossoul, ce soir là, serra mâlement sa main loyale.

Séveranz ensuite s'étonna de cette absence de soi-même pendant laquelle il avait prestigieusement revêtu l'existence d'un autre. Gossoul tel quel, se disait-il, eût été un héros de roman. A son esprit reparurent Caïn et Fagener. Mais Gossoul, lui, sans être de cette race fabuleuse, était une âme simple et fougueuse voulant s'élever toujours plus haut sous l'abattement du sort, âme grande par ses élans mais demeurée misérable.

Ce don rare permettait donc à Séveranz de semuer et de vivre, taciturne et froid en apparence, les destins les plus prodigieux et les plus chimériques. Caïn, Fagener et Gossoul étaient des êtres étrangers dont il avait tour à tour éprouvé les alternatives de joies et de désastres. Pourtant ces trois personnages étaient très différents et cette diversité naissait de ce que Séveranz, dont l'âme était passionnée et changeante, les avait conçus étant lui-même en divers états. Pour Caïn, Séveranz était parti d'une idée générale qui en engen-

dra d'autres et ces idées animées d'un feu occulte avaient pris corps en un héros merveilleux et grandiose n'ayant aucune des petitesesses de l'homme et dont les crimes et les amours étaient des servitudes fatales. Et comme, en le concevant, Séveranz avait ressenti une joie auguste, la vie de Caïn elle-même, malgré ses brusques vicissitudes et ses blasphèmes, se développait selon une grave allure de majesté. Mais Fagener, né dans un moment d'âpre détresse et jailli comme un enfant tout sanglant des entrailles déchirées, avait été vraiment une « délivrance » conformément à la parole de Goethe. Tous les navrements, toutes les douleurs, tous les remords, les vaines espérances qui, de leur fardeau, avaient accablé Séveranz, tous ces sentiments, il s'en était comme affranchi en en chargeant la figure imaginaire de Fagener. C'était le bouc émissaire sur lequel il avait rejeté ses péchés, ses angoisses et ses abominations. Mais aujourd'hui, tandis que Séveranz écoutait narrer Gossoul, il n'éprouvait nul trouble, nul souci ne lui pesait, et, l'âme libre, par une sorte de sorcellerie, semblable à un protée, il s'était lui-même, *lui-même* transformé tellement que les souvenirs que contenait

Gossoul semblaient s'élever vraiment de son propre passé à lui, Séveranz.

La *Proue* continuait de paraître et Séveranz d'y écrire : mais il ne partageait plus les espérances radieuses d'autrefois. Il présentait qu'une seule œuvre est efficace et vaut le sacrifice : celle où son âme à lui se fût reflétée sans compromis et totale. Cette œuvre, entrevue vaguement, la *Proue* l'en écartait, semblait-il, en le contraignant à de petites pages, à des joailleries, des phrases de filigranes, des effigies ciselées...

Et durant les journées de cet hiver, le ciel morne, la fenêtre toujours close, l'horizon barré et le ciel de brume confuse engrisaient l'âme de Séveranz, morfondaient ses rêves. Il avait en lui une âme d'avril qui était le réveil de ses émois de seize ans, une âme des fleurs et des vendanges, une âme des automnes et des veuvages, une âme des neiges enfin. Et cette dernière âme maintenant le possédait; il s'ennuyait, tout le lassait. La philologie qu'il étudiait à la Faculté des lettres, le rebutait par son aridité. Toutes les minuties linguistiques lui figuraient un monceau de sable où rien ne germerait; et lui, avec son esprit amoureux des formes et des images, éprouvait le tourment d'un sculpteur tenté, devant ce sable, de modeler une statue.

Et quand Séveranz s'en était revenu chez lui, renfermé dans sa chambre, sa *cellula beata*, sous la lampe de cuivre à la douce lumière, il lisait

tous les livres, tous les romans, s'émerveillant aux récits, se désolant parfois devant les cimes de beauté qu'il redoutait lui être à jamais interdites. Alors, à ses paupières, brûlaient des larmes humbles mais divines. Toujours ces heures de la nuit fuyaient légères et oublieuses et, à la fin, la lumière de la lampe baissait. Alors, dans cette ombre qui était comme un crépuscule, Séveranz s'étendait dans son fauteuil, sommeillant, rêvant, les pieds au poêle, et, devant ses yeux, sa propre vie se mêlait aux fables qu'il venait de lire. Blanche-Marie apparaissait. Ah! se fût-elle doutée qu'après trois années passées un homme inconnu d'elle se souvenait de l'avoir vue comme si ces rencontres avaient été les heures d'or de sa vie! O! cœur absurde, s'écriait-il. Ces souvenirs d'amour où se retrouvaient les premiers éveils de son âme le subjuguèrent par d'éternels sortilèges; et, en même temps, surgissait l'image d'Hélène, sa mère, dont il allait chercher dans un tiroir secret le portrait et son médaillon de vermeil. Puis, remontant les méandres de sa pensée, il se rappelle son enfance, le salon blanc de tante Honorine avec le cadre où M^{me} de la Vallière abjurait son passé d'amour. En

ces heures Séveranz reconnaissait que l'enfant d'autrefois était un peu ressemblant à l'homme qu'il était devenu. Mais, en vérité, il avait sans cesse la pensée si versatile, si dissipée, si diverse, une pensée qui se livrait avec un tel abandon aux caprices de l'instant que, souvent, il se croyait un corps hanté par une multitude d'âmes étrangères ; et seulement, en des heures comme celle-ci, sa mémoire reparcourant tout le trajet de son passé, il retrouvait quelque parenté entre l'enfant de jadis et l'homme de maintenant.

XXXI

Un matin de dimanche, en février, des langueurs de printemps passèrent dans la brise, les dernières neiges, au pied des haies et aux versants des toits fondaient. Sous un tiède baiser, l'hiver s'évanouissait. Une âme nouvelle, fleurie, l'âme des lumières et des féeries d'avril, se réveillait en Séveranz. Un effrènement de cœur, des défaillances, des souhaits téméraires et tendres se levaient en lui qu'il ne pouvait contraindre. Il recommençait de croire au bonheur et, rejeté sur le dossier de sa chaise, il se complaisait en des songes couleur d'aurore. Une figure de femme alors apparaissait ayant dans ses prunelles d'enivrantes clartés.

Puis vint mars avec ses guilées, ses cieux soudain obscurcis, ses pluies massives. Ce printemps là, des éclairs souvent jaillirent des nuées échevelées et, dans le roulement des averses, sonnaient

les tymbales du tonnerre. Et, en même temps, le renouveau grandissait. Un doux lyrisme dominait Séveranz dont l'âme était comme un rosier qui boutonne.

Un dimanche d'avril, Séveranz eut une heure exquise. Du parc, sous sa fenêtre, venait un frémissement où s'entendaient confusément des cris d'enfants, des chants, les notes d'un orgue ; et cette rumeur vivante paraissait n'être qu'un frisson de la lumière qui, en nappe d'or, s'épandait. Les plantes hâtives fleurissaient déjà. Le ciel avait une nuance de turquoise et une ébriété légère échauffait le front de Séveranz comme s'il avait bu un vin fumeux.

La semaine de Pâques approchait ; ce fut une magie. Les arbres pointaient leurs feuilles frêles d'un vert clair. L'herbe jaunie du parc se redressait et les corolles des marguerites, par jonchées, parsemaient les pelouses. Les bourgeons naissaient aux branches encore nues des jasmins.

M. Séveranz, qui était maintenant vieilli et dont la figure maigre, tout au long du jour, s'abandonnait d'un sommeil las sur le coussin des fauteuils, dit à son fils :

— Sors, tu t'enfermes trop. Ah! si je pouvais aller, moi, par les champs!

Séveranz, un de ces matins, ayant ouvert sa fenêtre, le soleil envahissant sa chambre y ternit toute chose et son éclat dissipa le sortilège triste qui captivait encore Séveranz dans cette chambre où tous les objets étaient comme pénétrés de ses pensées et de ses vieux souvenirs. Alors, pris d'une brusque fièvre, secouant la lourde chappe d'ennui et de paresse qui l'accablait, Séveranz s'en alla vers les grandes forêts.

Le tramway remontant la chaussée de Waterloo emportait Séveranz vers la forêt de Soignes. Le cadre des vitres découpait la banlieue, terrains vagues, sablonnières creusées de trous, couvertes d'herbes lépreuses, talus et briqueteries, auberges campagnardes à contrevents verts qu'entouraient les maisons neuves des faubourgs envahissants. Puis le tram longea l'orée du bois de la Cambre où la verdure grêle des jardins apparaissait derrière les grilles à lances d'or. Séveranz descendit au Vert Chasseur. Les feuillages, le ciel, la brise embaumée l'enchantèrent et, à chaque pas, il s'émerveillait comme si les prestiges de l'avril avaient fait de lui

un enfant. Au bas de la route de Waterloo, devant lui, dans le creux d'un vallon, une ferme à badigeon rose que recouvrait un haut chêne. Des rangées de peupliers qui gravissaient les molles collines s'enfonçaient dans les vallées pour reparaitre sur un versant plus lointain, et des lisières de forêts bornaient les horizons d'un trait sombre.

Séveranz pénétra sous un porche de verdure. La solitude du bois avait la majesté des cathédrales, bois aux piliers de hêtres, aux hauts cintres de branches mêlées. Une soudaine ferveur surmonta la pensée incroyante de Séveranz ; l'immensité du silence affirmait Dieu. Il fut aux écoutes : en réalité le silence était tissu de mille chants et frémissements, fredons de guêpes, frisselis de feuillages, et tous ces bruits assourdis avaient la douceur d'un susurrement de lèvres. Dans une cime, une corneille poussait un hoquet râpeux ; au lointain, le cri du coucou se mourait ressemblant à un gloussement de colombe ; et les rumeurs furent comme des paroles qui révélaient à Séveranz une vie meilleure, toute joie y naissant d'un abandon sans regret au giron de la nature. L'âme de Séveranz

reniait ses orgueils anciens et se sentait devenir délicieusement puérile.

Le front levé vers les voûtes, il voyait le ciel, à travers le fouillis agité des feuillages, brasiller ardemment. Entre les futaies, les arbustes poussaient dru. Aux tiges des chênes, le vent froissait avec un bruit de crécelle les fanes cuivreuses et sèches de la dernière automne. Puis la forêt devenait touffue.

Entre les broussailles, entre les cépées, hors des creux pleins de feuilles mortes qui pourrissaient, les arbres s'élançaient. Il y a des hêtres sveltes et droits cuirassés d'argent où la pluie a étendu ses moisissures, des tilleuls aux branches souples et aux feuilles de velours, des chênes centenaires, rouillés, cagneux, rugueux, crevassés de verrues, aux bras anguleux. Les racines se mêlent et étirent la terre. Et les frondaisons étalent leurs gammes depuis le vert bilieux des pins et des chênaies jusqu'au vert pâle, ineffable, au vert d'or des jeunes bourgeons.

Une biche et des faons, dans le lointain de l'allée, bondirent, s'arrêtèrent sur leurs jambes frémissantes. Séveranz les appela. Ils fuirent, éclairs

fauves, dans les taillis. Une immense fraternité grandissait en Séveranz pour toutes les vies éparses. Il reconnaissait des frères dans les hauts arbres, dans les plantes humbles, dans les bêtes des bois. Ces émois ne se révélaient pas à lui sous la forme de pensées, mais son âme avait des attendrissements divins et émerveillés; une ingénuité miraculeuse renaissait en lui et il éprouvait cette fièvre éblouie qui fit, aux hommes, dans les temps anciens, devant la nature, enfanter les Dieux. Sur les bords de son chemin, Séveranz vit des saules-marceau, arbres ravissants, aux feuilles duvetées et pâles, aux ramilles fleuries de chatons d'or où, comme une poudre de pierreries, scintille la rosée. Séveranz arracha une gerbe de ces branches embaumées et les emporta tel un trophée. Parfois il effleurait des lèvres son bouquet, buvant ses senteurs pénétrantes.

Assis sur un talus, sans honte et éperdument, Séveranz sanglota. Ce n'étaient plus les larmes d'autrefois, pleines d'ignorances et de pressentiments; maintenant il appelait une volupté faite de toutes les jouissances déjà éprouvées, une joie d'amour souveraine. Et, après ces sanglots nerveux,

il savoura longuement la douceur apaisée que laissent après eux les pleurs. Sur la route, passa un tombereau dont le bruit rappela Séveranz à lui, Il se leva, reprit sa marche.

Le soleil descendait dans une gloire grandie. Ses rayons traversaient le bois en frôlant les cimes. La résille des branches, les feuillages légers étaient pleins d'éblouissements. Au ras des buissons, les lumières étaient discrètes et se fondaient avec l'ombre suavement.

Séveranz s'arrêta devant une pépinière de jeunes hêtres qui le captiva. Des scions feuillus jaillissaient des troncs altiers et sveltes et ces fines branches semblaient, en profondeur, tisser une sorte de brume où les arbres les plus éloignés devenaient confus; et cette brume figura aux yeux de Séveranz une eau vague. Il rêva que des ondines y nageaient, rebroussant devant leurs seins d'or les flots où traînait leur chevelure d'algues. Les hêtres étaient des colonnes de nacre et le vent, le murmure des conques où bruissent les voix des vagues sur la grève. Séveranz se complut en l'enchantement de ce mirage.

Un vaste portail d'or s'ouvrit devant lui : c'était

la sortie de la forêt. Alors commencèrent des champs bordés d'échaliers où, dans les sillons, germait l'avoine. Dans une jachère, des tessons de verre et des détritns gisaient. Séveranz à leur vue éprouva une nausée. Cette jachère était si souf-freteuse, si pauvre qu'à côté de la forêt aux profondes magnificences, il semblait que sur elle pesât le châtimeut d'un sacrilège. Sur un lopin un homme en tricot rouge bêchait.

Séveranz traversa Boitsfort dont la chaussée était bordée de châteaux encore fermés. Une torpeur accablait son esprit. Son âme était comme un ciel au déclin des orages. Le baisser du soleil apaisait la terre, la noyait d'une langueur de délice. Pas une haleine! Les pêchers et les pommiers neigeaient leurs fleurs dans les sentiers. Des paysans étaient accroupis devant les seuils et des petites filles dansaient des rondes.

Après un chemin bordé de ronciers, soudain apparurent à Séveranz les étangs de Boitsfort. Il s'accouda aux barres de fer rouillées et polies jusqu'à paraître du bronze. Des eaux à peine ridées où erraient des flammes parmi les glais, les rose-raies et les nénuphars, s'élevait une senteur de

fièvre mêlée à des parfums de fleurs. Sur la rive voisine des saules et de hauts arbres abaissaient à leur pied une ombre lourde tandis que le soleil faisait miroiter radieusement le reste des eaux. Un grand cri déchira ce décor fait de splendeur et d'infini. Sur l'étang deux cygnes se poursuivaient. Le premier fuyait, rasant les ondes, battant éperdûment des ailes. Mais l'autre nageait droitement, le cou érigé entre ses pennes de neige, rebroussant de son poitrail les flots; et il était majestueusement beau comme un navire ayant le vent dans sa voilure. Il atteignit sa proie, et ce fut une lutte qui se pâma dans une étreinte. Séveranz, les yeux éblouis par l'enflammement du ciel, regardait ces oiseaux s'aimer. Soudain il comprit les voix confuses du vent dans les hêtres, le frémissement des verdure, la grâce tremblante des fleurs, le mystère obscur des feuillages où se dérobaient les biches, les souffles chauds montant de la terre comme une haleine, la pousse des moissons futures aux creux des sillons et l'embrasement de la terre par les feux du soleil! Séveranz, dans une terreur jointe à des délices, se sentait écrasé et infirme comme devant la majesté apparue d'un Dieu; et il enten-

dait, telles des raffales de tonnerres, le monde et le printemps chanter leur psaume d'amour. Et, en présence de cette magnificence, Séveranz désirait pour lui-même un peu de cet amour dont les baisers font oublier la mort.

Les lendemains, Séveranz éprouva encore longuement ces émois qui revenaient comme une marée. Oubliée Blanche-Marie ! Mais son être avec ivresse souhaitait *l'autre*, dont l'image, en un nimbe clair, était la fleur suprême de ses pensées et de ses songes. Le soir surtout, le visitaient ces rêves qui se mêlaient aux frémissements de la nuit étoilée. Toutes les joies dégorgeaient de son âme comme des sanglots ; et maintenant il ne se préoccupait ni de Caïn ni de Fagener ; nul être fabuleux ne possédait son esprit : ses sentiments seuls et sa propre destinée lui importaient plus que le reste du monde.

Un dimanche, par un matin en liesse, sur le boulevard encombré, le soleil ayant un éclat de fête, Séveranz vit devant lui une jeune femme à la démarche lente comme si derrière elle traînait le poids d'un long manteau. *Elle*, s'écria-t-il ! Hâtivement, il la dépassa pour ensuite croiser son che-

min. Oui, elle était la souhaitée, l'attendue, l'appelée! Les soudaines amours sont une image intime que l'on a soi-même embellie jusqu'à la faire incomparable. A son enchantement, malgré tout, se mêle l'inquiétude de ne chérir qu'une chimère. Une rencontre imprévue vient à démentir ce doute et, dans le cœur ardemment troublé, éclate un sentiment qui, y couvant dès longtemps, l'embrase tout entier. La passante surpassait l'attente de Séveranz. Son regard d'une fierté douce reflétait une âme aux grâces divines; quand l'image intime de Séveranz n'avait eu au contraire qu'une âme indistincte et les prunelles vides des statues grecques. Jamais il n'aurait prévu la courbe souple de la taille ni, autour du front, les boucles ni, sur les épaules, la retombée somptueuse de la chevelure. *Elle*, avec sa mère et une autre jeune femme, peut-être sa sœur, traversait la foule et il la suivit avec une âme admirante.

La jeune femme éblouissait Séveranz par un resplendissement dont elle marchait environnée. Près du parvis de la Bourse, dans la lumière d'or des midis, dans le remuement des passants emplissant d'un flot ininterrompu les boulevards dont

les maisons étaient deux hautes digues allant se confondre au lointain dans un bleuissement ; la jeune femme était le centre éclatant de ce décor qui semblait, comme d'un soleil, emprunter d'elle sa splendeur.

Elle gravit, et Séveranz derrière elle, les degrés de Sainte-Gudule. L'azur était le dais d'un sacre ; les tours sonnaient. La voix des cloches et le grand portail ouvert étaient, pour l'esprit chimérique et enivré de Séveranz, des présages triomphaux. Aimer ! ce mot lui apparaissait vaste comme un abîme, radieux comme une étoile. Sous la nef solennelle, la foule fut abolie. *Elle* seule était là ! il la voyait toute ployée, les coudes sur son prie-Dieu. Une ferveur réelle se mêla à l'enchantement amoureux de Séveranz qui murmura les mêmes prières dont frémissaient les lèvres de la jeune femme. Leurs âmes étaient deux mains jointes dans un même élan. Les orgues en chantant simulèrent les vagues d'un océan où le rêve de Séveranz fut emporté, ah ! vers quelles îles de béatitudes. « Toi dont je ne sais pas le nom, tu es ma seule espérance », disait-il. Et il éprouva, mais plus intensément, les ravissements de la forêt

d'avril, le trouble divin des larmes, mais, cette fois, sans angoisses ; car la vierge absente alors et seulement pressentie était venue, la plus belle entre toutes les femmes, et ce qui avait été, dans la forêt, un émoi incertain et confus était maintenant une extase incomparablement profonde.

Séveranz *la* suivit, après la messe, dans les rues. Elle prit, à la place Stéphanie, le tram d'Uccle. Il y monta et il la vit, sur la route qui va de ce village au bois de la Cambre, entrer dans un petit château agreste et ombragé.

Durant ce printemps, la *Proue* se mourait.

Dans l'atelier de Dombroy, c'étaient les mêmes masques auxquels se joignait celui de Beethoven, un front de majesté; les ravages de la pensée y avaient laissé comme des sillons de charrue; une bouche affaissée avec un pli d'amertume et d'orgueil infini. Bory s'exaltait en commentant cette face où s'épandait une grandeur austère. Sur un chevalet, derrière un escabeau où gisaient une palette, des pinceaux et une petite pipe de mérissier, comme un contraste entre la joie et la mort, souriait une vierge nue parmi des roses blanches qu'elle cueillait : envoi de Dombroy au salon prochain. Chancerel entra. Il eut dès l'abord un mouvement navré et, tirant de sa poche une liasse de quittances revenues impayées, il les jeta sur la table :

— Amis, la *Proue* est ensablée. Sur nos cent abonnés, quarante ont refusé le reçu que leur a fait parvenir la poste. Nous avons plus de deux cents francs de dettes.

XXXIII

Ces derniers mois du printemps finirent, pour Séveranz, dans le surmenage fiévreux des examens à préparer. Malgré ses songes aventureux et ses chimères d'amour, Séveranz se contraignait au labeur. Au crépuscule, un peu afin de reposer sa pensée recrue de lassitude, il prenait le chemin d'Uccle pour apercevoir, au dessus de la haie d'aubépine, Christine — Christine Thuillier se nommait-elle — qui, dans le jardin de la villa, arrosait les semis d'œillets et les hautes roses avec le geste gracieux de préserver sa robe d'été de l'eau qui ruisselait des fleurs. Mais, durant tout le jour, dans la chambre où le soleil, entre les rideaux, glissait comme une lame d'or ardent, c'avait été la geôle, le travail de mémoire d'autant plus rebutant qu'il était sans aboutissement. Les diplômes à conquérir étaient dépréciés en effet, l'encombrement des carrières interdisait toute espérance et, en

celle prise par Séveranz : le professorat, le ministère clérical favorisait scandaleusement ses créatures. Souvent les condisciples de Séveranz déploraient entre eux leur avenir incertain et misérable. Ils entraient maussadement dans une vie où il leur faudrait faire des coudes et des épaules et s'avilir jusqu'à la bassesse pour acquérir l'avantage le plus dérisoire. Si un ancien condisciple obtenait une place infime dans un collège de province, les jours suivants ses camarades parlaient de sa fortune comme d'un miracle et citaient le nom des protecteurs qu'il avait fallus. De pareils faits, qui étaient journaliers, aigrissaient les esprits et décourageaient les volontés. Une lourde amertume engorgeait le cœur irrité de Séveranz. Les agissements du gouvernement le révoltaient. O ! avec quel contentement, avec quel triomphe, il eût brisé ce monde pour lequel il sentait, poète, n'avoir pas été fait. Ces pensées dormaient au fond des âmes de tous, et, en une heure exaspérée, même chez les plus pacifiques, elles se révélaient dans une phrase, un juron, un geste brusque.

Ces inquiétudes d'avenir assombrissaient maintenant l'humeur de Séveranz et, surtout durant

ces mois de labeur forcé, elles avaient l'âpreté d'une angoisse. Tout ce temps serait-il perdu? s'interrogeait-il, et il se désolait devant la vie ardue, au surplus si marâtre envers le rêve. Lui, avait deux chimères : l'une d'art, chanter son âme, l'autre d'amour; et Séveranz se convainquait que ces deux rêves de fierté et de tendresse, les deux plus légitimes qui soient, étaient des vanités auxquelles peut-être il devrait renoncer. Célébrer ses pensées dans ce qu'elles ont d'ample et de sincère quand, dans la carrière qu'il avait prise, nul ne pouvait, en Belgique, parler à sa guise sans redouter des représailles. Aimer! agrandir sa destinée, avoir deux avenir alors que le sien à lui était déjà une incertitude! Et Séveranz sentait un fardeau immense l'accabler.

XXXIV

Séveranz réussit pourtant son avant-dernier examen. Il revit ce jour là, comme au sortir d'un tombeau, une nouvelle fois le resplendissement du soleil et le sourire des fleurs. L'été était dans son éclat. Une ivresse de délivrance, un torrent de joie charriaient au loin les inquiétudes de Séveranz. Cette renaissance était un des privilèges de ses vingt ans ; c'est le temps où il n'y a pas d'abattements sans relâche, celui où les éblouissements et les espoirs surgissent à nouveau au lendemain des renoncements. Puis Séveranz venait de faire une découverte qui le ravissait : une de ses cousines, Louise Berger, était l'intime amie de Jeanne Thuillier la sœur de Christine ; et, avec l'aide de cette parente, il ne doutait pas de parvenir jusqu'à *elle*. Jusqu'ici Louise Berger avait été tellement indifférente à Séveranz que jamais sa pensée ne s'était arrêtée à elle — à peine l'avait-il rencontrée aux

premiers de l'an, aux funérailles et aux rares solennités de famille dont il s'était toujours désintéressé. Elle, dont le bon vouloir ou le caprice allaient lui dispenser ou lui refuser les contentements suprêmes, lui devint chère tout à coup et elle le préoccupa même jusqu'à effacer tout autre souci. Séveranz savait que sa cousine se promenait de coutume au Parc aux heures de concert. Il chercha à l'y voir. Il s'assit auprès d'elle, dans le même décor où il avait un jour, pour la dernière fois, revu Blanche-Marie dans la féerie mourante de l'automne. Louise Berger avait une chevelure en flamme folle, des yeux à la fois malicieux et doux, la bouche un peu grande. La jeune fille fut en même temps surprise et ravie de l'empressement de Séveranz qui démentait ainsi le renom de bourru qu'il s'était fait auprès des siens. Puis la fois qu'il la revit, il demanda, avec un mystère un peu tremblant, qu'elle lui fit connaître Christine. Elle hésita, fut réfléchie un moment, puis en accorda la promesse en riant.

Quand Séveranz, une après-midi d'août qui demeura une heure de fête de sa vie, s'entendit présenter à Christine dans le jardin où, comme en sa propre âme, tous les rosiers étaient épanouis, il ne fut pas étonné. Depuis des jours, il vivait dans un délire de joie et c'est la rançon de ceux qui, par avance, jouissent de leur félicité d'être un peu détrompés et à peine émus à la venue des événements qu'ils attendaient avec tant de tré-saillements. Séveranz s'inclina devant Christine avec une sorte de ferveur intime. Elle était en robe claire; un chapeau de fleurs et de rubans mettait une ombre douce sur son front et ses yeux. Qu'importait qu'il y eût là Jeanne, la sœur de Christine, et un autre jeune homme, Claude Maloët. Christine seule existait dans le cadre merveilleux des verdurees et la campagne l'environnait du charme agreste qui seyait à sa beauté.

Sur la grande pelouse d'herbe rase bordée de

rosiers laquelle s'étendait devant la villa, les jeunes gens faisaient rouler, à coups de maillet, des boules sous des arceaux. Si Jeanne, la sœur, se refusait au jeu et demeurait à broder auprès de sa mère, alors Christine et Séveranz erraient par les sentiers. Christine voilait le monde sous la magnificence de son sourire. Il aimait d'elle surtout un geste : Christine était debout sous la douceur infinie du ciel d'or ; ses pieds se perdaient dans les fleurs du gazon ; les vents plissaient à ses hanches la robe légère ; le chapeau de paille retombé sur l'épaule, Christine ramenait — rien n'égalait alors en grâce la courbe de son bras, la cambrure de sa gorge et le sortilège de ses regards — ramenait, d'un geste divin, les cheveux que la brise avait rejetés sur son front.

Peu à peu, Christine devint la confidente de Séveranz. Auprès d'elle, son âme entière s'ouvrait. Sans réserves ni craintes, il lui disait ses inquiétudes les plus hautaines, ses tourments les plus délicats, vaguement aussi ses espérances tendres et lointaines ; et une aise inconnue dénouait les paroles sur ses lèvres. Christine écoutait, ravie. Enfant encore, pourtant elle comprenait toute

chose. La femme a des avertissements sur les secrets de nos cœurs. Christine répondait toujours par le *mot* que Séveranz précisément avait souhaité lui voir prononcer. Et, fil à fil, comme un réseau, se tissait entre eux une intimité qui faisait de leurs âmes une même âme enchantée. Naturellement, sans apprêts, sans timidités, il conta à Christine sa rencontre, son enamoragement soudain à l'aspect de sa beauté. Il savait qu'elle n'en serait pas offensée. Les yeux de Christine, à cet hommage, eurent un éclat attendri et divin. Séveranz sentait des ailes l'emporter d'un vol éperdu à travers des abîmes de lumière et des hymnes de triomphal amour retentissaient, déjà entendus dans la forêt d'avril.

Plus rien n'existait en dehors de Christine et de lui-même. A l'heure de s'éloigner d'elle, commençait pour Séveranz un exil. Du jour où il l'avait vue, s'était inaugurée une existence nouvelle et la vivacité de ses émois effaçait en lui tous les souvenirs d'autrefois. Il ne se rappelait rien. Ses livres le laissaient indifférent. Caïn et Fagener étaient relégués dans l'oubli. Auparavant Séveranz concevait parfois des fictions où lui-même, sous un

masque, accomplissait une destinée fabuleuse; mais, aujourd'hui, Séveranz était devenu le propre héros de son rêve.

Toutes les heures avaient une splendeur de poème.

Le jour s'en allait de la terre, et, au bord de l'horizon, traînait encore son manteau de lumière tissu d'or et de ruisselantes pierreries. L'haleine des roses et des fenaisons flottait. Dans les allées du jardin, Séveranz marchait à côté de M^{me} Thuillier. Elle voulut cueillir une brassée de pivoinés qu'il eût rapportée chez lui. Il remercia vivement; mais il arracha un bouton de rose blanche que Christine avait respiré; et Séveranz croyait trouver dans cette fleur la suavité de ses lèvres et de ses baisers.

Un midi, Séveranz, à sa venue, aperçut, sur la terrasse à charmilles de la villa, Christine jouant avec un jeune enfant. Assise, elle le tenait sur ses genoux et lui riait. Séveranz s'arrêta devant ce tableau auquel les verdure de l'été et le silence prêtaient un charme infini. Une fibre inconnue tressaillit en lui. Christine et l'enfant lui représentaient une intimité familiale. Il sentait dans son

cœur quelque chose de puissant et de viril qui s'attendrissait.

Le temps fuyait. Le mois d'août avait été nuageux ; aux premiers jours de septembre, le soleil rebrilla. Les bois jaunissaient, voilant sous tant de magnificence la langueur des défeuillaisons que cette automne paraissait plus douce que les étés et avoir, dans ses brumes légères, un peu de la candeur d'un printemps. Pour une des dernières fois, Séveranz, accompagné toujours de Louise, était venu. Jeanne, méchamment peut-être, parla devant Séveranz du prochain départ de Christine pour Godesberg, en Allemagne. C'était le crépuscule ; Louise, se penchant sur la balustrade de la terrasse où pendaient les charmilles fanées, appela :

— Venez-vous danser ?

Séveranz tendit la main à Christine. Dans la salle à manger dégarnie de ses chaises, M^{me} Thuillier, assise au piano, de ses doigts bagués et lourds, tapotait une valse un peu maladroite et ancienne. Christine, avec un sourire, donna le bras à Séveranz. Doucement ils s'enlacèrent puis attendirent pour commencer le pas. Et, dans la danse, une commune ivresse les étreignit. Séveranz sentait

parfois la furtive caresse d'une boucle de cheveux qui le frôlait dans un envollement. Les plats de Delft et les tableaux aux murailles, sur les bahuts de grands vases où s'épanouissaient des roses tremières tournoyaient dans un vertige. Alors, tout en dansant, Christine se prit à chanter entre les lèvres un chant si doux qu'il paraissait une confidence. Sa voix vaporeuse et allanguie, son haleine, sa taille abandonnée et l'ébriété de la valse ravissaient Séveranz. Parfois tous deux s'avançaient sur la terrasse, alors le crépuscule les baignait de ses lueurs éblouissantes et de longs rayons d'or effleuraient le front de la jeune femme.

— Assez, voulez-vous, demanda-t-il ?

Elle répondit « oui » à voix basse ; et ils allèrent s'accouder à la rampe de la terrasse, tandis que continuaient de valser Louise et Jeanne. Les émois trop vifs avaient lassé Séveranz. Ses lèvres ne trouvaient aucune parole pour dire son trouble. Il tenait entre les siennes les mains de Christine et il semblait qu'en cette étreinte passaient d'elle à lui toutes ses pensées ineffables et confuses. Mais un souci pesait tellement sur son âme qu'avec une tristesse intime, il dit :

— Vous partez donc ?

— Oui...

Ce fut un glas lointain où se mourait sa joie comme, dans le soir d'automne, se mouraient le soleil et les roses.

M^{me} Thuillier après un dernier accord s'était levée.

De la fraîcheur tombait. La brise faisait frissonner le feuillage. Christinenoua sur sa tête une écharpe de soie. Séveranz la regardait éperdument comme un être cher qu'il allait quitter.

— Nous irons lentement jusqu'au village vous reconduire, dit M^{me} Thuillier à Louise Berger.

Ils étaient sept : M. Thuillier, un homme à la figure couperosée, l'air autoritaire, qui, tous les soirs, revenait de sa manufacture et que Séveranz avait rarement rencontré, Claude Maloët, un jeune médecin du village qui semblait courtiser Jeanne, M^{me} Thuillier, Jeanne, Louise et Séveranz.

Christine prit le bras de Séveranz.

La campagne ondulait et l'on apercevait, dans la brume lointaine, le dôme couronné du Palais de justice émerger grandiosement. Les arbres de la route emmêlaient leurs branches en une voûte

d'ombre. Entre les hauts feuillages, une grande étoile brillait. L'heure troublait ardemment les âmes. La présence de Christine surmontait Séveranz jusqu'à bannir toute tristesse. Il savait qu'elle allait partir mais il ne pouvait se résoudre à y croire et, absorbé par son seul amour, il chantonait entre ses lèvres l'air de la valse. Christine, comme si leurs bras en se touchant lui révélaient les émois de Séveranz, le regardait à la dérobée et malicieusement. Mais lui, marchait, le front vers les étoiles à peine allumées qui, dans les treillis des branches, semblaient des fleurs d'or fabuleuses et célestes.

Séveranz devina le sourire de Christine et dit :

— Où avais-je mes esprits? J'étais absent vraiment et cependant ma pensée était pleine de vous et de vous seule.

Et leurs regards furent alors plus qu'un aveu et presque un baiser.

Au dessus de l'herbe qui bordait la route et sous les verdurees volaient des lucioles. Séveranz en saisit une qui venait de se poser dans le creux d'une feuille. Et, penchée sur sa main, Christine regarda le vers luisant qui avait un corselet d'émeraude et

répandait une douce lumière. Séveranz le mit dans le gorgerin de Christine où il demeura captif entre les dentelles. Séveranz en prit d'autres encore et ce devint un jeu. La jeune femme cambrait la taille et baissait la tête pour apercevoir, parmi son corsage, ces étincelles et ces lueurs. Séveranz tenait entre les siennes les mains de Christine, la regardant d'un air admirant et elle souriait de se sentir aimée.

— Venez en avant, les enfants!

M^{me} Thuillier les appelait ainsi.

Puis ils marchèrent les mains toujours unies dans un enchantement silencieux. Leurs yeux se disaient leurs extases et leurs joies. Et Séveranz ne se reconnaissait plus. Comparant ce comble de félicité où il était à sa détresse d'autrefois quand il aimait sans espérance, il croyait à un prodige, à un miracle, à un de ces épisodes de féerie dans lesquels un homme est transporté endormi dans un monde merveilleux. Alors Séveranz serrait les doigts de Christine pour bien se confirmer qu'il n'était pas déçu par un mirage. Et le calme du soir, le vaste ciel qui s'étoilait, les feuillages immobiles prêtaient à son bonheur une majesté confiante et sereine.

— Adieu Christine! dit-il sur le marche-pied du tram qui allait partir.

Adieu! comme si le temps durant lequel il ne la verrait plus devait être une éternité.

Elle se retourna plusieurs fois sur le chemin. Elle était suavement belle sous l'écharpe de soie qui couvrait son front et dans le grand mystère des ténèbres tombantes.

Au retour, seul vis-à-vis de Louise, dans le tram qui les emportait vers la place Stéphanie, Séveranz sentit en lui des vicissitudes d'aises et de regrets. Il savoura à nouveau par le rêve tous les incidents du jour qui venait de finir et qui ne devait jamais renaître.

— Quand part Christine? demanda Séveranz à Louise qui demeurait silencieuse.

— Au commencement d'octobre, fit-elle.

Cela navra Séveranz.

A la rencontre suivante, ce furent, cette fois, les vrais adieux. Les premières pluies d'automne avaient tombé, désolant tout le paysage. Les roses défeuillées pourrissaient sur leurs tiges et rien n'approchait de la tristesse de ces roses sous le ciel bas tendu de nuées. De brusques raffales par-

fois effrayaient les arbres, emportant avec elles des traînées de feuilles mortes. Christine, sous un châle de crépon, Louise, Jeanne et Séveranz étaient assis sur la terrasse dont les charmilles pendaient délabrées. Dans le salon ouvert, les cadres, les plats de Delft avaient été descendus; et les chaises, les candélabres, le lustre, houssés. Nul ne parlait. Séveranz parfois seulement disait un mot à Christine. Mais il ne cessait de la regarder et il y trouvait une jouissance extrême et jamais comblée. Ce jour, il fut demeuré ainsi, sans satiété, comme si des splendeurs sans cesse renouvelées émanaient des regards de la jeune femme, de ses lèvres et du galbe sculptural de son visage. Sans doute une telle extase est-elle le signe des tendresses infinies.

— Ne me regardez plus, dit Christine en mettant les mains sur son visage, voulez-vous bien...

Une colère feinte et une gêne un peu confuse se mêlaient à son sourire.

Le crépuscule aggravait les tristesses de l'automne et le soir vint tôt pareil à un chagrin sans cesse appesanti. Auprès de Christine, Séveranz sentait captives dans sa bouche les paroles qu'il voulait prononcer.

Séveranz à voix basse demanda :

— Regrettez-vous ce départ?

Elle ne répondit rien. Son regard sembla plonger très loin dans le ciel sombre.

Puis survint l'heure de se quitter ; les serremments de mains que l'on prolonge. Séveranz trouva pour Christine seulement ces mots qu'il dit presque avec angoisse :

— Adieu ! Revenez bientôt et ne laissez pas votre cœur là-bas...

Puis, sur la route, sous la pluie qui tombait en poussière et pénétrait avec un frisson dans la chair, à côté de Louise qui ne parlait pas, ce fut une marche silencieuse pareille à celle vers un exil.

La *Proue* était naufragée depuis quatre mois. D'elle, il restait huit cahiers élégants où chacun des amis avait donné ses proses et ses poèmes les plus beaux. Peu à peu leur était venu à tous le sentiment qu'on ne s'allie pas pour faire une œuvre d'art, celle-ci requérant des volontés ardentes et solitaires. Tous les mardis, les amis se rencontraient chez Dombroy et le coude à coude demeurait cordial dans le cercle d'or des lampes. A part soi, chacun gardait ses visées ambitieuses. Seul, Bory y avait renoncé. Dans ses paroles, malgré les fusées de verve, on sentait une infinie tristesse. L'art était selon lui un jeu enfantin ; en vérité, à lire Eschyle et Dante, il avait entrevu des beautés si altières que, devant elles, il se résignait, non sans une ironie révoltée, à n'être rien. Harlinger travaillait à un roman, ne lisant plus qu'Anatole France et Élémir Bourges, ses maîtres ; pour

lui le labeur des phrases était un tourment mêlé de volupté dont il parlait avec lassitude et ravissement à la fois. Chancerel, absorbé par des besoins mercenaires, se plaignait de ses servitudes. Séveranz lui, entièrement à ses amours, à ses espérances et à ses souvenirs, ne faisait rien. Il s'insurgeait parfois contre sa paresse; il rêvait d'aborder *Cain* ou *Fagener*, mais il sentait ses bras encore trop débiles pour étreindre de pareilles œuvres. D'autre part l'art était pour Séveranz surtout un refuge où il venait seulement quand il s'évadait de la vie ou que la vie envers lui était marâtre.

XXXVII

Dans ses regrets et ses espérances aventurées, Séveranz continuait d'aimer... Mais, Christine absente, tout émoi nouveau lui était empêché et la tendresse, qui est faite d'attentes et d'angoisses renouvelées, si elle ne s'accroît est une tendresse mourante. Il faut qu'à tout moment l'âme soit ravie ou brisée. Maintenant, comme une fleur privée de lumière et de sève, l'amour de Séveranz s'arrêtait de s'épanouir. Aussi, durant cet hiver, dut-il se résigner à se ressouvenir de Christine et rien de plus. Les joies de ces récurrences étaient mélancoliques et il y entraît presque le navrement d'une agonie.

XXXVIII

Au nouvel an, Séveranz était allé présenter ses compliments aux parents de Louise. A sa sortie, elle se pencha sur son épaule et, furtivement, lui dit avoir à lui parler de Christine. Séveranz eut un tressaut, son cœur s'oppressa et, dans cette surprise heureuse, tout son amour reparut. Plusieurs jours, comme si son âme inquiète se fût renouvelée, il éprouva les enamouements d'autrefois. Son rêve s'aventura en des chimères insensées. « Qu'allait lui dire Louise? » Et la figure de Christine qui commençait à pâlir ressurgit plus éclatante avec ses cheveux d'or soyeux, ses regards infinis et une lumière resplendissante dont le rayonnement l'entourait de gloire. Le matin du samedi suivant, Séveranz, assuré que M^{me} Berger était allée, selon sa coutume, aux achats avec sa domestique, se rendit chez Louise qui elle-même vint ouvrir. Sa chevelure était en flamme folle et une robe bleue à ample ceinture la drapait.

— Si matinal, s'écria-t-elle!

Le son d'ironie de sa voix troubla les espérances

confiantes de Séveranz et ce fut avec une angoisse légère qu'il demanda, dans le salon où il venait d'entrer :

— Eh bien, et Christine?

Le silence ensuite parut long à son attente. La jeune fille, assise près de la table, reposa la tête sur ses mains jointes, et, d'un ton un peu attendri, en le regardant :

— Tu aimes Christine...?

Et, du même ton affectueux :

— ... tu voudrais l'épouser?

— Oui, je le veux.

Mais il s'aperçut que ce mot était dérisoire : « Je le veux, » o ! le cri de l'homme en ses heures d'orgueil, cri toujours si brutalement contredit. Les combats intimes qui se déchaînaient en Séveranz le faisaient souffrir. Il passa les doigts sur son front selon un geste familier et, avec un regard aigu entre les cils :

— Je ne comprends pas !

Et Louise avec des phrases légères, des rires assourdis, conta. D'abord rien de son récit n'intéressa Séveranz et il regardait la jeune fille avec ennui et étonnement.

La main de Jeanne, la sœur aînée de Christine, avait été demandée par Claude Maloët. Le père lui avait répondu : « Vous faites-vous huit mille francs par an? » — Non, dut avouer Claude Maloët. Séveranz impatientement fronçait entre ses doigts le tapis de la table. Jeanne avait pleuré, supplié vainement; car elle aimait. Aujourd'hui elle était à la campagne, devant y demeurer tant que son sentiment n'aurait changé.

— Mais que me fait à moi cela! s'écria Séveranz.

— Ne devras-tu pas aboutir à une même démarche?

Séveranz fut désaveuglé. De ses yeux, une main brutale arrachait des taies. Mais sa nature altière ne pouvait se résoudre à un renoncement. En lui, une révolte se levait contre toutes les entraves. Irrité, il dit :

— Peut-être, et après? Cela ne me décourage pas d'aimer. Qu'elle m'aime seulement et m'attende! Mes espérances sont des volontés!

... et m'attende! Ce disant Séveranz avait fait un large geste comme ramenant à soi la destinée qu'il avait conquise; et il entrevoyait confusément dans un mirage son amour comblé et triomphant.

XXXIX

Cette heure eut un grand retentissement dans la vie de Séveranz. Son amour grandit tout à coup devant l'obstacle ; l'orgueil meurtri accroissait sa tendresse pareille à une rivière qui se heurte à une digue et y amoncelle ses eaux épaisses.

Mais une semaine n'avait fui qu'un germe de doute et de découragement s'insinua de nouveau en Séveranz. « Mes espérances sont des volontés ! ». O ! ces paroles trop belles retentissaient comme si elles eussent été dites par des lèvres étrangères et non par les siennes. Puis Séveranz se ressouvenait de toutes les heures pareilles où sa fierté exaltée lui avait fait croire à sa toute puissance ou à son génie, au pouvoir surhumain de réaliser ses visées d'amour et de gloire. Dans de tels accomplissements eût consisté le bonheur. Mais il aurait fallu être un Dieu ; et Séveranz se reconnaissait si âprement infirme, si petit, grain de poudre emporté dans le

tourbillon des choses et de la vie. Ou encore, dans une image également désespérée, il se représentait soi-même comme un supplicié dont le bourreau a roué le corps et qui est étendu, les membres brisés et impuissants. Et le seul réconfort que Séveranz trouvât en ces moments était son peu d'orgueil, un orgueil qu'il aurait désiré plus robuste, farouche jusqu'à s'insurger contre tout semblant de faiblesse.

Séveranz eut une fièvre d'action. Il voulait rejeter le lourd ennui et le crêpe de tristesse qui accablaient sa vie. Il en avait le souhait comme un malade qui, à la vue des routes lointaines, envie l'ivresse de les parcourir. Éblouir Christine à son retour tel était son vœu secret. Et cet état d'esprit un peu incertain se fût sans doute dissipé si Harlinger ne lui avait dit précisément en ce temps :

— Figuet veut joindre un supplément à sa feuille et te charger, paraît-il, de le diriger.

— Ah!

Et Séveranz fut surpris du choc qu'il sentit à la poitrine. Il n'osa, devant Harlinger, montrer son contentement. Mais il attendit des éclaircissements plus amples avec angoisse.

Hyacinthe Figuet, peu de jours après, dans un court billet, pria Séveranz de le venir attendre au Palais, dans la salle des pas perdus, vers les quatre heures.

C'était une claire après-midi de février. Déjà depuis longtemps Séveranz errait dans l'immense salle du Palais. Tout en haut, le dôme, avec ses verrières resplendissantes, répandait sur les pilastres de marbre glacé, les murailles et les escaliers des coulées d'or. Une majesté redoutable planait confusément dans la lumière. Des hommes allaient, venaient, passaient amoindris par la hauteur écrasante des voûtes. A quatre heures sonnantes, Figuet, parmi un groupe d'avocats, apparut. Bientôt après, il arrivait seul regardant autour de soi, en redingote, la poitrine large, un bras écarté du corps, l'autre serrant la serviette.

— Ah... Monsieur Séveranz... Monsieur Séveranz ! dit-il de loin en lui tendant la main.

Son visage s'éclaira lentement comme si des soucis s'y dissipaient. Sous les piliers démesurés du portail, Figuet s'appuya sur l'épaule de Séveranz, d'un mouvement affectueux.

Séveranz se revoyait disant : « Mes espérances

sont des volontés!» et il rendait grâce à la destinée d'être si condescendante à ses souhaits intimes. Il en concevait une joie dont il s'enivrait. En même temps il était surmonté par la solennité de l'heure où les clartés ardentes et amorties du crépuscule mêlaient une langueur qui pénétrait les sens. Et la ville, au bas de l'esplanade, sous le ciel de turquoise vermeil aux horizons, s'étendait jusqu'aux coteaux lointains qui se relevaient comme les bords d'une coupe.

— Vous savez déjà ce que j'espère de vous? avait dit Figuet en descendant les vastes degrés.

— Je le sais, dit Séveranz, Harlinger m'en a parlé.

— La chose vous plaît, demanda Figuet, arrêté à le regarder?

Et, résolu, d'une façon pourtant irréfléchie, Séveranz répondit :

— Oui.

Un seul désir le possédait : celui d'agir et de se prouver homme. Louise, en lui découvrant des obstacles à son amour, l'avait rendu passionnément ambitieux. Mais son âme impétueuse, son cœur de poète, son esprit aveuglé par l'éblouisse-

ment de ses vœux, enlevaient à Séveranz cette lucidité qui permet de se décider selon l'intérêt le plus sûr. Figuet crut peut-être que Séveranz, au ressouvenir de sa conduite à l'égard de la *Proue*, de ses encouragements et de son abandon ensuite, gardait quelque défiance et dit :

— La *Proue* a cessé de paraître; c'est regrettable. J'en sais les causes; Chancerel me les a dites. Moi-même j'avais eu, aux débuts de vos amis, des espérances dont j'ai dû me détromper. J'étais de cœur avec vous; et vous savez les efforts que j'ai faits ainsi que mes applaudissements à vos généreuses tentatives. Mais pour que de pareilles œuvres réussissent il faudrait que notre pays eût un esprit littéraire. Or il n'en a pas. Nos libraires ne vendent que des livres scolaires. Nous sommes insensibles au chant des phrases et répugnons à faire un débours pour une œuvre qui ne parle que de faits illusoires. « Nous vivons de bonne soupe » a affirmé un de nos plus remarquables ministres qui en était fier. Au belge, en effet, le rêve est une volupté inconnue. Pour jouir, il faut qu'il digère. Mais, au lieu de vainement combattre cet esprit ou de le dédaigner, il faut s'y appuyer. Le saper est une

tâche inutile; il est profond comme une roche, donc bâtissons sur lui. O! s'écria Figuet, après avoir traversé la place Royale, à laquelle des auvents de toile blanche et rouge aux fenêtres des hôtels prêtaient un air d'été et où des petites filles vendaient des bouquets de violettes pâles — cela peut révolter vos délicatesses. Eh bien, je vous offre mon journal, puisque le public ici ne lit que des journaux. Tous les samedis, vous aurez, entièrement à vous, deux pages. Faites que la Beauté soit pour la Foule un délassement en même temps que la vision d'un avenir meilleur. La littérature, mon jeune ami, n'a pas d'autre rôle. Vous poètes et romanciers, vous portez en vous le mirage des temps futurs et entrevoyez nos lendemains. Vos peintures sont des terres promises vers qui vous guidez les peuples comme vers des destins plus beaux. Monsieur Séveranz, dit Figuet en lui prenant le bras avec une bonhomie où pointait de la risée, cet apostolat n'est-il préférable à l'exil loin des foules où la plupart d'entre vous se complaisent par orgueil aigri ou par impuissance altière?

Figuet se tut pour laisser Séveranz réfléchir et conclure.

— Nous allons au journal.

Séveranz sentait les paroles de Figuet le persuader et le pénétrer d'autant plus profondément qu'à ses yeux toujours Figuet se revêtait d'un ascendant hautain. Mais lui, Figuet, dans le secret de sa pensée poursuivait sans cesse un même but : atteler à son triomphe à soi toutes les énergies éparses. Il attendait de la jeunesse littéraire qu'elle fût son aide le plus puissant. Pût-elle être le clairon, le héraut, le porte-bannière dans cet assaut du pouvoir auquel il conviait les foules obscures et déshéritées avec le propos de garder seul les conquêtes et de régner. Il avait appelé auprès de lui Chancerel, prôné la *Proue*, puis, reconnaissant son erreur de croire qu'une feuille si mince pût avoir la portée qu'il souhaitait, démentant ses promesses, il avait peu à peu abandonné la *Proue* à elle-même, prévoyant qu'elle cesserait à bout de ressource et qu'il reprendrait aisément pour une œuvre plus féconde ses éléments dispersés.

Figuet et Séveranz descendaient lentement le Treurenberg ; les vitrines répandaient de longues clartés sur les trottoirs ; les lumières et les lueurs du crépuscule environnaient d'une grâce

mystérieuse le visage des femmes dans les cols de fourrures. Et les tours de Sainte-Gudule érigaient leur masse majestueuse de granit au dessus des tumultes de la foule, abaissant sur elle une ombre pleine de tristesses graves. Cette ombre, étendue comme de grandes ailes autour de l'église, semblait rendre dérisoires les ambitions inquiètes de Figuet et de Séveranz. Ils ne se disaient pas que ces portails avaient vu jadis des fastes auxquels n'atteignaient pas leurs rêves à eux : cortèges de sacres et de funérailles dont nul souvenir même ne demeurait.

Figuet s'enquit de Chancerel, de Harlinger, de Dombroy. Séveranz assura pouvoir compter sur leur concours. Tous deux arrivèrent ainsi devant l'hôtel du *Véridique* ayant au dessus du porche, sous la hampe du drapeau, en grandes lettres :

Pour le Peuple, Par le Peuple.

A la porte vitrée fermant la salle des dépêches, Séveranz s'effaça pour, devant lui, laisser passer Figuet.

Mais lui, vivement, avec une amabilité vaniteuse qui le fit se rengorger :

— Mais passez donc, passez donc, vous dis-je, vous êtes ici chez moi.

Séveranz n'avait gravi l'escalier menant aux bureaux qu'une seule fois, le soir de septembre où une chambre entrebaillée lui fit voir Baculat enseignant à des femmes, à des enfants le cri du journal, ce cri qui retentissait maintenant à tous les carrefours, allié aux prestiges divers qui forment la vie des villes, leur bruit, leur haleine et comme le battement de leur cœur.

Sur un palier obscur, deux portes s'ouvraient ayant des écussons d'émail ; d'un côté *Rédaction*, de l'autre *Direction*. Figuet, sans heurter, entra chez Béchard.

Dans le cabinet, une senteur un peu rancie de vieux cigare, d'encre et de cire à cacheter flottait, ayant imprégné toutes choses, sièges et tentures.

— Bonsoir Hyacinthe ! dit Béchard, à demi retourné dans son fauteuil de basane.

Séveranz et lui sans un mot se saluèrent ; puis se serrèrent la main quand Figuet les eut nommés l'un à l'autre. Figuet se laissa choir sur un divan très bas de velours râpé. Béchard déposa le crayon bleu avec lequel il annotait les épreuves. Durant ce bref

silence, Séveranz considéra le cabinet à tapisserie rouge couverte de dessins et de charges. L'affiche du *Véridique*, la femme dévêtue accoudée à une margelle et levant son miroir rayonnant, achevait là de se faner. Un bec de gaz versait une lumière crue sur le front chauve de Béchard qui regardait Figuet, attendant qu'il parlât.

En mots très brefs, Figuet lui rappela le supplément. Béchard, au courant déjà, approuvait. L'initiative était, de surcroît, peu coûteuse; les ouvriers pouvant imprimer au cours de la semaine, durant les intervalles inoccupés. Pourvu qu'un certain nombre d'articles fussent huit jours d'avance sur le marbre et que Monsieur Séveranz pût, parmi eux, choisir selon leur variété et leur longueur. Béchard, ce disant, rayait de traits une demi-feuille du journal, situant de la sorte le titre du supplément, ses manchettes, ses colonnes, ses rubriques...

— Le voilà... Apportez-nous seulement de la matière, conclut Béchard.

Mais Figuet, dont la face depuis son entrée était entièrement joviale, fit le geste d'arrêter toute parole aux lèvres de Béchard et, avec ironie :

— Le conseil administratif n'a pas encore été pressenti, vous savez.

Mais Béchard, pendant qu'ils se souriaient d'un air entendu, eut un haussement d'épaules, une moue disant le peu d'importance qu'il convenait de prêter à cette circonstance.

— Oui, oui, poursuivit Béchard, en avril, le supplément pourra paraître, et, dès ce jour, tenez...

Il reprit les épreuves du numéro qui allait être tiré, accourcit deux articles et, dans l'espace ainsi ménagé, écrivit, répétant à voix haute les mots à mesure que sa main les traçait : « Désireux de seconder la littérature nationale, le *Véridique* a résolu de publier, à partir d'avril prochain, chaque samedi, un supplément consacré à la pléiade déjà si nombreuse de nos écrivains que la bourgeoisie dédaigne et délaisse. Ce supplément est confié à M. Maxime Séveranz. »

— Parfait! parfait! disait Figuet.

En entendant ces mots auxquels Béchard par sa manière de les prononcer prêtait une vague solennité, Séveranz sentit son cœur bondir, des aurores de lumière l'éblouissaient où surgissait la souriante image de Christine.

Six heures sonnèrent à l'horloge; Béchard tendait des cigarettes. Alors le cabinet prit des apparences intimes. Séveranz, les jambes croisées, accoudé sur un genou, regardait se dissiper sa fumée et écoutait Figuet qui, d'un ton complaisant, s'étendait sur ses projets.

Le *Véridique*, au premier mai prochain, organiserait, dans le but de protester, un cortège « monstre », selon le mot de Figuet. Le pays devait légalement se soulever contre un gouvernement ne se préoccupant que de préparer par avance des muselières au peuple dont se pressentait l'inévitable triomphe. Gossoul, sur lequel Figuet ne tarissait en éloges, allait être envoyé dans le Borinage pour y répandre la bonne idée. Tous les ouvriers des provinces arriveraient, les houilleurs en sarrau avec leur chapeau de cuir, les débardeurs d'Anvers coiffés de leur capuche de serpillère, et, dans le clair soleil du printemps, cette marche par les rues pavoisées aurait une haute portée et une allure imposante dont devrait tenir compte le ministère. Peut-être céderait-il enfin. Et, une fois la loi électorale élargie, le triomphe du parti radical était immanquable.

Une splendeur de joie, à ces mots, éclaira le visage de Figuet.

Au départ de Séveranz, Béchard lui tendit la main avec une cordialité outrée.

— Nous sommes le seize février, soyez prêt au plus tôt.

Dans la rue, la démarche de Séveranz était allègre. Il se souriait et Christine apparaissait plus radieuse dans ses espérances qu'elle ne le fut jamais dans ses souvenirs. Heureux, il reconnut que son amour, qu'à certaines heures il avait cru défaillant, lui revenait au cœur en l'emplissant de délices. Dans l'atelier de Dombroy, le soir même, Séveranz pria ses amis d'aider à son entreprise. Tous, moins Bory qui comme contre une maîtresse trop aimée éprouvait contre l'art une sourde rancune, le lui promirent ; mais il ne mirent pas à le faire l'empressement que Séveranz avait attendu d'eux.

Au matin, le lendemain, Séveranz ouvrit les fenêtres de sa chambre. L'ensoleillée épandait sur les vastes campagnes et dans le ciel sa marée d'or. Des voix chimériques, portées sur les souffles, venaient de la cité : « J'accueillerai ton nom ! » Et

l'esprit aveuglé de Séveranz prenait les voix de son rêve pour de vraies promesses de gloire. Malgré que les horizons infinis apaisassent de coutume sa pensée, Séveranz, ce matin là, sentit une joie grandissante l'exalter et l'enivrer jusqu'au vertige.

Durant tout le mois de février, Séveranz travailla à choisir des proses, à engorber de la matière pour ne jamais être au dépourvu. Quand il se rendait au journal. Baculat, dans la salle de rédaction, venait à lui avec un doux sourire et le recevait comme un maître. Alors, à la mémoire de Séveranz, ressurgissaient sa propre jeunesse, l'internat et ses lentes journées d'ennui, la salle d'étude et sa chaire peinte en jaune. « Citoyen! », criait Gossoul, en tendant à Séveranz sa main chaude et loyale. Courbant, les deux coudes étalés, son torse puissant sur la longue table, Gossoul écrivait sur d'étroites bandes de papier. Sa face ronde et rouge s'éjouissait d'un rire jeune et sensuel. Séveranz cherchait le long des casiers de bois où étaient pliés les journaux de France et de province. Il choisissait ceux de Paris, les étalait sur la table, parcourait du regard leurs colonnes et, à taillades de ciseaux, rassemblait toutes les

glanures, les menues nouvelles de la vie littéraire.

Le dernier jeudi de mars, Séveranz fut, par un mot pressant, appelé aux bureaux du *Véridique* pour y corriger les épreuves encore humides d'encre. Le supplément était là, devant lui. Figuet avait écrit un article de tête plein de promesses, d'encensements et d'emphase. Séveranz dut souvent s'y reprendre pour débusquer toutes les fautes. Il se désespérait en en découvrant sans cesse de nouvelles jusque là inaperçues. Les efforts pour bien lire devenaient vains car ses yeux finalement ne discernaient plus les mots ; sa bouche, sans les voir, les prononçait de mémoire. Séveranz pria Baculat de parcourir les épreuves soigneusement ; et, à son assurance qu'aucune s même ne s'y trouvait renversée, il eut seulement ses apaisements.

Et, comme Séveranz, ce jour là, revenait par les rues, son âme, au seuil de l'avril, s'épandit en joie. Ses heures les plus belles avaient été celles pareilles à cette heure où son rêve, à la veille de s'accomplir, s'exaltait follement. Alors il semblait que son âme planât en des espaces radieux ; regrettable privilège par lequel Séveranz, en présence de la réalité même, n'éprouvait plus d'émerveillements,

par avance les ayant tous épuisés. Au hasard, il errait par les rues; le charme du printemps l'enveloppait; la chaude lueur dorant le déclin du jour le ravissait. Des enfants jouaient devant les portes. Un sourire indécis enchantait le visage de toutes les passantes. Il flottait du bonheur dans l'air. Mais, à la rencontre des jeunes femmes, Séveranz avait, au milieu de sa joie, un lancinement de chagrin en pensant que la seule qui lui eût importé : Christine, était absente, loin de lui, exilée. Séveranz, qui descendait la rue de la Régence, semblait voir devant lui majestueusement grandir le dôme du Palais de justice que le crépuscule parait des magnificences. Et, quand il fut sur l'esplanade du Palais, le spectacle offert fut un éblouissement. Le soleil et les clartés ardentes enivraient Séveranz pareillement à l'écarlate qui irrite la colère des taureaux. Toutes les fibres de son être vibraient jusqu'à un effrènement douloureux. Les lumières réveillaient en lui une multitude de pensées assoupies. Séveranz ne craignait pas, à la recherche d'une volupté un peu étrange, de regarder le soleil jusqu'à ce qu'il sentit ses prunelles s'enflammer et qu'il devait fermer les paupières où longtemps

apparaissaient et s'élargissaient des phantasmes pourpres. Les tours des églises et les cheminées d'usines baignaient en des clartés soyeuses. Les buées éparses se rosaient et les toitures d'un rouge ou d'un bleu assourdis formaient, à travers la ville immense, confuse et radieuse, des sillons d'ombre où parfois jaillissait, des vitres d'une lucarne, un éclair. Une brise rôdait apportant des sifflets lointains de chemins de fer, des sons de cloches... Tout au fond, dans des vapeurs embrasées, s'étendaient les campagnes avec des rangs de peupliers et des lisières de bois.

Séveranz contemplait ce décor, accoudé aux balustres du côté des Minimes. Le soleil lui figurait un roi fabuleux, mitré de pierreries, qui se retirait au loin, descendant les degrés des nuages et laissant trainer sur le monde les pans magnifiques de son manteau. Les nuées, çà et là, gardaient l'empreinte de ses sandales d'or et un triomphal cortège le suivait où luisaient des armures. Séveranz, avec une âme entièrement abandonnée à ce mirage, croyait partager ce faste chimérique comme si lui-même était roi et qu'à son front fleurissaient les joyaux d'une couronne.

Deux jours plus tard, le samedi 1^{er} avril, parut le supplément. Séveranz en le recevant le considéra d'un regard puis le laissa sur la table indifféremment. Au repas, son père avec un peu de gêne demanda :

— Tu t'occupes maintenant de cette feuille — car M. Séveranz, attaché à de vieilles doctrines, n'approuvait pas le *Véridique* — vois-tu, Max, tu ferais mieux de rester à l'écart de ces affaires et de t'appliquer à tes études.

Et ce jour mémorable n'eut pas d'autre événement.

Maintenant, avec des frémissements, Séveranz attendait les Pâques. Louise lui avait dit ce seul mot avec un sourire : « Christine revient » et ce fut assez pour donner à Séveranz, en ravivant ses espérances, toutes les fièvres de l'attente. Au commencement de la semaine sainte, ce devint un tourment dont il était tout le jour énervé et, à la fin, meurtri. Où se trouvait-elle ? La savoir près de lui et n'être à ses côtés ! Il guettait vainement sa demeure, parcourait la ville et, ne la voyant jamais, se persuadait qu'elle devait être partout où il n'était pas ; aux boulevards s'il était lui-même Montagne de la Cour, à la campagne s'il était en ville et qu'un mauvais destin se jouait de lui.

Un matin, en désespoir, il alla à Uccle. Le petit château était clos, des auvents aux fenêtres. Sous le beau ciel aux teintes de perle, les verdurees jaillissaient, frêles et, accoudé à la haie, sûr de n'être pas surpris, Séveranz s'attarda à rêver, accompagnant en pensée Christine sur les pelouses et dans les sentiers. A cet arbuste encore sans feuilles, elle

avait cueilli une rose. Là, sur le gazon, un soir, elle lui avait dit des paroles d'une douceur suprême qui gardent éternellement dans la mémoire leur grâce enchantée. Et ces heures qui avaient fui renaîtraient-elles encore? Ces mêmes heures reflouriraient-elles comme reflourissent les roses et les jasmins? Et, avec une confuse inquiétude, il interrogeait l'avenir.

De Louise, à qui Séveranz confiait ses soucis, un midi, il reçut une lettre où se trouvaient ces seuls mots : « A la Monnaie, ce soir. »

Le grand lustre aux flammes basses et les torchères répandaient sur les dorures et les velours de la salle des lueurs sourdes. Autour de Séveranz, arrivé dès l'ouverture des guichets, flottait un mystère que troublaient à peine les lumières et le battement des portes. Séveranz jugeait presque sa présence insolite au milieu de la salle obscure et des rangs vides des fauteuils. Les petites lampes de l'orchestre, sous leur étroit abat-jour vert, s'allumèrent. Le rideau, où étaient peintes de lourdes draperies à franges d'or, ondoya. Une loge s'ouvrit. Aussitôt Séveranz se tourna vers ce bruit avec un garottement et une lourdeur au

cœur comme si le sang de toutes ses veines se figeait. Non ce n'était pas elle encore ! Les galeries s'emplirent d'une rumeur de foule. Un à un, des spectateurs, des vieilles dames avec, dans les cheveux, des dentelles qu'elles détachaient lentement, s'assirent aux stalles. Des musiciens accordaient leur violon et ce fut bientôt un concert discordant de chanterelles. Oui, là ! vraiment, merveille, c'était Christine. A la rampe du balcon, Jeanne Thuillier s'appuyait et Christine, derrière elle, cambrant un peu les épaules, en laissait glisser sa mante de fourrure. Cette attitude fit ressurgir un souvenir. Séveranz revoyait Christine, en robe d'été, les pieds dans les fleurs, le vent plissant autour de ses hanches l'étoffe légère, un rire aux lèvres et ramenant d'un geste divin les cheveux que le vent faisait flotter sur son front. Les flammettes des lustres et des candélabres grandirent soudain ; et la salle de velours et d'or resplendit. Ce soir-ci, Christine était le plus belle : en taille blanche à peine échancrée, les cheveux relevés en torsade d'or, souriant avec une ivresse intime. Les premières mesures de l'ouverture...et Séveranz regarda à son programme quel opéra se donnait :

La Reine de Saba. De cela il ne s'était même pas soucié. Les nerfs de Séveranz frémissaient autant que des cordes sous les archets. Les phrases des flûtes et des hautbois l'emportaient en des ravissements que déchirait un appel âpre des cuivres; puis à nouveau une cadence balançait sur de molles ondes son rêve amoureux pareil à une carène en dérive. Jamais la musique n'avait pénétré ainsi sa chair en la troublant et fait tressaillir ses fibres les plus secrètes. De l'amour seul, provenait ce charme inattendu. En l'âme de Séveranz se déchainaient des élans, des essors infinis; et l'orchestre ne faisait que prêter à ces émois éperdus la parure merveilleuse de ses accords et de ses mélodies. Puis Séveranz regardait Christine. Elle était la magicienne qui, par ses prestiges, animait les décors et les sons d'une vie miraculeuse; et, dans cette salle tout en dorures où s'abaissaient sur les gorges les lents éventails, la chère présence de Christine donnait à toute chose une sensualité enivrante.

Après le troisième acte, M^{me} Thuillier et les deux jeunes filles se levèrent. Séveranz prévint qu'il les rencontrerait au foyer. Il y alla. Devant une glace,

il s'aperçut pâle; il affermit son pas et, pour dissiper son énervement, s'efforça de sourire. Dans les couloirs, M^{me} Thuillier se promenait. Séveranz l'aborda. M^{me} Thuillier était toujours la bonne et accueillante personne d'autrefois. Aux côtés de Christine, il marchait, ayant reconquis son assurance, à pas très lents au milieu du froufroutement des satins et des traînes. M^{me} Thuillier saluait parfois dans la foule qui encombrait les portes des loges et le grand foyer tout étincelant du feu des girandoles d'or. Une inquiétude envahissait Séveranz, ayant pressenti déjà, aux paroles d'abordée qu'ils échangèrent, Christine et lui, qu'elle n'était plus la même jeune fille. Il la regarda. Elle était grandie un peu, la taille plus svelte. Sous sa chevelure relevée, son cou avait une grâce de fleur nouvelle. La femme en elle s'annonçait. Et Séveranz se demanda pourquoi elle lui paraissait si autre. Lui aussi d'ailleurs n'était-il changé? Était-ce sa robe blanche à elle, à lui son habit noir? Ils ne s'étaient vus qu'en un décor agreste où ils s'aimaient — s'aimèrent-ils vraiment? — avec la simplicité que répandent dans l'âme la verdure, la brise, les ciels de campagne. Aujourd'hui toutes

les contraintes sociales pesaient sur eux et les séparaient d'un abîme. Durant cette si longue absence n'avaient-ils été tous deux pareils à des barques désancrées ; la nuit, le flot les a séparées et elles se trouvent à la suivante aurore éloignées sur la mer infinie qu'elles porta en dérive. Et l'inquiétude de Séveranz se faisait une angoisse douloureuse. Comme tous ceux qui souffrent, il était tenté d'irriter son mal. Pour ce, il se mit à rappeler l'été précédent, les jeux, la valse, le dernier crépuscule et les adieux. Il sentit Christine indifférente au charme des souvenirs. Il parla aussi de ses travaux, de ses visées mais ces paroles n'eurent pas d'écho. Un instant même, Séveranz se figura que Christine, la simple enfant au cœur de candeur, était défunte et que la jeune femme auprès de laquelle il marchait portait indûment son nom et était une étrangère parée de la même beauté. Ah ! pourquoi fallait-il qu'il fût encore dominé par l'empire de cette beauté qui était son rêve fait chair ? Ensuite Séveranz se tut et ne dit plus que des phrases banales. L'on s'entretint des acteurs. L'avant-veille Christine avait assisté à l'*Africaine*. Le ténor qui y chantait avait dans sa face bistrée de larges yeux

d'émail ; sous son manteau son buste se déployait puissant d'où jaillissait la voix, tendre infiniment ou menaçante ; à ses poignets sonnaient des anneaux d'or. Et il semblait qu'en prononçant le nom de cet acteur les lèvres de Christine devinssent plus douces. Elle dit :

— De tous, c'est mon préféré...

Séveranz blêmit d'orgueil meurtri et de jalousie. Une roue passa sur son cœur laquelle le broya. La sonnerie retentit. Et brusquement, sans même un feint sourire, après un bref serrement de mains, Séveranz laissa les trois dames.

Dans la salle, Séveranz n'eut pas le courage d'y rentrer, le contraste aurait été trop âpre entre son désolement et les chimères folles des heures précédentes. Il descendit les escaliers, tandis que, par les portes entr'ouvertes, venaient par bouffées les frémissements des violons et l'éclat des fanfares. Il avait besoin de respirer l'air de la nuit pour qu'il dissipât sa fièvre. Devant le péristyle du théâtre, il s'arrêta longuement. Sur la place déserte, des chevaux de fiacre secouaient leurs gourmettes. Séveranz regarda le ciel. De coutume, à contempler la perpétuelle sérénité des astres, les troubles et

les vicissitudes douloureuses de ses pensées s'apaisaient. Mais soudain une angoisse infinie envahit son âme. De son enfance, remontait le souvenir d'une étoile glissant du firmament pour s'éteindre en une traînée d'or. La souffrance jadis ressentie poigna Séveranz à nouveau. Son amour, qu'il avait cru malgré les reniements passagers être aussi une lumière immortelle, n'était qu'une chimère de néant et de cendre.

Une envie lui vint de rentrer dans la salle. Non, plutôt la solitude et la plus vaste et la plus farouche. Ses côtes serraient son cœur oppressé dans un étau et il savait que cette détresse ne pouvait se soulager que par des larmes éperdues. O! être seul dans un coin pour sangloter. Sa bouche pleine d'amertume avait soif. En même temps que navré il était gai; mais d'une gaieté cruelle et comme griffue. Son âme venait de passer par un tel contraste d'espérances et de désastres que son esprit surprenait de soi-même dans la vie tous les contrastes pour s'en réjouir. Mais il s'égayait lugubrement comme les gens qui se sont enivrés au retour d'un enterrement.

Par cette humeur factice, Séveranz, plusieurs

jours durant, pallia sa souffrance. Quand son ironie contre lui-même se fut épuisée, quand il eut vainement tenté aussi de rabaisser Christine en lui découvrant des laideurs et des défauts, Séveranz sentit seulement à vif la plaie que faisait à tout son être l'arrachement de son amour. Il tâchait de ban- nir l'image de Christine à laquelle il ne pouvait penser sans une faiblesse attendrie. Ayant, ces jours-là, ouvert un roman d'amour, il éprouva, à cette lecture, une révolte amère contre les men- songes des poètes qui font concevoir aux hommes des désirs orgueilleux ; une même détresse l'enva- hissait à rencontrer des amants, le soir, sous les arbres des avenues. O ! pour lui jamais nul baiser n'aurait de volupté ; nul abandon, de délice tant que ne se seraient effacés de sa mémoire le sou- rire de Christine et ses grâces ineffables. A une autre femme, pour égaler le prestige de Christine, il eût fallu des yeux plus clairs que les aubes sur la mer, un front rehaussé des plus douces majestés. Jamais la rencontrerait-il ? Même fût-elle, par prodige, plus belle, il ne pourrait l'aimer, car il ne s'en sentait plus la candeur. La foi amoureuse lui venait d'être ravie ; il désespérait du cœur d'autrui.

Hyacinthe Figuet divertit Séveranz de ses chagrins. Avec lui, chaque mardi, Séveranz faisait la « cuisine » du supplément où tout, jusqu'aux moindres détails, était controversé. De surcroît, journellement presque Séveranz, à la demande de Figuet, l'allait prendre au Palais et, à pas alentis, tous deux traversaient la ville. Dans ces entretiens, Figuet, étalait sa vanité monstrueuse. Elle était sa faiblesse, et, le sachant, il s'efforçait d'anéantir, de dissimuler cette tare sans cesse renaissante. « Passez, vous êtes ici chez moi », ces mots prononcés, un soir, sous le porche du *Véridique*, étaient de ceux qui, dans un moment d'oubli ou d'énervement, révèlent les fondements d'un caractère. Aussi, à cause de cette vanité, fallait-il à Figuet une oreille bénévole qui écoutât obéïssamment, avec un peu d'émerveillement même, le récit de ses avantages et de ses espérances. Ce confident lui était néces-

saire autant que la haute glace de son salon où, en ses moments de joie surtout, il venait se contempler. Et Séveranz, auprès de lui, jouait le rôle de ce miroir réfléchissant une image embellie. Cette vanité éclatait parfois avec d'autant plus d'impudeur dans ces entretiens que Figuet se contraignait à la garder autrepart soigneusement cachée. Il se complaisait en ses triomphes et s'attribuait ce que le cours et le décours des hasards avait amené. Dans un abandon de toute vergogne, il se flattait soi-même et Séveranz, subjugué par son ascendant, aveuglé, l'applaudissait sincèrement. Il ne réprouvait pas les agissements de Figuet lesquels consistaient à asservir toutes les énergies et à fomenter une puissance qui, au jour propice, éclaterait dans sa grandeur.

Figuet aussi s'efforçait d'initier Séveranz au jeu de la politique. Il lui en découvrait les manœuvres et leurs aboutissements ; il dissipait les apparences pour faire surgir les réalités secrètes. A satiété, il revenait sur la marche prévue des choses : le peuple énervé et soulevé célébrerait le Premier Mai avec un éclat grandiose et menaçant ; la date où triompheraient ses volontés était certaine et proche ; une

fois le droit de vote élargi, le pays légal nommerait en masse des députés radicaux ; dès lors le passé s'ensevelirait dans l'histoire comme un temps défunt dont nulle doctrine ni vestige ne survivent. Au déçu de tous, des conservateurs exclus du pouvoir et des socialistes trop chimériques et absolus, Figuet devenu le maître prendrait les rênes. O ! la vision de victoire dont parfois, dans un moment de confiance et presque d'attendrissement, il aventurait l'aveu.

Souvent verveusement Figuet parodiait la Chambre actuelle qu'il appelait une moribonde récalcitrante. Il montrait la lutte entre Beernaert et Woeste comme une farce de guignol dans laquelle intervenait la crosse de l'épiscopat pour réconcilier les rivaux et les faire s'embrasser. Figuet haïssait Charles Woeste en qui il voyait un homme néfaste et redoutable par son activité occulte. Cette haine s'aggravait encore de ce que, entre Figuet et Woeste, se découvrait une véritable parenté d'âme, de caractère et de visée. Tous deux recherchaient le pouvoir non pour l'éclat dont il environne ceux qui le détiennent mais pour l'ivresse intime de se savoir, dans la vérité secrète des choses, le maître.

Tous deux se gardaient dans l'effacement mais, aux doigts, ils avaient les cordons commandant aux gestes de leurs comparses. Figuet aussi ne se montrait jamais : affirmer une puissance encore chancelante susciterait, savait-il, des ombrages dangereux. Il suivait en cela la conduite célèbre de Sixte-Quint. Mais Béchard, Baculat, M. Amédée Lebougre et les chefs radicaux de province ne se décidaient qu'à son gré.

Quoique passionné, Figuet répugnait aux luttes où l'injure et la calomnie sont des armes fréquentes. Son génie se consacrait avec délice aux menées souterraines, aux plans médités longuement dans l'attente d'une échéance éloignée mais sûre. Pour de tels agissements, il fallait à Figuet des créatures, fussent-elles méprisables, qui se remissent à lui entièrement pour le servir. Chez elles, une velléité d'indépendance valait une trahison ; Figuet ayant ce travers des despotes de considérer comme un crime tout manque de bassesse. Aussi ne se montrait-il autour de lui une activité qu'il ne méditât de subjuguier, pas une influence sans qu'il voulût s'en emparer. Chose étrange, ce côté de sa nature apparaissait claire-

ment à Séveranz sans qu'il s'en rebellât, sans qu'il se dit que Figuet, dont il ne pouvait méconnaître sous les apparences benoîtes l'esprit âpre et retors, agissait avec lui, Séveranz, tout comme envers autrui. Mais Figuet, par son abandon et une bonhomie admirablement feinte, lui laissait croire qu'il était un ami privilégié. Pourtant certains faits que Séveranz avait remarqués sans insister sur eux, auraient dû le détromper. Dominé et séduit, il ne s'en avisa point. Ainsi parfois Figuet prononçait de telles phrases pleines d'arrière-pensées et qui eussent dû tirer Séveranz de son aveuglement :

— Il nous manque des hommes, des hommes jeunes et ardents sans passé politique surtout et qui se soient préparés par avance aux nouvelles vicissitudes où s'engage le pays.

XLII

Le Premier Mai vint enfin, solennisé par Figuet comme la fête féconde et grandiose qui devait, parmi les hommes, inaugurer l'ère des fraternités. Très tôt, Séveranz vit passer sous ses fenêtres, au son aigre d'un tambour, une troupe d'hommes du peuple qui venait d'Uccle; ils descendaient vers la ville resplendissante sous un triomphal soleil. Puis tout retomba silencieux. Chancerel vint prendre Séveranz, selon une promesse faite la veille; et, vers la demie après une heure, ils allèrent en ville par un détour pour d'abord passer devant le *Véridique*. Sa façade était ornée de guirlandes rouges, pavoisée; dans le cadre des fenêtres ballotaient des lanternes de papier. Mais la rue était déserte et sa solitude paraissait un abandon ingrat.

Sur le boulevard qu'ils atteignirent, la foule était drue et, au dessus d'une marée noire et houleuse, tanguaient comme des mâts des bannières rouges et des hampes surmontées d'emblèmes dorés : vierges haussant un flambeau, marteaux croisés sur des enclumes... Des cartels, au devant

des rangs, portaient des devises révoltées. Une profonde rumeur grandissait et soudain une Marseillaise fit retentir son cri de guerre. Séveranz et Chancerel résistaient tous deux au vertige où les foules entraînent les cerveaux. Ils tentaient de s'isoler alors qu'une force suprême les obligeait à communier avec les multitudes. Des appels de clairons et de tambours retentirent. Les ouvriers, et parmi eux des femmes — le cabas sous le bras, endimanchées, des fleurs rouges dans leur chapeau dont les brides étaient nouées sous leur menton, les joues enluminées par les rires et le soleil — se rangeaient derrière les drapeaux. Les clairons continuaient de sonner le rassemblement. Des cabarets qui entourent les Halles, des hommes sortaient, affairés. Certains gravement cambraient le torse; il y avait des têtes grises, têtes d'apôtres dans les chemins de croix villageois; des faces douloureuses sur des corps rabougris. Les apprentis, avec une cravate rose sur une chemise de flanelle, un veston gris à larges ourlets noirs, des pantalons trop courts serrant aux cuisses et bossuant aux genoux, avaient presque tous des poses d'insolence et de bravade comme si des femmes les

regardaient. Chancerel et Séveranz se captivaient à ces détails; surtout ils s'intéressèrent à une vieille dont le visage quadrillé de rides semblait à la fois pleurer et rire. Assise sur le bord du trottoir elle tenait contre son tablier un large panier d'œufs durs, de brioches aux raisins et de crabes bouillis. Parfois elle se levait afin de vendre, parmi les rangs, ses victuailles. Un camelot passa, criant : « *Le Véridique*, le grand journal du peuple à cinq centimes qui vient de paraître! » Son cri resta sans écho. Fignet avait à perte entonné son grand style pour célébrer ce jour; car toute la foule méconnaissait qu'il fut le promoteur secret de ce cortège. Les tambours roulèrent plus fort et un grand souffle fit ondoyer, au-dessus de la mer d'hommes, les drapeaux. Chancerel et Séveranz sentaient vibrer en eux le chant martial des cuivres et ils se contraignaient pour ne pas être envahis par la frénésie commune. Ils se riaient de ces hommes aux lèvres luisantes de convoitises et d'ivresses, venus en troupeaux, crédules, se promettant des félicités prochaines et des paradis nouveaux. Maintenant toutes les fanfares se confondaient et faisaient le bruit d'une tempête. Mais un remous agita

la foule et le nom de Gossoul fut dans toutes les bouches.

— Le voici! Vive Gossoul!

Et, dans tous les patois devenus fraternels, ce nom retentissait, soudain aimé, chéri par ces êtres puérils dont l'âme trouble et chaude s'éprenait ainsi d'un rêve ou d'une idole. Il y eut sur le visage des femmes comme un éclat d'amour et les hommes eurent des gestes ivres.

Gossoul avait été envoyé par Figuet dans le borinage dont il parlait avec aisance le wallon. Là sa voix profonde, ses phrases ardentes, ses gestes aux violences tendres avaient subjugué les masses et, dans le *Véridique*, il avait annoncé par une lettre sa venue au 1^{er} mai, de pied, à la tête des houilleurs borains.

La foule se tassait vers les trottoirs. Des jeunes femmes se penchaient hors des fenêtres. Les visages, le menton en l'air, se tournaient vers la gare du Midi. Il y avait des tressaillements, des applaudissements de joie. Cette fois? Séveranz se glissa entre les épaules et regarda le boulevard balayé de lumière où, au loin, une haute bannière avançait qui ressortait dans le soleil

comme une plaie sur de l'or. Et tout à coup, au milieu d'un délire et même de danses sur le pas des fanfares, dans le fracas des cuivres et des clairons, Gossoul, au devant des borains, apparut, trapu, souillé de la poussière des routes, le torse cambré, tenant des deux mains la hampe dont le drapeau pendant effleurait parfois son front chauve. Il était le triomphateur, le seul ; Fiquet et le *Véridique* étaient effacés. Après lui, venaient les houilleurs, leurs talons traînant de lassitude sur les pavés ; mais une sorte d'ardeur redressait leur tête. Tous avaient la face osseuse, bleue de cicatrices et blême de n'avoir jamais vu le soleil au fond des bures humides. Ils portaient le chapeau de cuir bouilli, le bourgeron de toile écrue délavée jusqu'à paraître blanche ; et, ceignant leurs reins comme une entrave, la grosse chaîne qui sert à tirer les berlins dans les galeries souterraines. Ils marchaient ; leurs yeux d'émail souriaient dans un éblouissement. Et Séveranz était partagé entre deux sentiments qui faisaient émaner de ces hommes tantôt une servilité de troupeau, tantôt une majesté suprême et farouche.

XLIII

Le lendemain, Séveranz eut la surprise de voir Gossoul dans la grande salle de la Bibliothèque royale le front incliné sur des volumes. Cet homme au corps de fer étudiait. Les lectures l'émerveillaient et cet agisseur avait une sorte de piété pour les livres où sont inscrites les vérités séculaires. Quand, en relevant la tête, il aperçut Séveranz, il vint à lui et, contenant des éclats de gaieté, le prit par le bras, l'emmena. Sur l'escalier, Gossoul :

— Hier l'inoubliable journée! Mais je vais te dire bien d'autres choses. Ah! ah!...

Et les rires en débordant faisaient grasseyer sa voix. Ils errèrent dans les allées austères du jardin, entre les caisses de lauriers, les plates-bandes et les pelouses. De la façade aux hautes fenêtres

descendait une ombre silencieuse et embaumée par les roses.

Et, parlant par saccades, sans colère, dans le sentiment de sa force :

— Devinerais-tu ce qui m'arrive? Vois... Et, suivant du doigt les lignes d'une lettre qu'il choisit dans sa poche parmi d'autres papiers et où Séveranz reconnut la longue écriture de Béchard : « Votre conduite est de nature à créer des malentendus et à compromettre le journal. » Je suis remercié et mis à la porte. Béchard n'a été, en tout ceci, que le pantin de Figuet qui me redoute, me hait et me jalouse. Il croyait, par mon envoi là-bas dans les corons, établir l'autorité du *Véridique*, et ne fit que fonder la mienne. Ce sont mes paroles qui ont été applaudies, mon nom qui a été chanté; tu l'as entendu. De sorte que les longs et souterrains efforts de Figuet ont abouti à mon triomphe et à ma popularité! Ah! parce qu'il me payait, crut-il m'avoir acheté? Déjà il avait prévu ma révolte et je sentais de la feintise dans sa poignée de main. Un jour il me dit : « Vous devenez donc un politicien? » Eh! oui je le deviens et même un chef. Il est dans mon sang, voyant le

peuple pareil à un cheval affamé et battu, de lui sauter sur le dos, de saisir ses rênes et de le conduire vers les gras paturages. Mais aider à l'atteler au char à bancs de Figuet, jamais ! Je ressens pour le peuple une charité fougueuse, une soif de combat et de martyre. Ah ! là-bas dans les villages borains, dans les corons, monté sur une borne ou sur une chaise de cabaret, j'ai parlé aux houilleurs dans leur patois ; et mes souvenirs s'émouvaient, tous les souvenirs de mon enfance. Des paroles sincères et ardentes jaillissaient de mes lèvres. Ah ! l'ivresse d'être le cœur vibrant de ces foules et de les entraîner après soi ! Je les ai conduites jusqu'ici. Nous avons fait ensemble quinze lieues par les campagnes. La nuit était claire et sentait bon. Je portais le drapeau qui bruissait comme une grande aile. Les villages encore éveillés nous saluaient, apportaient de la bière. Maints paysans, sur la route, nous crurent des pèlerins.

Et Séveranz en l'écoutant regardait parfois Gossoul, sa tête ronde au front luisant, sa bouche sensuelle et chaude, son cou gras hérissé d'une barbe mal rognée. Avec ses gestes brusques où se confondaient l'étreinte et la caresse, sa voix fami-

lière, son corps trapu au torse de lutteur, il devait avoir sur les multitudes un prestige qui séduit et qui surmonte.

Tendant la main, Gossoul :

— Je lâche le *Véridique*. Tous les Figuet sont des porte-masques. Ils parlent du peuple et ne savent ce qu'il est. Que je les tienne et gare à eux !

Il y eut dans sa menace quelque chose de jovial et de puissamment redoutable.

XLIV

Ces paroles de Gossoul troublèrent Séveranz ; un revirement peu à peu changea totalement son âme. La veille encore, devant les foules et leurs tumultes aveugles, il s'était senti repoussé loin d'elles ; un mépris l'envahissait à les contempler. Nul apostolat politique véritablement ne l'émouvait. Au contraire, à plus intimement confronter l'un à l'autre ses sentiments, il découvrit en lui un sincère remords d'avoir trahi la Beauté en faisant presque d'elle, dans le Supplément, la sujette d'un parti. L'art, savait-il, survit aux règnes de la terre et déchoit en s'y soumettant. Le premier attrait dissipé, cela l'irritait maintenant d'avoir tout son temps absorbé par le journal. Si un beau songe l'enchantait, un penchant impérieux obligeait son esprit à s'y abandonner et à tenter de l'accomplir en l'écrivant. Le défaut de loisir le lui interdisait, et la souffrance alors ressentie lui révélait qu'il méconnaiss-

sait son vrai destin qui était d'être poète. Pourtant le Supplément mettait un intérêt dans sa vie. C'était, chaque matin, l'abondant courrier qu'il recevait et dont, sans cesse, il attendait une surprise. La plus heureuse entre toutes fut une lettre de Camille Prélat, le romancier célèbre, en remerciement d'un article que Séveranz avait écrit sur son récent roman : *Illusions charnelles*. Cette lettre avait noué entre les deux hommes une correspondance pleine d'une amitié conseillère de la part du grand écrivain, pleine d'une ferveur ravie et d'abandon du côté de Séveranz. Mais ce seul avantage ne contrecarrait pas les désagréments et les dégoûts qui parfois pesaient sur l'âme de Séveranz jusqu'à l'accabler.

Pour renforcer ce mésaise, Séveranz avait souvent présent à la pensée ce coucher de soleil triomphalement beau, ce ciel d'or et de sacre où il avait entrevu des joies confuses, splendides et l'accomplissement prochain de ses espérances d'amour et de gloire. Hélas Christine ne l'avait pas aimé et les attentes glorieuses étaient déçues. Son âme hier brasier éblouissant était maintenant de cendre et d'amertume. Quel bandeau avait donc aveuglé ses

yeux ; quel feu follet l'avait égaré parmi les marécages et les fondrières où il était ?

L'ascendant de Figuet vu de près s'abaissa ; son empire fut dissipé et la superbe façade qui couvrait l'être véritable s'écroula. D'abord Séveranz avait pensé que les hommes d'État et ceux qui envient de gouverner sont mus par des sentiments s'écartant des vulgaires. Séveranz constata que la même sorte d'intérêts qui s'affirmait journellement dans la vie régissait aussi Figuet, intérêts rehaussés seulement par un apparat qui leur demeurait étranger. Alors toute influence de Figuet cessa sur Séveranz. A peine le faisaient encore préjuger en sa faveur les restes de l'ancien prestige que nul incident n'avait aboli ainsi que la conduite de Figuet qui, en parlant à Séveranz, le flattait et le mettait à part des autres. Mais l'inanité de ce dernier privilège allait apparaître aux yeux de Séveranz dès le premier moment de clairvoyance. Celui-ci vint quand il rencontra Gossoul. Pour lui, qui parlait avec une ardeur généreuse et savait propager ses sentiments à autrui, Séveranz avait conçu une estime spontanée et affectueuse. Séveranz épousa ses colères, partagea ses rancunes avec une vivacité

qui presque les faisait siennes. Et lui, qui autrefois avait le penchant d'applaudir Figuet, maintenant voyait les iniquités de sa conduite et la face misérable de ses triomphes. Soudain aussi Séveranz douta de l'avenir et devina l'autre figure que pourraient prendre les événements, bien contraire aux espérances dont Figuet se berçait. Figuet n'était-il un isolé dont toute la puissance était une chimère vaine et présomptueuse? Lui et ses valets formaient un état-major sans armée.

En même temps, comme un animal qui se sent captif dans un filet dont les mailles avec lenteur se resserrent, Séveranz eut un sursaut d'inquiétude. Il reconnut, à certaines phrases prononcées par Figuet, que celui-ci préméditait de l'enrôler dans la chiourme afin de le faire aussi ramer à sa galère. Il se déprit donc de lui et sa méfiance fut un levain de haine. Durant de longs jours sa révolte sourdement grandit.

Séveranz eut précisément du loisir pour moralement s'affranchir de l'ascendant de Figuet que dispersaient les affaires politiques. La Chambre, malgré elle, devant les émeutes de la rue auxquelles pourtant elle prétendait ne pas obéir, après

un magistral discours de Paul Janson qui la conjurait, se mit unanimement d'accord sur la réforme constitutionnelle : les ouvriers allaient obtenir le droit de vote qu'ils réclamaient. La Chambre, ce faisant, s'était dissoute elle-même et la lutte s'ouvrait déjà pour élire une Chambre nouvelle. Dans un délai très bref de quelques semaines, les partis devaient désigner leurs candidats. Séveranz ne voyait plus Figuet que les mardis quand l'arrangement des matières du supplément exigeait une entrevue. Chaque heure l'affermissait dans son propos de se libérer d'une amitié qui était le commencement d'une servitude. Après un examen scrupuleux de ses sentiments et de ses penchants, Séveranz s'était trouvé épris seulement de l'art et de la Beauté. Il se ressouvenait de ces heures de ravissement et de génie où il conçut *Fagener* et *Cain*. Là et nulle autre part était sa vie. Ces œuvres étaient le reflet resplendissant de sa pensée, elles étaient des êtres de rêve jaillis de sa chair, œuvres que lui seul sur terre pourrait intégralement accomplir, de sorte qu'il entendait une voix impérieuse lui ordonnant de reléguer tout autre souci et de ne consacrer ses énergies qu'à elles.

Déjà un mardi, Séveranz s'était résolu à avouer à Figuet ses répugnances. Au moment de le faire, l'audace lui défailloit. Ce mardi-ci de la semaine suivante, pour se confirmer dans sa volonté qu'il craignait chancelante, il erra seul pensivement dans le parc de Saint-Gilles. Il cherchait à ravoïr cette lucidité heureuse d'autrefois quand, par de pareils matins, il lisait, assis à sa fenêtre et devant ce même décor, les philosophes. Et, dans sa marche lente, il méditait. Pourtant, entravant pour un moment sa raison, des essors de chimères l'emportaient. S'il se soumettait à Figuet, une vaste carrière ne s'ouvrirait-elle à son âme ambitieuse? Figuet vraisemblablement serait un jour premier ministre et lui Séveranz...! Mais la sagesse bientôt prévalait. Il se disait que sa fantaisie ébauchait là un splendide roman dont le personnage ne seyait pas à son caractère. « Il me faut la liberté, s'écria-t-il, je le sens en moi, ô! belle liberté, ô! belle. Être libre, ne pas sentir de contraintes! » Et, dans les allées du parc, il goûtait la volupté du silence où ces pensées intimes développaient toute leur ampleur. Pourquoi être libre? Il ne se le disait pas; c'était pour lui une nécessité

sans raison. Il eût renoncé à des richesses ou à des grandeurs pour sauvegarder l'indépendance de ses caprices. L'idée maintenant certaine que Figuet était un despote lui paraissait monstrueuse et révoltante. Il se dédaignait un peu de s'être laissé séduire auparavant par des mirages. Et, songeant à sa liberté près d'être reconquise, l'âme de Séveranz s'enchantait devant le ciel infiniment doux et pur.

Le soir, vers les quatre heures, à l'abordée, Séveranz vit faiblir encore une fois son assurance.

Une barre de fatigue plissait le front de Figuet dont les paupières étaient éraillées.

— Je suis très las, mon cher, dit-il en prenant le bras de Séveranz.

Figuet regarda son jeune ami et eut un pressentiment en apercevant sa raideur silencieuse. Ayant les nerfs aiguisés à éprouver les humeurs diverses des foules et des prétoires, il devinait en Séveranz une gêne. Il en eut une inquiétude irritée.

— Ah les luttes, mon jeune ami ! Pour y résister il faut être de fer. Nous négocions et cherchons avec les ouvriers un terrain d'entente. Ils ont des exigences outrées, voulant, sur les listes, les deux

tiers des sièges ; je serais d'avis de les leur accorder. Mais ce sont des démarches à faire, des froissements à éviter, des conciliabules à tenir, oiseux et pleins d'hostilités sourdes.

Séveranz sourit. Il savait que Gossoul, accomplissant sa menace, attaquait maintenant Figuet dans un journal démocrate de Mons. Il éventait ses manœuvres, contrecarrait ses plans, publiait ses visées secrètes. Figuet avait l'âme engorgée de haines inavouées contre cet adversaire dont il affectait par mépris de ne pas prononcer le nom. Les feuilles cléricales aussi harassaient Figuet avec un accord qui laissait préjuger un mot d'ordre. Et les journaux doctrinaires, redoutant de voir les avancés conduits par Figuet s'unir aux ouvriers, tantôt l'objurguaient, tantôt l'invectivaient à l'égal d'un transfuge. Lui, stratège préparant à l'écart et sourdement le combat en avait une décontenance, tout interdit qu'il était de se trouver entraîné dans la mêlée.

— Mais, dit Figuet. c'est la politique ! Il faut être épris d'elle, sentir en soi cette énergie qui fait dédaigner toutes les avanies.

Le soleil ardaît magnifiquement et faisait du ciel

de mai un dais de gloire. La lumière embuait d'or les murailles des temples, des églises et des palais de la rue de la Régence, effaçait les lointains et animait d'un frisson vivant les statues dressées à la façade du Musée. Le jardin du Sablon mêlait à ce décor fastueux la fraîcheur de ses verdureS fleuries. Séveranz ne pouvait se distraire du radieux printemps, des roses qui s'ouvraient, des jeunes femmes, les lèvres pleines d'une aise heureuse. « Libre! être libre! » chantait-il mentalement. Figuet encombrant le trottoir de sa marche lourde, de sa taille obèse et trapue apparaissait en sa laideur; les joues tombantes, le nez aigu donnant à sa face le profil d'une bête de proie.

Après un silence, Séveranz :

— O! je n'aperçois guère dans la politique cet attrait, ce prestige qui, en art et en religion, suscitent les apôtres et les martyrs. Même les grands mots dont j'entends user me paraissent des écrans dissimulant des intérêts, intérêts plus personnels que collectifs. Et, impartialement vues, les luttes actuelles sont bien malpropres.

Tous les matins, à lire les journaux, la bataille électorale donnait à Séveranz un écœurement.

Depuis les bourgs et les petites villes où les conflits revêtaient l'allure âpre et basse d'une querelle de famille, jusqu'aux cités, la presse ressemblait partout à un dégorgeant d'égoût. Les gazettes se lançaient des mots boueux. A côté d'encensements à leurs propres candidats, elles discréditaient l'adversaire, le raillant même de ses disgrâces corporelles. Il n'y avait de vilénies qui rebutassent. Et, au-dessus de ces disputes de poissards, retentissaient dérisoirement des phrases solennelles : « Préservez les destinées du trône et de l'autel!... Les droits de l'individu sont imprescriptibles ». Tout le pays s'émouvait. Les politiciens allumaient les rancunes ou les convoitises de leur clientèle. Les haines germaient; chacun propageait des calomnies. Et, dans ce trouble ardent, toute la naïveté imbécile des hommes, leur bassesse de cœur, leurs instincts sans beauté purulaient, s'épalaient comme des boutons sur une face de fiévreux.

Les derniers mots de Séveranz avivèrent les soucis de Figuet, le déconcertèrent même par leur imprévu.

— La politique! Mais elle s'imposera à vous si vous avez l'âme généreuse. Il n'y a pas de plus belle activité pour une intelligence.

Mais Séveranz, heurté dans sa croyance à la primauté de l'art sur toutes choses, s'abandonna à sa révolte.

— Mais la politique, elle me répugne! Je ne me sens pas fait pour elle. Je suis contraint de le dire par crainte d'un malentendu plus long. Les partis me paraissent des troupeaux. Rien, en cela, ne m'émeut, rien.

Figuet se récria :

— Vous envisagez mal les faits. Pour nous, pour nous, insista-t-il, la politique est une carrière.

A Séveranz, un moment silencieux, cette parole sembla vaste tant, d'elle, se développaient des pensées lointaines.

— Carrière ingrate!

— Aucunement,

— Pour ceux, peut-être, qui font de la politique par apparat, pour le triomphe de leur vanité, mais les autres, les Baculat et, hier encore, Gossoul, ce sont des forçats, sans salaire certain et obligés à une besogne de valet.

Figuet reconnut la rébellion. Séveranz ouvertement se déroba, brisait les rênes; et, dans le désabusement de sa soif d'asservir, Figuet s'aigrit.

Le besoin venait en lui, impérieux, d'abaisser l'orgueil irritant de Séveranz et, agressivement :

— De carrière, vous n'en avez pas d'autre ! Que comptez-vous faire, compromis déjà ? Vous cherchez en vain une place. Vos diplômes sont si dépréciés qu'il ne s'y attache plus aucun droit. Moi, j'ai eu de l'intérêt pour vous ; vous le méconnaissiez. Suivez-moi ; je sais vers où je marche — et, avec un geste de mystère, il semblait soulever des voiles de dessus l'avenir. — Entrez dans la vie. Je vous présenterai aux différents chefs du parti ; ils déjeunent chez moi souvent et vous les connaîtrez. Si vous ne parlez pas avec aisance, comme vous me l'avez dit un jour, écrivez. Seulement évitez les raisonnements abstraits ; leur abus fait d'Hector Denis et de Degreeef des prêcheurs dans le désert. Et, quant à l'art, abandonnez-le ; en faire c'est, dans notre pays, donner un concert à des sourds. — Figuet adoucit son ton. — Je prévois un jour où nous serons puissants et cela est proche.

A ces derniers mots, il avait souri et sa voix s'était enchantée un peu dans le mirage des espérances accomplies.

Avec le même sourire de vanité un peu rengor-

gée, Figuet, huit jours auparavant, avait annoncé qu'il était, en qualité de membre d'une conférence de droit pénal alors siégeant au palais des Académies, prié au garden party du château royal de Laeken. Mais fallait-il se fier à ces promesses et à ces présages de puissance dont abondaient ses discours? Séveranz se le demanda à peine car son âme venait d'être ulcérée en jugeant que Figuet l'avait préféré pour cela seulement qu'il semblait, à l'égal de Baculat, un outil servile. O! la torturante meurtrissure d'orgueil, le rabaissement!

— Non, non, fit-il, je ne sais pas assez obéir. Je n'ai pas un caractère à supporter des commandements. Je me connais et je sais ce qu'il faut que je fasse.

— Et que ferez-vous?

— Je le sais, je le sais, répéta Séveranz.

En vérité, il l'ignorait.

Alors, que Séveranz s'insurgeât, Figuet ne put le comprendre. Un divorce les sépara tellement qu'un long moment ils échangèrent des paroles au hasard. Sainte-Gudule, devant eux, découpait sur un ciel d'or suave sa masse gigantesque. La lumière enveloppait de caresses tièdes et enchantait le

granit séculaire des murailles et des tours. Et, dans leur ombre qui parlait austèrement à l'âme en y faisant contraster les splendeurs des choses immortelles avec nos soucis éphémères et nos heures vaines et agitées, Séveranz brusquement tendit la main à Figuet.

— Adieu.

Figuet s'arrêta dans une surprise silencieuse.

— Oui, fit Séveranz un peu troublé de son mensonge, l'on m'attend et je vous laisse.

Les lèvres de Figuet blémirent et ce fut un sifflement plutôt qu'une parole :

— Soit.

Ils se touchèrent la main et s'éloignèrent.

Séveranz s'approuva longuement, heureux de soi. Plus de joug qui lui pesât ! Il ressentait plus intensément la printanière douceur du ciel où, dans un bleu défaillant, se fondaient de l'or et du mauve. Libre ! Libre ! et, dans un élan d'ivresse hautaine, il s'écria : « Jamais je ne me soumettrai qu'à ma volonté, je veux être le maître suprême de mon destin ». O ! de ces serments, combien n'en a-t-on faits que les événements démentirent ? Mais maintenant, dans l'emportement de sa confiance

en lui-même, il se souriait, sa marche était légère, sa pensée vibrante de chansons.

A son retour, passant devant le Palais de justice, il s'arrêta comme le requérait toujours la magnificence du décor. La ville s'étalait sous un ciel ineffablement pur où le soleil, radieux comme un brasier d'or, épanouissait des rayons démesurés pareils à une rosace de glaives enflammés. Un mois à peine s'était écoulé depuis que, en face d'un de ces mêmes crépuscules, Séveranz s'était représenté, comme un simulacre des gloires promises, un roi descendant parmi les triomphes et les sacres le parvis immense des nuées. O ! la gloire, prestige inconnu dont fut rêveuse son enfance ! Séveranz apprenait maintenant, devant ce ciel dont émanaient des enseignements austères et grandioses, qu'aimer trop la gloire est un aveuglement qui abuse et qui fait prendre à sa place ce qui n'est que sa parodie ou son apparence. Il revint vers sa demeure, méditant cette sagesse : *La gloire réserve seulement ses faveurs les plus belles à ceux qui les méprisent.*

Le soir, Séveranz écrivit une lettre longue et confiante à Camille Prélat, lui demandant conseil.

Figuet éprouva, en ce temps, quels pièges le hasard réserve en déjouant nos attentes les plus sûres. Se confier à la faveur du peuple c'est mettre en péril des trésors sur une mer de naufrage. Cette aventure inattendue, qui fut pour Figuet un désastre, intéressa prodigieusement Séveranz. Elle le captiva surtout par les faces dérisoires et diverses qu'il découvrit en elle, d'autant plus que Séveranz avait sondé l'âme de Figuet assez profondément pour préjuger ses agissements et les vicissitudes les plus secrètes de ses sentiments. Il continuait de voir vivre Figuet loin de lui comme un comédien sur un tréteau.

Hyacinthe Figuet fut prié par le Grand Maréchal de la Cour, le comte de Heckenrade, comme tous les membres d'une conférence alors siégeante, à une fête que donnait le roi dans les serres du château de Laeken. Figuet n'eut l'idée de se dérober.

Même, au seuil d'accomplir ses visées les plus ambitieuses, ce devait être une jouissance intime encore inconnue que de traverser ce monde de grands dont il enviait d'être demain.

Le dimanche à une heure, Figuet prit une voiture de remise et se fit conduire à Laeken. Des carrosses fréquemment le dépassaient. Aux plateformes des trams, des lieutenants étaient debout fièrement chamarrés. Le ciel de printemps soyeux et doux flottait au dessus des majestueux feuillages des jardins de Laeken. Devant les grilles du château grandes ouvertes où Figuet descendit, il y avait de la valetaille et un chasseur, le bicorne en bataille d'où retombaient des plumes de coq; à lui se remettaient les cartes et il les recevait impassiblement. Figuet, dès la grille à lances d'or dépassée, rencontra un confrère, l'avocat Van Loyen. Ils se joignirent, désireux de n'être point seuls. La foule élégante et discrète, dans le jardin, n'effaçait pas le prestige sévère de solitude qu'émanaient les arbres centenaires, les pelouses infinies et les étangs où dormaient des cygnes. Dans une échappée, entre des cimes, le dôme du château se montrait et sa façade ensommeillée aux volets clos.

Figuet marchait dans l'allée ratissée, élargissant le torse avec une assurance ravie, tantôt à grands pas, tantôt s'arrêtant, posant une main sur l'épaule de Van Loyen, aventurant un geste si ample qu'il semblait vouloir s'arroger tout le chemin. Des jeunes filles les dépassaient avec des paroles vives ; alors Figuet s'exprimait plus haut.

Les serres s'ouvraient derrière le château : c'étaient des cryptes vastes et merveilleuses où descendait un escalier de marbre. L'air était tiédi, appesanti d'haleines voluptueuses et moites. L'âme enchantée des fleurs planait, enivrante. Une fanfare qui, à l'entrée de Figuet, retentissait au loin parut, après un éclat des cuivres, s'alanguir comme un chant qui défaillirait dans un soupir. Et les gestes des femmes, leur démarche, le traînement du volant de leur robe sur le gravier fin, semblaient d'une douceur dans cette ombre un peu glauque qu'abaissaient les vitrages ! Ne donnant qu'un regard indifférent aux plantes somptueuses qui étalaient leurs palmes, leurs feuillages luisants, qui se dardaient en glaives épineux ou retombaient en torsades de lianes pareilles à des chevelures, Figuet et Van Loyen se désignaient les ministres, les

généraux, les députés, les diplomates qui formaient la foule sans cesse accrue. Figuet déboucha dans la grande rotonde où des palmiers géants entre des colonnes s'élançaient vers une coupole qu'une claire draperie voilait en épandant une clarté intime. Devant les dignitaires et leur morgue, Figuet frémissait dans le dévorement de ses désirs ; il était de ces cœurs passionnés et inquiets qui se figurent voir autour d'eux triompher les ambitions qu'ils n'ont pu eux-mêmes assouvir. Il s'irrita. Dans la galerie de verdure qui fait le tour de la rotonde et où Figuet errait, un soldat de l'orchestre, sur son estrade, regardait durant une pause, avec les yeux dormeurs d'un bœuf au pâturage, sans émerveillement ni envie, défiler les femmes fières de leur beauté et de leur parure. Et Figuet un moment souhaita d'être ce soldat, d'avoir comme lui une âme épaisse et sans émoi. Mais un frissonnement fit un bruit de brise dans les verdure. Des pas, un murmure : Le Roi ! Figuet, abandonné par son camarade qui était allé présenter ses devoirs à des dames, revint vers la rotonde où les invités se rangeaient. Les larbins, qui étaient debout de six en six pas, raidirent leur attitude. Le soleil dora les

draperies, les palmes tombantes et les feuillages d'un vert verni. Au bout de la galerie le Roi venait. Un silence. Haut, un visage qu'aggrandissait l'étalement de la barbe blanche, les traits pénétrés d'un sourire de bienveillance où flottait de l'ironie, le Roi s'arrêtait, reconnaissant un personnage, lui adressait deux mots en inclinant sa taille voûtée. Il avançait lentement entre des révérences profondes. Dans l'entretemps, Figuet, au premier rang parmi la foule, prenait par coutume une pose gourmée et solennelle, les épaules élargies, les mains au dos. Des jeunes femmes qui l'entouraient le voyant ainsi se prélasser s'écartèrent de lui, faisant, à son insu, autour de Figuet un grand espace qui le laissait seul et comme en vedette. Les jeunes femmes se divertissaient de ce manège et se regardaient d'un air complice vite effacé. Et le Roi, entrant dans la rotonde, remarqua Figuet, le regarda un instant entre ses paupières basses. Le Roi venait de s'arrêter devant le général de Marbaix auparavant ministre de la guerre. Pas une rumeur dans la forêt de palmes et de verdure qu'un sommeil enchanté rendait immobile, seulement un froufrou de soie, un heurt

d'éperon, le dard d'un sabre touchant du marbre.

Le Roi!

— Monsieur Figuet, dit-il en inclinant jusqu'à lui sa grande taille, vous avez défendu à votre conférence les bagnes coloniaux, je me suis fort intéressé à vos idées dont je m'étais préoccupé moi-même.

Hyacinthe Figuet salua profondément.

Le Roi reprit sa marche.

Les rangs se rompirent. Le buffet venait de s'ouvrir. Des couples s'y rendaient. Les rires des officiers retentissaient. Des groupes s'arrêtaient devant les orchidées, étonnés de ces fleurs de féerie, aux étrangetés vicieuses, saignantes comme des plaies, sensuelles comme des lèvres, ayant des pétales de chair. Les senteurs de l'orangerie, proche du buffet, flottaient endormeuses et lasses. Figuet retrouva dans la foule deux de ses confrères et des membres de la conférence à qui il répéta mot pour mot la phrase royale.

Le lendemain, un des journaux officieux les plus graves, le seul qui gardait de la dignité au milieu des luttes présentes, dit, dans ses échos, que l'entretien de Sa Majesté avec M. Hyacinthe Figuet avait été fort remarqué à la fête royale. Les gazettes doctrinaires ensuite plaisantèrent avec légèreté, mais la presse ouvrière s'encoléra. Gossoul, avec un art madré, aviva et fit durer l'attaque si bien que la veille du vote, en juin, il demandait encore dans un article retentissant, en conviant tous les journaux du parti à aviser, quelle serait l'attitude des futurs députés démocrates vis-à-vis de la cour et de ses cérémonies. Béchard, dans le *Véridique*, répondait, tentait de riposter; mais il avait le désavantage de ne pouvoir prendre l'offensive; dans la presse se défendre est un aveu de tort. Béchard, ce bretteur de lettres, pris au dépourvu, avait la posture d'un homme armé.

d'une épée parant des coups de gaules. Durant ce temps, Figuet se morfondait dans une impopularité grandissante. Ses espérances gisaient brisées et quand, dans son salon de travail, il passait devant le grand miroir, il craignait de reconnaître dans le masque de son visage tout un monde de pensées désolées. Sa détresse venait de ce qu'il ne pouvait s'épargner à soi-même les reproches. Qu'un Gossoul méprisable triomphât de lui, surtout le torturait ainsi que le soupçon maladif que tous ces événements n'avaient été qu'un piège où un ennemi rusé et prévenu l'avait fait choir aveuglément. Mais, au dehors, pour ne pas décourager ses partisans, Figuet affirmait sa foi.

XLVII

Le quatorze juin, après avoir fervemment, pour son examen imminent, travaillé toute la semaine, Séveranz sortit. C'était jour d'élection. Au dessus de la ville, dans le lointain des boulevards, flottait un air de brasier. Le crépuscule était de pourpre, d'un rouge mourant dans l'azur lentement assombri. Séveranz souhaitait le renversement des ministres, un règne nouveau inaugurant la liberté, la tolérance, rehaussant l'âme qui veut, pour s'épanouir, le vent des espaces et la vaste splendeur des soleils. Il était désirable que le régime actuel fût anéanti. Mais, au déçu de ses vœux, à ce régime succéderait un autre régime également de contrainte; toujours se perpétuerait la mêlée des troupeaux qui ne luttent que pour le choix de leur maître. Et, tandis qu'il marchait vers la ville, Séveranz était navré.

Des crieurs emplissaient les boulevards de leurs

clameurs répétées : « Les derniers résultats ! » La feuille qu'acheta Séveranz ne donnait que quelques bourgs de province où les cléricaux étaient victorieux. Aux approches de la Bourse, la foule plus dense s'animait. Les tabléés des cafés tout ruisse-lants de flammes dans le soir ardent débordaient sur la chaussée. Séveranz alla vers les bureaux des journaux pour voir l'affichage des dépêches. Partout les cléricaux obtenaient des majorités écrasantes. Ces résultats étaient accueillis par des huées ; mais on espérait encore en les grandes villes où le dépouillement des scrutins est très tardif. Des bandes survenaient avec des chants et des bannières, puis s'égreuaient dans la foule pour ensuite renaitre. Séveranz passant devant le cercle conservateur y vit les volets clos que traversaient des raies de lumière ; le bruit courait qu'on y buvait du champagne ; des applaudissements assourdis s'y entendaient. Une bande hurla et siffla, jeta des pierres dans le drapeau et dans les fenêtres. Séveranz continua son chemin, soulevé de dégoûts.

Le *Véridique* était morne. Figuet y pleurait, avec des larmes qui roulaient sur ses joues affaissées, l'effondrement de ses espérances. Sa chair recue

et son cœur désolé l'engageaient au renoncement. Les chiffres arrivant à tout instant affirmaient la débâcle. La liste radicale, à Bruxelles, avait la minorité. Disgrâce la plus douloureuse peut-être, le nom de Figuet unissait un nombre de voix dérisoire et c'était presque pour lui un désaveu. Dans ce même cabinet où lui et Béchard s'étaient enchanté l'âme à de si belles visions, ils demeureraient taciturnes sentant, comme d'une amante vainement adorée, le délaissement du peuple. Et, pour coup suprême, un prote apporta un télégramme. Béchard y jeta un regard et, le repoussant sur son bureau :
— Jean Gossoul, à Mons, est nommé député.

XLVIII

Alors Séveranz qui avait passé devant la façade du *Véridique* dont les pierres pour lui avaient des voix occultes, s'en alla vers les rues désertes, dans le besoin de méditer sur les choses vues et sur soi-même. Une détresse infinie lui était venue avec le souhait d'être loin de ce monde. Il lui apparaissait, dans une de ces clartés soudaines qui découvrent les grandes voies de notre destin, que tous les événements, autant ceux de sa vie que ceux dont il fut le spectateur, avaient été solidaires et qu'une étape de son existence venait de se clore. Dans maintes tentatives sentimentales il avait reconnu le contraste entre ses vœux et les exigences de la réalité. Maintenant Figuet, dans la vie publique, lui montrait les mêmes adversités plus éclatantes et plus cruelles peut-être. Séveranz avait partagé les infortunes de Figuet, pas assez sans doute pour en souffrir, mais suffisamment pour qu'elles lui inspi-

rassent des pensées d'amertume. Et, à cet instant, s'étendait sur Séveranz l'ombre géante de Sainte-Gudule dont il dépassait le transept. Les tours se dessinaient, noires et trapues, sur un ciel plein de clartés confuses et d'étoiles. Et Séveranz comprenait mieux devant ces murailles séculaires les vicissitudes vaines de nos souhaits et leurs désastres. Alors il se redit ces paroles de Calderon : « Le désir est comme la flamme brillante et ce qu'il a touché n'est plus que de la cendre, ne pensons donc qu'à ce qui est éternel. »

XLIX

Et, pour Séveranz, l'emblème de l'éternité c'était l'Art vers lequel le ramenaient toujours les désabusements de la vie. Et quand, quinze jours plus tard, Séveranz eut conquis ses derniers diplômes à la Faculté des lettres, il se réjouit de reprendre ses manuscrits, de lire ses livres, l'esprit délivré de tout souci, de toute ambition sans quoi il ne pouvait savourer de volupté dans le travail. Deux mois s'ouvraient qui allaient être pareils à ceux d'autrefois quand il se levait de grand matin et assistait à des aurores demeurées encore les souvenirs les plus purs de son passé. Nul intérêt n'encombrait son âme, nulle tendresse, nulle visée. Son intelligence aguerrie par le long travail des examens se sentait dispos ; et, vraiment, les jours qui vinrent ne détrompèrent pas son attente. Ils furent beaux ces jours qui se suivaient dans une solitude ravie. Il lisait et son esprit s'éblouissait seulement de la hauteur des pensées, de la magnificence suprême et rare des phrases ; et

sondant l'œuvre jusqu'en ses intimités les plus secrètes, avec une ferveur frémissante, il tâchait d'atteindre jusqu'au désir du poète. O! quand lui aussi aurait-il la puissance d'écrire un livre? *Fagèner! Cain!* Ces pensées, ces lectures, ces rêves et ces travaux étaient des délices où il pressentait le frisson de l'éternel. Son âme s'épanouissait; il s'y répandait des flots d'une lumière tellement divine qu'elle ne laissait derrière elle aucune amertume, aucun déboire. Et ce labeur sans répit, au lieu d'abattre Séveranz, irritait son ardeur, l'accroissait jusqu'au prodige. Parfois seulement, devant les beaux crépuscules, il se reposait dans une sorte de recueillement et de langueur. Alors les idées et les images qui l'avaient visité durant la journée reparaissaient légères, souriantes comme des visages lointains, des formes aux robes d'or flottantes; et leur douceur effacée s'accordait infiniment avec le décor plein d'ombre, de clartés mourantes, avec le ciel de nuances et de lueurs.

Séveranz ne connaissait plus le nom des jours et le temps était aboli.

Souvent, surtout le soir à sa fenêtre ouverte devant les spectacles merveilleux de la ville ou

en se promenant dans le parc de Saint-Gilles dont les allées de sable et les vastes pelouses reposaient sa pensée, il ressentait une illusion imprévue. Ses souvenirs se confondaient avec le contenu des romans lus durant le jour et toute sa vie ressurgissait à rebours dans sa mémoire comme un roman imaginaire.

D'autres fois les pensées de Séveranz prenaient un cours plus grave. Il méditait sur sa destinée, non plus dans le passé mais dans les routes prochaines où elle s'engageait. Il s'était peu à peu pénétré de ceci : « Mon bonheur commencera par la connaissance de moi-même ; aussi dois-je me faire *ma* vie, une vie à l'exacte mesure de mon caractère ; et il est suprêmement insensé de suivre cette sorte de sagesse banale qui règne parmi les hommes et qui est conforme à tous ». Et, pour ne plus, comme autrefois, s'égarer ni se laisser décevoir par des mirages de joies mensongères, il tentait d'apprécier ses énergies intimes de même que les nécessités étrangères qui le dominaient afin de découvrir la résultante de ces forces diverses et de s'y conformer. En l'amour, il avouait avoir perdu toute foi. Il désespérait de rencontrer, les hasards

de la vie étant si restreints, cette amante dont tout jeune homme porte en soi l'immortelle et souvent vaine espérance, cette compagne qui l'aurait aimé pour ces mêmes raisons pour lesquelles il s'estimait. L'amour au surplus est une servitude commençant sous des guirlandes pour s'achever par des entraves. Être libre importait tout d'abord. Sa lutte contre Figuet, auquel propos Séveranz s'approuvait chaque jour, lui avait bien révélé que nul assujettissement ne pouvait lui convenir. Libre ! Et Séveranz rêvait comme suprême bonheur une vie à l'étranger, une vie de solitude et d'aisance, peu d'encombres, un ami très cher, des livres, une chambre élégante, du loisir surtout afin de pouvoir, aux heures propices, écrire, se livrer à ce doux travail fait à la fois d'inquiétudes et de délices. Ses exigences étaient modestes : disposer seulement de soi et de ses pensées. Que d'œuvres alors il accomplirait ! Il créerait des êtres de chimère, des drames prodigieux, des romans... son premier roman où, sous une trame mensongère, il mettrait ce qu'il avait en lui de plus profond, de plus vrai et dans lequel il dépeindrait sa vie morale tout entière.

L

Souvent M. Séveranz, son père, à table, disait :

— Tu devrais maintenant chercher une place.

Ces paroles souvent redites sur le ton d'un conseil affectueux pénétraient Séveranz, éveillaient en lui un désir nouveau. Mais, fronçant le sourcil, il répondait d'un mouvement découragé des épaules.

— Une place?

Pourtant être soi par une existence indépendante autant qu'il avait toujours tenté de l'être par l'indépendance de sa pensée l'eût comblé.

Camille Prélat, dans une lettre, avait écrit à Séveranz ; « Que ne venez-vous à Paris ? » Et ce mot de « Paris » depuis cet instant l'assiégeait, agrandissait chaque jour un attrait plus fabuleux, un éblouissement.

Séveranz, un matin, en rapportant à la Bibliothèque royale des livres empruntés, vit un de ses

meilleurs amis littéraires, Paul Mogin, qui y était conservateur, se lever derrière son bureau et venir à lui.

— Cher ami, dit-il, nous avons une place ici ; n'en répétez rien, je suis le seul encore à le savoir. Avant que d'autres l'apprennent, faites des démarches, faites valoir vos droits ; vous les avez absolument tous.

Et, dans l'embrasement d'une des grandes fenêtres où ils s'étaient écartés, Mogin dit son contentement à vivre parmi les trésors des livres et la majesté austère de cette grande salle où le frémissement d'une page, le glissement d'un pas interrompaient seuls craintivement le silence.

— J'ai de longs loisirs pour travailler ici à mes manuscrits.

— Mais que dois-je faire ? demanda Séveranz dans un enchantement qui lui faisait, en un éclair, entrevoir tout un avenir.

— Revenez ici demain, répondit Mogin. Je puis rencontrer, ce soir, le secrétaire particulier du ministre. Il est de mes amis ; je lui parlerai. Vous, faites agir vos influences.

M. Séveranz fut ravi de la nouvelle que lui

apportait son fils. Il promit d'aller sans délai chez une parente qui cousinait un peu elle-même avec le baron de Hocquemont, un député puissant de la droite.

Maintenant, pour Séveranz, de la fièvre et de la négligence dérangentait la sereine ordonnance de ses journées. Des soucis troublaient la grâce subtile des pages lues.

Le lendemain, dans la Bibliothèque où Séveranz était retourné dans la hâte de revoir Mogin, celui-ci dit :

— J'ai parlé au secrétaire. Dès l'abord il m'a demandé : « votre ami est catholique? »

Depuis deux mois le gouvernement clérical se savait plus redoutable que jamais, revêtu, depuis le quatorze juin, d'un surcroît de puissance. Ses adversaires s'étaient montrés divisés et incertains tandis que lui, grâce à la discipline maintenue dans ses rangs par l'épiscopat, avait remporté des triomphes qui surmontaient ses attentes. Aujourd'hui sa tyrannie s'aggravait d'insolence.

— ... et j'ai répondu : « il l'est certes! »

Séveranz ne protesta point mais une amertume dégorgea de son cœur, Et ce fut pis quand, trois

jours après, son père, à table, lui dit d'un air triste et reprochant :

— J'ai reçu une lettre de M^{me} Fastré, notre parente; il s'y trouvait jointe une autre lettre du baron de Hocquemont.

Séveranz prit les feuilles que lui tendait son père. La lettre du député était sur papier armorié, à mots espacés, pleine de réserves polies. Mais la lettre de M^{me} Fastré était détaillée et Séveranz lut avec un soulèvement irrité où se mêlait de la stupeur :

« Le lendemain du jour où M. de Hocquemont m'écrivit, je me suis rendue chez lui pour lui parler moi-même de notre cher protégé. M. de Hocquemont m'a promis de s'entremettre de tout son zèle; mais d'abord il veut que M. Séveranz, votre fils, lui fasse parvenir un certificat du prêtre de sa paroisse. M. de Hocquemont se blâmerait, comme d'un péché, m'a-t-il assuré, d'appuyer un jeune homme au détriment d'un autre qui serait mieux pensant. »

Et Séveranz ayant lu cela à haute voix éclata d'un rire âpre : — Mais c'est d'un infect ! Ah ! Ah ! M. de Hocquemont commettrait un péché !

Mais son père attristé dit :

— Pourquoi te mis-tu de ce journal? Je t'avais prévenu de ton imprudence. Ce n'est pas M. Gos-soul, par exemple, qui te soutiendra.

Séveranz nia ses torts.

— J'ai agi comme il me convenait. Je ne regrette aucun de mes actes.

Séveranz sentit qu'entre son père et lui un tel conflit était pénible et injuste. Enviant l'apaise-ment de la solitude, il remonta dans sa chambre précipitamment : « O! être libre, s'écria-t-il dans une prière ardente, libre comme l'oiseau sans nul soutien au milieu des airs que l'éploiement de ses ailes ». Et le contraste était tel entre la réalité du monde et son souhait éperdu que le même rire âpre lui remonta à la gorge comme un sanglot.

Rappel des heures de calmes délices, ses livres étaient ouverts sur la table. Il vit le titre d'un roman de Camille Prélat et ce fut comme si le grand écrivain, debout devant lui, répétait : « Que ne venez-vous à Paris? » La voix se glissait en lui, impérieuse. Paris! la grande ville! Dans les ténèbres de geôle, dans la contrainte où Séveranz vivait, ce mot émanait un éclat miraculeux.

Presque enfant encore, à dix-sept ans, Séveranz avait conçu un jour de fuir à Paris, dans un projet d'aventure. Maintenant il reprendrait ce rêve avorté qui n'avait été sans doute qu'un pressentiment de son vrai destin.

Mais, au moment où le visitaient ces souhaits de départ, il regarda le ciel par la fenêtre ouverte et s'attendrit devant le vaste azur où le soleil se voilait dans des brumes laiteuses et de molles nuées. Des liens occultes dont il sentait le déchirement l'attachaient à ce décor où ses pensées et ses songes s'étaient si souvent complus. Justement quand il se promettait la délivrance, le cortège endeillé des souvenirs reparaisait et leur charme se ravivait accru de la beauté suprême des choses qui vont se perdre ou mourir. Pourtant ne fallait-il pas ? Pour le consoler, l'espérance, l'éternelle doreuse des mirages, lui chanta ses phrases de magie. Paris, cime du monde ! Cité de gloire ! C'était comme un retentissement de fanfares triomphales.

Son père, le soir, quand Séveranz lui confia qu'il était décidé à partir, s'épouvanta. Le vieillard s'était toujours défié de l'art, de ses voies fréquentes en désastres où les embûches sont couvertes de

brillantes apparences. En outre, pour son esprit timoré, l'art était un inconnu où il entrevoyait tantôt un hôpital, un lit d'agonie, un galetas. Et Séveranz souriait de ces terreurs, les démontrant puérides, sans pouvoir apaiser la sollicitude tendre du vieillard qui sentait se ruiner toutes ses espérances si son grand enfant chimérique et hautain l'abandonnait.

M. Séveranz demeura soucieux, puis, presque résigné : — Soit, tu es libre.

Séveranz resta résolu au départ ; ses pensées l'y affermissaient. Il se gardait jalousement contre toute faiblesse dans la crainte qu'une seule ne fit chanceler sa volonté entière. Fiévreusement Séveranz attendait une lettre de Camille Prélat. Elle vint. Un midi, il reconnut son format blanc derrière le petit guichet vitré de la porte et il éprouva un heurt au cœur, le même qu'au temps de ses amours quand tout à coup, inattendues, apparaissaient Christine ou Blanche-Marie. Camille Prélat offrait à Séveranz, pour octobre, une place de secrétaire auprès de lui-même. Pour Séveranz s'inaugurait là une ère de félicité qui lui faisait oublier qu'il avait parfois désespéré de l'avenir et de la joie.

Pendant les jours qui le séparaient du départ ardemment attendu, Séveranz rangea les lettres reçues au cours de cette jeunesse qui allait se clore. Il les avait gardées toutes. Il les relut, en brûla un grand nombre devenues indifférentes, puis, du reste, se fit une châsse de reliques : lettres d'amis, lettres à l'encre pâlie, souvenirs de femmes, des cheveux d'Adrienne où persistait une odeur fauve, fleurs desséchées qui se cassaient et qu'il touchait religieusement avec la crainte de les voir s'évanouir en poussière, puis surtout, relique la plus précieuse, le médaillon de vermeil avec le portrait tout effacé d'Hélène. O ! vieilles choses qu'il avait si fervemment aimées et qui n'étaient cependant que des choses, pour lui seul enchantées d'une âme. Elles avaient, ces choses, été sa vie passée et, avec quelques souvenirs, le seul vestige, la seule cendre qu'il emportât.

Séveranz rencontra Chancerel qu'il n'avait vu depuis longtemps. Il lui prit le bras, dans un emportement à lui confier toute sa joie.

— Quoi, demanda Chancerel, avec un sourire où se fondait toujours cette douceur altière qui était dans ses regards comme dans ses gestes ?

— Je pars. Paris ! le premier octobre. Secrétaire de Camille Prélat !

C'était tout et pourtant avant de parler Séveranz s'était figuré avoir à conter de longues merveilles, des choses infinies dont son âme était emplie. Qu'il n'eut trouvé que ce peu de mots montrait combien notre bonheur et nos espérances sont des enfures de nos rêves, des bulles que nous gonflons.

A la table du Sésino où se réunissaient, les mardis, les littérateurs, étaient assis, ce jour là, Mogin, Harlinger. Chancerel et le grand poète Félicien Dorot que l'on voyait rarement.

A l'arrivée de Séveranz, Mogin l'accueillit par ces mots d'une amicale emphase :

— Heureux homme ! homme qu'on envie ! Mais, avant de partir, que je te présente à Félicien Dorot. Maxime Séveranz... Félicien Dorot.

Séveranz, s'étonna de cette rencontre : Dorot rompant peu ses solitudes. Séveranz l'avait vu déjà dans la rue, avec sa face de fauve durcie par un air d'ascète, marchant dans l'abîmement de ses pensées et faisant retourner les passants par son allure de n'être pas de ce monde. Maintenant Séveranz apercevait son regard aigu et dur

devenant souvent, par un sortilège inconnu, d'une douceur d'aurore. Son front carré, profondément plissé où retombaient les mèches plates de sa chevelure, s'inclinait comme trop pesant et ses épaules aussi avaient la lourdeur puissante qu'ont, en leur repos, les lions. Dorot dit son départ pour Florence. A sa bouche se creusaient deux plis d'une immense amertume; mais le nom de Florence avait, sur ses lèvres, une grâce et une nostalgie infinies. Dorot allait tous les automnes se pénétrer de la sérénité heureuse des ciels de l'Ombrie. L'on parla de choses plaisantes, de l'amour, de l'âme des femmes et finalement de l'étranger pour où tous les écrivains partaient car ils avaient le destin douloureux d'être en exil sur leur terre natale. On envia Séveranz de son départ. Il s'évadait du " pourrissoir ", dit même Harlinger. Félicien Dorot, pour l'avoir entrevu au grenier des Goncourt, connaissait Camille Prélat et, à la prière de Séveranz, il en causa longuement. Séveranz, sachant que pour la dernière fois il rencontrait ses amis et camarades, se souvenait des heures nombreuses passées avec eux tous, avec Harlinger, avec Chancerel; il les regardait comme

pour se faire de leur âme une durable image.

Un fiacre chargé de valises s'arrêta devant la terrasse du Sésino; Félicien Dorot vida son scherry et se leva. Il regardait Séveranz :

— Monsieur Séveranz, puisque vous allez vers le Midi, accompagnez moi.

Sa voix était bonne et impérieuse. Séveranz, un peu déconcerté par cette offre qui était un commandement, fit ses adieux et monta à côté de Dorot qui s'accotait dans un angle du fiacre. Les paupières du poète s'abaissaient comme lasses tandis que ses regards avaient toujours la même lueur de lame.

— Vous êtes donc sur le point de partir, Monsieur Séveranz?

— Oui, pour Paris, à la fin de la semaine.

Le fiacre roulait sans secousses sur la chaussée égale, par le voluptueux crépuscule de septembre où, dans l'éclat défaillant des ors, dans la tiédeur des étés mourants il y avait le frisson plus intime qui fait penser aux veillées d'hiver.

— Vous avez raison, dit Dorot...

Séveranz songea à son père qui s'attristait et lui donnait tort.

— ... Nous sommes ici, continua Dorot, des

orangers qui dépérissent dans un pot derrière un rideau de fenêtre ou de ces racines de chêne qui lézardent les murailles et s'y tordent.

Puis, brusquement, tourné vers Séveranz, sans grâce :

— Mais j'ai peu entendu parler de vous.

Séveranz ne se blessa point de ces paroles.

— Je n'ai rien fait encore.

— Vous allez écrire ?

— Oui, c'est maintenant ma vie qui commence.

— ... Erreur ! Votre vie est close, finie. Vous ne vivrez plus, ne vivrez plus. Vos émois ne seront désormais que de pâles renaissances. Avec ce que vous avez jusqu'ici souffert et joui, vous devez pouvoir recréer l'âme entière des hommes et du monde.

Séveranz se taisait.

— Vous ne me croyez pas ?

Et, d'un ton à la fois mordant et affectueux.

— A partir de notre vingt-cinquième année nous ne ressentons plus d'émerveillements. Il vient une heure où notre âme est émoussée, où nous avons cessé vraiment de vivre.

Et, dans le fiacre qui roulait sous le crépuscule

assombri allumé de clartés et où les passants prenaient une allure d'ombres, Séveranz se taisait toujours.

Puis, comme dans une saute de pensée :

— Il vous est arrivé parfois d'avoir du génie?

Séveranz songeait aux poèmes de Dorot qui, dans une langue solennelle et hautaine, avait décrit les secrets de l'âme et des sentiments. Séveranz comprenait que Dorot, à la manière des êtres impérieux accoutumés à la solitude, se parlait simplement à lui-même.

— ... Ne craignez pas de répondre. Cela est arrivé à tout le monde et notre cocher même a eu du génie... Comment autrement le vulgaire pourrait-il s'émouvoir s'il y avait un abîme entre le créateur de la Beauté et lui. Vous avez donc eu du génie?

— Soit, répondit Séveranz conciliamment.

— Et vous avez conçu de grandes œuvres? — Séveranz pensa à *Fagener* et à *Caïn*. — Souvenez-vous donc toujours que vous avez eu du génie et que vous seriez un homme des plus ordinaires si seulement vous vous découragez. Notre seule force gît dans notre orgueil. Les autres rêvent,

nous voulons. Mais leurs rêves et nos volontés sont de la même matière; et c'est ce qui fait la fraternité de la foule et du poète. Vouloir est une tâche ardue. Réaliser l'œuvre! autant ériger un château au milieu des flots et des sables. La vie est un terrain mouvant qui engloutit tout. Chaque heure avec ses détresses et ses joies vient battre notre œuvre en brèche et nous divertir de nos buts. Pendant des ans, il faut, droit, sans défaillances, poursuivre une même visée. Cela seulement est du génie : la longue patience. Notre cocher médite peut-être obscurément le grand poème de demain, l'épopée attendue; mais il n'en sait rien et, le sût-il, comment le pourrait-il vouloir?

Séveranz ne souriait pas tant il ressortait de ces paroles imprévues une dure majesté. Il se souvenait que Dorot, dans ses livres, avait étalé lucidement l'âme humaine, dévoilée tout entière.

Le fiacre s'arrêta devant le portail de la gare du Midi.

Félicien Dorot serra, comme pour un long adieu, la main de Séveranz qui vit alors son regard s'adoucir infiniment comme s'il s'éclairait d'une de ces tendresses d'intelligence telles qu'en ressen-

tent les penseurs. Séveranz fut touché. Pendant quelques pas, il tenta de reconquérir ses esprits. Il se représentait Dorot pareil à un statuaire qui rencontre un bloc de glaise et qui, en quelques coups de pince, y veut imprimer la forme de son caprice ou de sa pensée passagère. Ainsi Dorot certainement, devant l'âme ignorante de Séveranz, y avait voulu empreindre son amertume salutaire et sa connaissance de la vie.

LI

Un de ces derniers beaux soirs de l'automne, une intense mélancolie surmonta Séveranz. Il traversait, par un des plus merveilleux crépuscules, les boulevards. Par quelles chaînes inconnues tenait-il à ces maisons, à ces pavés, à ces passantes ; et quelles ivresses dans les brises errantes ! Il souffrait d'abandonner ces lieux où il avait aimé, promené ses songes, où toutes les choses inanimées étaient revêtues du charme et du reflet de ses tendresses passées, où même les nuées qui viennent des horizons lointains prenaient la forme des chimères qu'il avait poursuivies.

Et ce fut par une aube tardive et embrumée que Séveranz partit. L'arche de fer de la gare découvrait un pan de ciel gris où s'éteignaient des fanaux rouges et verts. Il errait dans l'air un frisson éploré d'automne. Du sommeil alourdissait encore les paupières de Séveranz. Il marchait silencieusement à côté de son père sur le quai désert, devant les voitures. La locomotive haletante dégorgeait sa fumée. Son père était navré, et Séveranz sentait pénétrer en lui ce même navrement. La vue du vieillard avec les émacements de la mort sur son visage lui faisait réfléchir que la vie est un trop bref délai pour les accomplissements que l'on se propose ; et, de cet accablement, émanaient pour Séveranz une multitude de pensées désolées sur lui-même, sur la grandeur de ses vœux et sur sa faiblesse.

Il avait mis ses valises dans le filet et, devant

le marche-pied, son père et lui restaient à se dire les dernières paroles des adieux. Cela poignait Séveranz qu'à ce suprême moment seul fût là son père dont il avait méconnu souvent l'attachement. Le garde courut le long du train, fermant les portières.

Précisément aux premières secousses des roues, Séveranz comprit qu'il renaissait. Enchaîné dans un tombeau, maintenant la dalle se soulevait de dessus son front, des anneaux se brisaient à ses membres ; et son orgueil présomptueux lui faisait entrevoir devant lui un chemin de triomphes et de trophées. Il se devinait le pouvoir de contraindre les victoires et se détournait des désespoirs et des renoncements qui, à l'instant du départ, l'accablaient pesamment. Il ne se sentait plus le même homme. Les souvenirs du passé et jusqu'à ceux de la veille s'anéantissaient ; et son âme resplendissait dans une sorte d'aurore. Le ciel, au-dessus des campagnes confuses était plein de frissons d'or et d'éblouissements ; les brumes flottaient comme de longs voiles sur les prairies. Au loin, mirage resplendissant, au bout de la route sur laquelle l'emportait le train, Séveranz entrevoyait Paris,

cité monstrueuse de tours et de d mes d'où jaillissaient des rayons et qui tantôt était une aube et tantôt un cratère. Croyant en soi et croyant en ce nouveau siècle sur le point de s'ouvrir comme une carrière de splendeur ouverte à ses pas, Séveranz r v it avec une candeur qui paraissait ignorer les navrements, les détresses de jadis et les désastres peut-être prochains ; et, comme dans toutes les grandes vicissitudes de la vie, en lui s'oubliaient les chimères déchues, les abattements anciens, les revers, les adversités et, au contraire, se montraient, sources fécondes de volonté et de force, flammes qui ranimaient sa pensée et sa chair, vagues encore mais par là plus radieuses : Les Nouvelles Espérances.

FIN

Georges BALAT, éditeur à Bruxelles

EXTRAIT DU CATALOGUE

André (Paul.)	L'Habit d'Arlequin.	3 00
—	Haine d'aimer (2 ^e édition)	1 00
—	Chers Petits Singes	3 50
—	Celles qu'épouseront nos Fils	1 00
Besant (Annie)	L'Homme et ses Corps.	1 50
Buls (Charles)	Croquis congolais (illustré)	3 50
Chabot (C.)	Scènes Villageoises	3 50
Chatterji (J.-G.)	Conférences sur la Philosophie ésoté- rique de l'Inde (2 ^e édition)	2 00
Delville (Jean)	La Mission de l'Art	2 00
Desombiaux (Maurice)	Mes Tonnelles	3 50
Hubens (Arthur)	Damme (illustré)	2 00
Lemonnier (Camille)	Noëls flamands	6 00
Les Lettres Françaises	Hommage à Emile Zola.	3 50
Morice (Charles)	L'Esprit belge.	2 00
Nyst (Ray)	Notre Père des Bois.	3 00
Rency (Georges)	Madeleine (2 ^e édition)	3 50
René Gange (M^{me})	Le Gouvernement du Monde.	1 50
Vandrunen	Heures africaines, un volume grand in-8 ^o , illustré de 140 gravures inédites, relié	7 50
Van Hasselt (E.)	L'Anatomie des Instruments de musique	2 00
Vanzype (Gustave)	La Souveraine, (3 actes)	2 00
Vincent (Jean)	Nos Oiseaux	2 50
Schulz (Carlotto)	La Table du Végétarien	2 50

SOUS PRESSE :

GEORGES RENCY	
Fruits précoces, roman	3 50
GUSTAVE VANZYPE	
Claire Fantin	3 50
JAMES VANDRUNEN	
Heures africaines.	3 50
ANNIE BESANT	
La Sagesse antique (2 vol. à fr. 2.50)	5 00
Vers le Temple	2 00
ARTHUR HUBENS	
Bruges Nouvelle, un vol. illustré par Fl. Van Acker	3 50
RAY NYST	
La Forêt nuptiale	3 50
ROBERT PARVILLE	
Thyl Ulenspiegel.	1 00
MARIUS RENARD	
Terre de Misère (un vol. illustré)	2 00
La Libre Critique , revue hebdomadaire d'art et de littérature, abonnement annuel	8 00

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, ci-après BIBL., d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des BIBL. et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les BIBL. appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les BIBL. auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droits afin de permettre leur numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les BIBL. déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les BIBL. ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés; et la dénomination 'Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme `<http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf>` qui permet d'accéder au document; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les BIBL. encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les BIBL. mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux BIBL., en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemple de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées – basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux BIBL. un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemple à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des BIBL.;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir Article 3) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les BIBL.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux BIBL. dans les documents numérisés est interdite.